



**HAL**  
open science

## Les rizières et les bas-quartiers à Antananarivo

Tinahy Meja Narindra Ramboasalama

► **To cite this version:**

Tinahy Meja Narindra Ramboasalama. Les rizières et les bas-quartiers à Antananarivo. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-02006153

**HAL Id: dumas-02006153**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02006153>**

Submitted on 4 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les rizières et les bas-quartiers à **ANTANANARIVO**

**Tinahy Meja Narindra RAMBOASALAMA**

Mémoire de fin d'études - 2017 / 2018  
Faire la ville autrement, Ici et maintenant  
Dirigé par Roberta Borghi/Anne-Sylvie Bruel  
ENSA de Versailles



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La présence des rizières dans la ville d'Antananarivo :  
sa proximité avec les «bas-quartiers»

---

Les rizières comme équipements urbains pour la réintégration  
des «bas-quartiers» dans la ville?

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Faire la ville autrement, Ici et maintenant  
dirigé par:  
Roberta Borghi et Anne-Sylvie Briel

Tinahy Meja Narindra Ramboasalama  
*École Nationale Supérieure d'Architecture de Versailles*  
2018

*Remerciements*

à Jésus, qui m'a comblé de Sa force et de Son intelligence tout au long de ce travail de mémoire, tout est grâce!

aux enseignants responsables pour leurs conseils pertinents,

aux personnes avec lesquelles j'ai pu échanger et qui m'ont aidée pour la rédaction de ce mémoire,

et à toute ma famille, de près ou de loin, pour leur prières et leur soutien.

## Introduction

### 1. Histoire

Madagascar : « l'île verte à l'île rouge »

Antananarivo : « la Cité des Mille »

Les rizières : « l'identité malgache »

### 2. La Ville

#### - 2.1 La capitale : une ville-campagne

Le développement de la ville et son expansion

Le paysage urbain conditionné par les rizières

L'interpénétration des rizières dans la ville

#### - 2.2 Antananarivo, une ville-campagne mal assumée ?

Le maintien des liens entre le monde rural et la ville

L'émancipation de la nouvelle génération

#### - 2.3 La riziculture, un atout pour la ville

La multifonctionnalité des rizières

La riziculture, un savoir-faire ancestral sur la maîtrise hydraulique

### 3. Le Quartier

#### - 3.1 Une analogie entre un village rural et un quartier

L'activité agricole : une empreinte spatiale

Le maintien d'une zone agricole

La présence d'une cyclicité temporelle

#### - 3.2 Une organisation rurale traditionnelle de l'espace

Un mode de vie conditionné par la culture du riz

La proximité des rizières

Les « bas quartiers » : une réalité topographique et une désignation sociologique

#### - 3.3 Une ville à la recherche d'un quartier-village ?

Les avantages urbains de la ville basse

La ville basse comme échappatoire dans la ville

Les rizières, poumons de la ville

#### **4. La Maison**

##### **- 4.1 L'organisation de l'espace domestique sous influences rurales**

La maison, symbole d'enracinement familial et territorial

Une hybridation imparfaite

Les limites de l'adaptation de la maison rurale à la ville moderne

##### **- 4.2 L'agriculture intra-urbaine : une nécessité pour survivre**

Les malgaches : survivants d'une énième crise politique

Un « culte » du riz qui prône la culture

La place du riz dans la maison

**Conclusion**

**Résumé**

**Bibliographie**

**Glossaire**

**Table des cartes et des figures**

**Tables des matières**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## Introduction

Aujourd'hui les villes métropolitaines optent progressivement pour un projet d'agriculture urbaine et devient un enjeu clé pour produire le quartier de demain. Antananarivo, malgré sa forte croissance démographique et son étalement urbain a quand même pu conserver et maintenir cette agriculture intra-urbaine déjà existante depuis la création de la ville. La ville d'Antananarivo est très dense mais ne possède que deux parcs aménagés, et très peu d'espaces verts publics.

Pourtant à partir d'une image satellite de la ville, on voit que la capitale est constituée de plusieurs petits espaces verts, et est entourée d'une ceinture verte, que composent les rizières. En effet, elles représentent la trame verte de la ville et jouent le rôle de poumons respiratoires permettant d'échapper à l'étouffement et à la densification de la ville.

Avec les valeurs foncières de ces parcelles de rizières et la nécessité d'étendre la ville, elles menacent les agriculteurs et la population à leur principale ressource économique et alimentaire. Les rizières sont menacées par l'urbanisation où l'exigence alimentaire réclame plus de parcelles agricoles pour subvenir aux besoins de la population, et d'autre part la forte croissance urbaine gratte de façon rapide le secteur agricole. L'agriculture peut pourtant apporter une contribution importante à la sécurité alimentaire des ménages, en particulier durant les périodes de crise et de pénurie alimentaire. Ce qui a été le cas durant la crise politique et économique en 2002. C'est l'agriculture qui a permis aux salariés des industries et des entreprises, suite à de nombreuses fermetures de s'en sortir. Beaucoup se sont remis à l'exploitation agricole familiale comme solution alternative pour subvenir à leur besoin.

Pendant la période de crise qui a duré près de six mois, où tous les circuits d'approvisionnement extérieurs ont été bloqué, l'agriculture locale, a fortement contribué à l'approvisionnement alimentaire de la capitale (N'Diéné et Aubry, 2004), ce qui introduit une fois de plus l'importance de sa fonction alimentaire.

La relation entre l'agriculture et la ville n'est pas une innovation, elle est ancestrale et nécessaire. Comme on peut retrouver dans les villes médiévales, qui lors d'une attaque se replient derrière des remparts pour assurer une sécurité alimentaire par les activités agricoles intra-muros qu'elles pratiquaient.

La relation entre l'agriculture et la ville est très marquée, et très visible pour la ville d'Antananarivo avec la forte présence de ses rizières. Une relation très étroite car la maîtrise de l'une favorise l'émergence de l'autre.

La riziculture comme facteur de développement de la ville ?

Rien que par sa fonction principale alimentaire, la ville est dépendante de ces rizières pour subvenir à ses besoins. Mais, la production est destinée à l'autoconsommation et les exploitations ne disposent pas de machines, ni de matériels perfectionnés. Une des solutions proposées par Le Maître conférencier, chercheur et ingénieur à l'Institut de Recherche Agronomique en France, responsable de l'Agriculture urbaine, Christine Aubry, est par ailleurs une transformation de ces rizières en une agriculture intensive mais réalisée sur des parcelles de terres plus petites qui pourraient ainsi libérer de l'espace pour répondre au développement de la ville. Un projet qu'elle a également élaboré en partenariat avec l'île de France au sein de l'Institut des Métiers de la Ville, c'est le projet AULNA qui vise à promouvoir l'installation des micro jardins, des cultures sur supports au niveau des ménages vulnérables afin de sensibiliser la population à autoproduire et à consommer des légumes frais et sains pour la santé dans un espace réduit et harmonieusement aménagé.

Il faut savoir que dans la culture malgache, pratiquement tous les ménages vont au marché pour acheter frais et manger au jour le jour les produits maraîchers, ce qui peut être expliqué par l'absence d'électricité et de réfrigérateurs dans les bas-quartiers.

Réconcilier l'agriculture à la ville, est-ce une nécessité ? quels sont les enjeux ?

Après l'indépendance, la « ville des Mille » est devenue une ville millionnaire. Sur le plan démographique, elle enregistre une croissance annuelle de l'ordre de 4%. L'urbanisation anarchique et spontanée au niveau de la ville basse, résulte des constructions illicites suite au remblaiement des rizières. Par exemple, la transformation des rizières en briqueterie va favoriser le grattage de ces parcelles, car une fois la terre utilisée par cette activité, la terre s'appauvrit et elle va perdre de sa qualité au bout de trois utilisations successives en briqueterie, elle ne sera plus cultivable et sera par suite remblayée pour de nouvelles constructions. C'est une manière de détourner la loi et d'occuper facilement les rizières qui sont pourtant des zones humides et des zones facilement inondables.

Pourtant, ce qu'on retrouve dans ces bas-quartiers c'est la proximité des rizières et les relations qu'ils entretiennent entre eux. Par ailleurs, ils sont fortement sous-équipés et détachés de la ville mais s'ancrent fortement aux rizières de différentes manières. On a plusieurs cas de figures illustrant ce rattachement spatial, mais selon les études réalisées par l'ingénieur de l'Agriculture urbaine, Christine Aubry, les liens directs entre les riziculteurs, les agriculteurs, les paysans et les habitants des bas-quartiers sont négligeables ; contrairement à ce qu'ils laissent paraître.

Les rizières, comme équipements urbains pour la réintégration des « bas-quartiers » dans la ville ?

Par sa multifonctionnalité, les rizières peuvent être un moyen de renouer les liens entre la ville et les bas-quartiers.

Dans sa fonction économique : On a la production du riz qui assure la sécurité alimentaire de la capitale. Mais d'un autre côté on a des lots de rizières transformés en briqueterie pour la construction des maisons en briques de terres cuites. Le remplissage en agglomérées de ciment n'est pas à la portée de tous et les briques en terres cuites sont artisanales et coûtent moins chères. Par ailleurs, une autre alternative de construction avec un autre matériau pouvant être recyclé serait vitale si on veut préserver l'utilisation agricole de ces terres.

Dans sa fonction patrimoniale : La ville d'Antananarivo est identifiable par ses rizières. Dans la ville, on ne rencontre pas beaucoup de parcelles en friches mais plutôt des parcelles non construites et occupées par des rizières ou des marécages. Ces parcelles de rizières sont des outils de travail et en même temps un lieu de résidence pour les ménages agricoles qui ont hérité du patrimoine familial des rizières ancestrales.

Dans sa fonction culturelle : Les rizières sont des héritages qui se transmettent de génération en génération. Une transmission de terres mais également des savoir-ancestraux des techniques de culture et d'irrigation, d'où l'importance de sa préservation.

Dans sa fonction environnementale et sociale : La qualité environnementale et écologique du cadre de vie dans la capitale résulte de la préservation de ces trames vertes qu'elles forment. Les rizières permettent d'éviter les inondations lors des grandes crues.

Il est impensable d'imaginer la ville d'Antananarivo dans 50 ans sans les rizières car elle ne pourra pas y survivre et ne pourra pas maîtriser le système de l'eau dans la ville.

Les bas-quartiers sont très souvent associés aux quartiers défavorisés, insalubres et dangereux dans la ville. Ils sont coupés du reste de la ville, que ce soit au niveau social ou au niveau des infrastructures. La ville basse est l'on peut dire reniée par la ville; et ses habitants sont exclus de la société. Pourtant, les bas-fonds de la plaine, longtemps vu comme source des divers maux de la ville avec les inondations, les problèmes d'assainissement, et l'isolement peuvent être « la » solution pour cette ville en souffrance. En effet, la présence de l'agriculture dans ces bas-quartiers présente plusieurs avantages comme étant une zone fertile importante pour la production des ressources vivrières ; ou encore par sa topographie en contrebas qui l'isole de cette ville saturée et permet d'avoir des quartiers paysagers pour s'échapper de la ville.

C'est pourquoi je me suis questionnée sur cette possibilité que l'équilibre de la ville entre la ville haute et la ville basse pourrait être retrouvée au travers de ces rizières dans la plaine.

Pour répondre à tout ces questionnements, j'ai réalisé des enquêtes sur terrain en choisissant trois sites stratégiques se trouvant au niveau de la plaine. L'analyse comparative entre les trois sites m'a ensuite permis de comprendre les liens établis entre la culture du riz et le territoire. Ce lien montre que la culture du riz conditionne la manière de vivre sur trois échelles différentes : la ville, le quartier, et la maison.

Le plan de ce mémoire est principalement divisé selon ces trois échelles. Mais pour comprendre le sujet, une partie historique est d'abord présentée et ensuite la partie analyse sur les trois échelles sera abordée.

Tout d'abord, un premier chapitre à l'échelle de la ville qui permet de comprendre comment les rizières conditionnent l'expansion de la ville ; puis au chapitre suivant à l'échelle du quartier, voir comment la culture du riz interagit avec le mode de vie des habitants ; et enfin à l'échelle de la maison de situer dans l'espace la place du riz dans la maison.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## - Madagascar : « l'île verte à l'île rouge »

Sur la carte du monde, Madagascar est cette île qui s'est échappée du continent africain. Les 400km qui l'éloignent de l'Afrique par le canal de Mozambique fait d'elle une île qui est facilement identifiable dans l'Océan Indien. Madagascar est la cinquième plus grande île du monde après l'Australie, le Groenland, la Nouvelle-Guinée et Bornéo ; elle hérite rapidement de l'appellation de « la Grand-île » avec ses 587 000km<sup>2</sup>.

L'île de Madagascar faisait partie du Gondwana avec l'Inde, l'Australie, l'Antarctique, le Sud de l'Afrique et de l'Amérique. Ce qui pourrait expliquer l'origine de la diversité de la faune et de la flore de l'île mais également de ce qu'elle a en commun avec le continent africain, américain et de l'Inde. Ainsi, la présence des forêts et de fougères rappellent l'Inde, les fougères arborescentes rappellent l'Afrique, les plantes à canettes rappellent l'archipel malais. Avec un climat tropical, elle connaît deux saisons : une saison des pluies, et une saison sèche.

*« L'origine des Malgaches est la plus belle énigme du monde. Il faut, pour la résoudre avec certitude, des équipes de chercheurs spécialisés (...) menant des enquêtes et comparant les résultats à Madagascar, dans le monde indonésien, en Afrique du Sud-Est et peut-être ailleurs ».*<sup>1</sup>

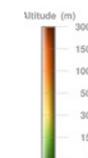
Son isolement géographique a également favorisé l'évolution de plusieurs espèces sur un modèle unique au monde avec près de 80% d'espèces qui sont endémiques ; ce qui fait d'elle, ce « paradis des naturalistes » selon un voyageur européen du XVII<sup>e</sup> siècle.

Très vite, l'île est reconnue par les scientifiques comme un sanctuaire de la nature. Les étendues de forêts vierges et des rizières fluorescentes qu'on retrouve dans les différentes régions de l'île, lui prévalent le nom de « l'île verte ». D'ailleurs, le drapeau malgache témoigne de cette richesse, composé de trois couleurs : rouge, vert et blanc. Le vert qui symbolise la couleur de la végétation, et plus symboliquement celui de l'arbre des voyageurs, aussi appelé *Ravenala*, l'emblème de Madagascar, symbole de l'union entre l'homme et la nature.

Cette biodiversité est cependant très fragilisée par le développement de l'agriculture et par la déforestation qui sont très répandus et qui restent illégales. Pourtant, beaucoup de malgaches pratiquent encore de façon intense la culture sur brûlis. Cette technique de brûler la terre pour défricher la végétation existante pour ensuite obtenir la cendre et qui viendrait fertiliser le sol ; persiste encore à Madagascar. Plus une terre subit la culture sur brûlis et plus elle s'appauvrit, jusqu'à devenir infertile parce que les sols mettent du temps à se régénérer rapidement. Cette technique agricole ancestrale a très vite changé la nature et le paysage de l'île. Si à l'origine, la grande-île était recouverte à 80% de forêt, aujourd'hui, seuls 8% sont encore boisés <sup>2</sup>. Une des raisons de la dégradation de la végétation c'est

<sup>1</sup>DESCHAMPS (Hubert), *Histoire de Madagascar*, 1972

<sup>2</sup> « Depuis, c'est 85% de forêt primaire, c'est-à-dire vierge de toute modification humaine, qui ont été



Madagascar : Topographie et relief  
Source: Projet GinkgoMaps (<http://www.ginkgomaps.com>)

également l'utilisation du charbon comme énergie. La grande majorité des foyers malgaches utilisent encore aujourd'hui le charbon de bois pour cuisiner permettant de charger le « *Fatapera* ». Avec un taux de croissance de 2,6% par an, le pays connaît une forte croissance démographique. La population malgache est trois fois plus importante qu'en 1970<sup>3</sup>, et l'utilisation du charbon de bois a rapidement contribué à la dégradation de la forêt à Madagascar. Ce déclin va radicalement changer le paysage de cette « île verte » en une « île rouge ». Le rouge qui représente la couleur de la terre à Madagascar, est visiblement identifiable sur des images satellites et montrent très clairement ces parties déshéritées de sa végétation. Le rouge également représenté dans le drapeau malgache symbolise la couleur de l'argile qui revêt les murs de briques des maisons de l'*Imerina*.

« Une brèche rouge dans les savokas. Lorsque la forêt disparaît, la végétation qui subsiste ne peut longtemps retenir la terre contre les grandes pluies tropicales. Alors la latérite règne dans l'univers dévasté de la déforestation. Il ne reste aujourd'hui que 10% de la grande forêt primaire qui recouvrait Madagascar. L'île verte devient l'île rouge. »<sup>4</sup>

Cette transition ne semble pas seulement s'appliquer au paysage naturel de l'île mais également sur la situation du pays. Paradoxalement, avec toutes ses richesses et ses ressources naturelles, Madagascar se retrouve aujourd'hui parmi l'un des pays les plus pauvres du monde<sup>5</sup>. Le pays a connu de multiples obstacles, comme l'instabilité politique qui n'a pas épargné la grande-île avec deux crises politiques majeures en 2002 et en 2009 ; mais également victime de plusieurs catastrophes naturelles comme de graves sécheresses, des cyclones.

décimés, et la couleur brique des sols malgaches est une des conséquences visibles de la déforestation. »  
Madda, www.asso-madda.org

<sup>3</sup> 1970 : 7 millions d'habitants ; 2014 : 22 434 363 d'habitants selon l'INSTAT

<sup>4</sup> cit- ANDRIAMIRADO (Sennen), MAURO (Didier), *Madagascar aujourd'hui 6ème édition*, Ed. Jaguar, 1995, 1<sup>ère</sup> éd. 1978P111

<sup>5</sup> Selon le dernier rapport de la Banque mondiale, Madagascar demeure l'un des pays les plus pauvres du monde et les indicateurs du bien-être de sa population ne s'y sont guère améliorés au cours des dernières années. Cette conclusion fait suite à une analyse des données d'enquêtes successives auprès de plusieurs ménages, réalisées par l'INSTAT en 2001, 2005, 2010 et 2012.

## - Antananarivo : « la Cité des Mille »

La ville d'Antananarivo, est située dans les Hautes terres centrales de Madagascar et culmine en moyenne à 1 300 mètres d'altitude. Elle est donc née sur la plus haute colline de la ville : *Analamanga*, ce qui est traduit par « la forêt bleue ». L'homme part donc à la conquête de cette colline rocheuse et organise la Cité sur ce rocher. Son établissement est stratégique car elle émerge au-dessus d'une plaine environnante (le *Betsimitatatra*), et se retrouve entourée de collines lointaines ; ainsi que des escarpements abrupts qui vont constituer un ensemble défensif pour la cité. Sa position va faire d'elle, un point d'observatoire naturel et militaire, car cette colline permet de voir loin et partout. Ce qui va rendre difficile toute attaque par surprise. Mais l'emplacement du *Rova*<sup>6</sup>, ayant une position dominante sera par la suite un fort point de repère pour les habitants de la ville.

La citadelle est également entourée d'une plaine marécageuse, avec principalement quatre rivières : Ikopa, Sisaony, Mamba et Andromba. Ces zones marécageuses qui étaient appelées à devenir des zones de culture et plus tard des rizières font d'elle, une cité possédant une plaine-terroir fertile à proximité et permet de nourrir ses occupants.

Le roi Andrianjaka décida alors de s'installer sur la colline et a fait d'Antananarivo sa capitale en 1610. Pour expulser les *Vazimba*, ceux qui occupaient autrefois la colline, le roi a installé une colonie de guerriers pour protéger son nouveau territoire. L'établissement de son trône, mobilise un rassemblement de population sur un espace limité au *Rova*, dont proviennent toutes les décisions politiques, administratives, judiciaires, militaire et économiques. Avant 1900, la ville occupait les hauteurs et les versants de la colline.

Elle avait donc, l'aspect d'une grande cité perchée et entourée de hameaux qui étaient des villages fortifiés. Mais avec la croissance de la population sous le règne d'*Andrianampoinimerina*<sup>7</sup>, la ville s'est étendue peu à peu vers le nord et vers l'ouest. Le roi fait venir dans la ville, les mille *Voromahery*,<sup>8</sup> des soldats riziculteurs qui ont été désigné et déplacé pour la mise en valeur du *Betsimitatatra* partagé en lots de rizières, et sont attribués aux occupants. Ainsi, la plaine devient en même temps lieu de travail et de résidence de ces soldats riziculteurs.<sup>9</sup>

Mais, la colline n'était plus en mesure de contenir sa population qui ne cesse de s'accroître. C'est à partir de la période coloniale en abolissant la monarchie en 1896 qu'elle a commencé à occuper les zones basses et marécageuses.

<sup>6</sup> *Rova* synonyme d'enclos royal à l'origine. Désigne depuis la monarchie merina le palais royal et le lieu symbolique d'exercice du pouvoir.

<sup>7</sup> *Andrianampoinimerina* fut le célèbre roi de l'*Imerina* né en 1740 et s'éteint en 1819, après avoir désigné son fils *Radama 1er* comme successeur.

<sup>8</sup> *Voromahery* traduit par Aigle

<sup>9</sup> ANDRIANAIVOARIVONY (Rafolo), *La cité des Mille ; Antananarivo : histoire, architecture, urbanisme*, Toul, Berger-Levrault Cataland, Juillet 1998.

Durant la colonisation, Antananarivo se composait de la ville haute et de la ville basse. La ville haute qui était le lieu de résidence et la ville basse, le lieu du commerce et de loisirs où les services administratifs étaient regroupés. Durant cette période, la ville basse était connue sous le nom de la « ville coloniale ».<sup>10</sup>

Peu de temps après, Madagascar ayant obtenu son indépendance en 1960, la capitale Antananarivo est répartie en trois parties : la ville haute qui est l'ancienne ville avec son caractère historique et patrimoniale; la ville moyenne qui se trouve à mi-hauteur et qui est composée de zones résidentielles et commerciales, ainsi que des écoles; et la ville basse, qui se situe principalement dans les zones marécageuses et qui sont aujourd'hui devenus des quartiers populeux.

« Parvenus au haut d'une côte, nous découvrons Tananarive<sup>11</sup> dans sa splendeur. Vaisseau de haut bord au milieu d'une mer de rizières. La comparaison a servi mille fois. Elle est exacte. Les palais de la Reine et du premier ministre en figurent les cheminées. Le soleil est déjà bas sur l'horizon et la ville se détache à contre-jour sur le ciel. »<sup>12</sup>

C'est donc durant la période coloniale et l'indépendance que la ville d'Antananarivo a renforcé son statut comme étant la capitale de Madagascar. Aujourd'hui, on compte plus de deux millions d'habitants<sup>13</sup> dans la ville. Un chiffre qui ne cesse de s'accroître avec une population faisant face à l'instabilité politique, la crise économique du pays et de l'exode rural. La ville prend forme d'une ville tentaculaire avec le mitage des parcelles de rizières pour s'étendre vers la périphérie.

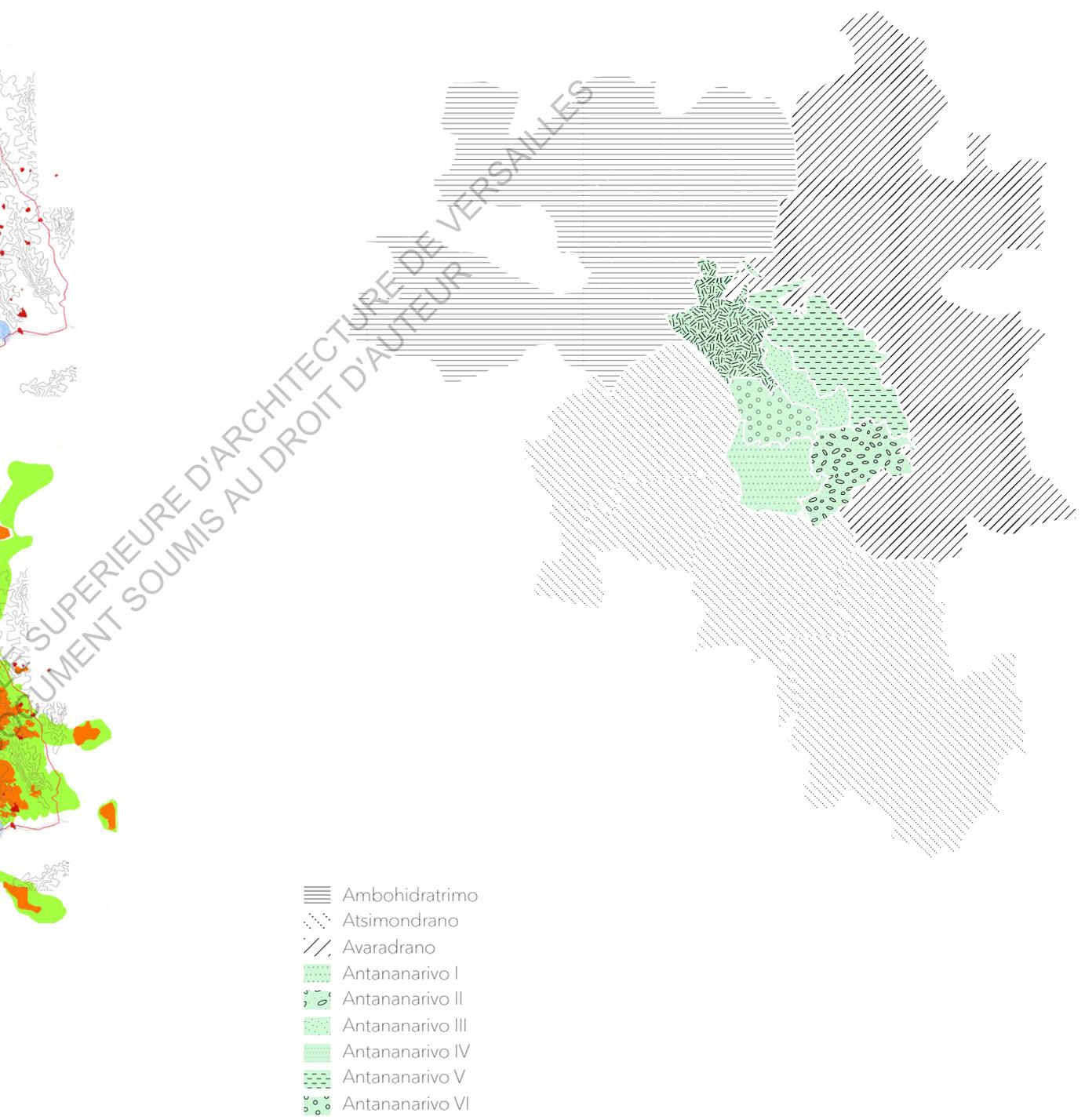
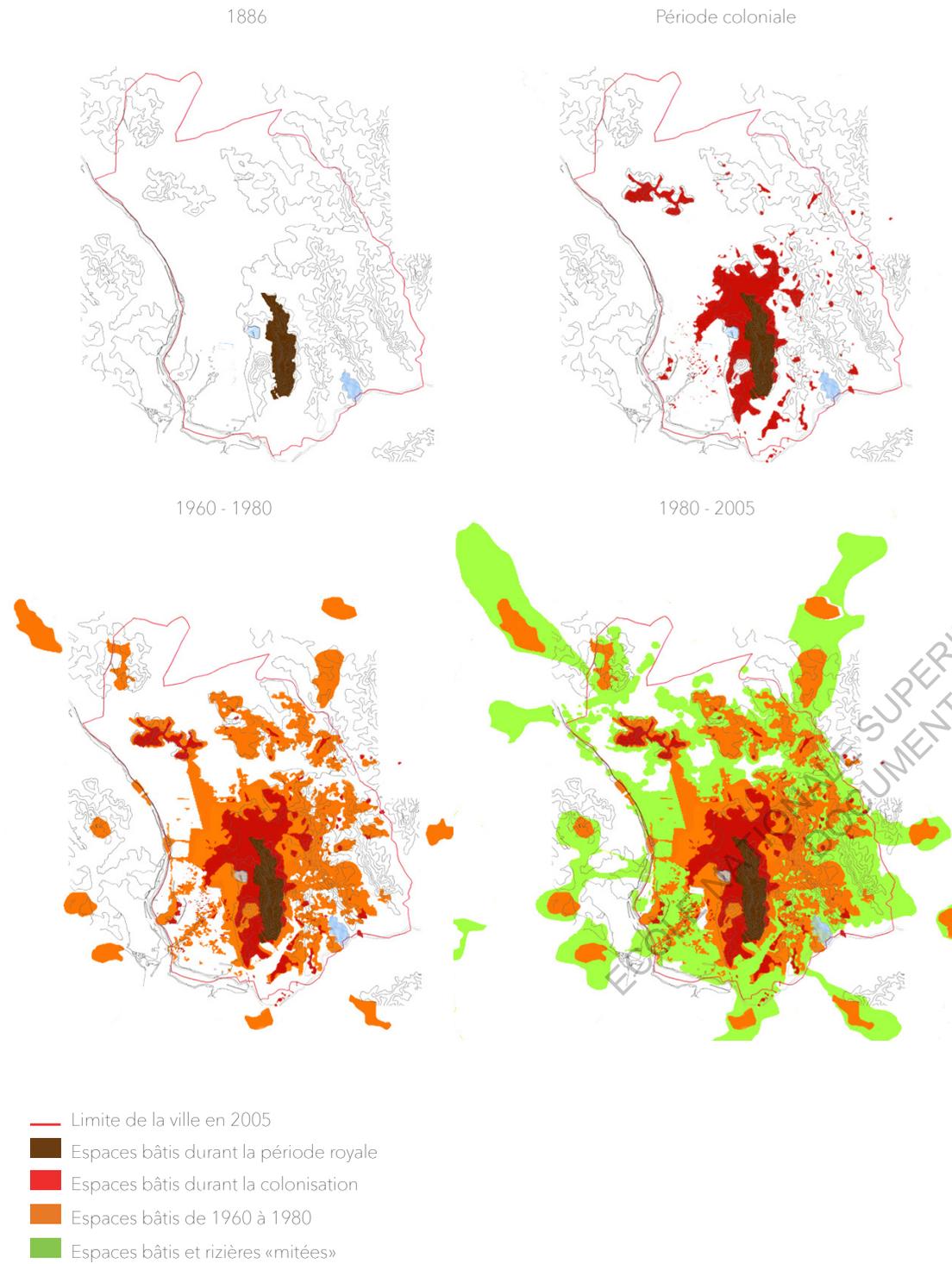


<sup>10</sup>La « ville haute » part de la place Colbert, le quartier d'Isoraka, au nord jusqu'au Palais de la Reine qui domine la ville au sud-est. Et la « ville basse » était en ce temps connu sous le nom de la « ville coloniale », elle englobe le marché d'Analakely, les pavillons jusqu'à la gare de Soarano, en passant par l'Avenue de l'Indépendance. « Profil urbain de la ville d'Antananarivo, version provisoire, Un habita for a better urban futu, avril 2011

<sup>11</sup>Tananarive, anciennement appelée ainsi durant la période coloniale.

<sup>12</sup>cit – Grosclaude, *un Parisien à Madagascar*, 1898, p83

<sup>13</sup>2 645 840 habitants dans la ville d'Antananarivo en 2014 selon l'INSTAT



## - Les rizières : « l'identité malgache »

« La terre sculptée à l'infini de rizières ordonnées, irriguées, dessinées avec soin rappelle l'Asie. Et ces rizières encerclent la capitale, et s'insinuent jusque dans le cœur d'Antananarivo. Terre rouge, où l'orage approche à la saison cyclonique. C'est « l'Imerin'ambaniandro : les hautes terres sous le soleil ». <sup>14</sup>

L'histoire d'Antananarivo est indissociable de l'immense labeur de défrichage, d'assèchement de marais, d'implantation de rizières, et d'édifications de terrasses dans les zones marécageuses qui ont été faite lors du règne d'Andrianjaka et d'Andrianampoinimerina. D'ailleurs l'une des déclarations les plus célèbres du roi Andrianampoinimerina durant sa conquête de l'Imerina est : « *Ny ranomasina no valamparihiko* » littéralement traduit par : la mer est la limite de ma rizière. Ce qui signifie : « la mer est ma frontière », dans l'idée d'étendre son pouvoir au-delà de la capitale, et de régner sur tout l'île. Par ailleurs, lorsqu'on parle de la ville, on l'associe continuellement aux rizières. Dès qu'on entre dans la ville, on aperçoit de loin cette colline qui surgit au milieu de cette plaine de rizières, l'un ne se comprenant pas sans l'autre. Je suis toujours fascinée et émerveillée quand je me retrouve devant cette colline qui surplombe les rizières déclinées en plusieurs teintes de vert.

James Sibree ne cache pas également son saisissement : « Il y a des moments dans notre vie qui ne ressemblent à aucun autre et qui se gravent dans notre vie mémoire en caractères ineffaçables : tel fut celui où Tananarive m'apparut pour la première fois. » <sup>15</sup>

« Cité paradoxale, ville gratte-ciel, Tananarive, au rebours des autres capitales, ne s'étend pas dans une plaine qu'encerclent des collines, elle s'accroche à une montagne qui surplombe une plaine. Son relief tourmenté contraste avec l'uniformité plate de la rizière sur laquelle elle repose. Tananarive n'est pas dominée, elle domine (...). Elle se dresse et se drape dans le ciel et les nuages comme dans un lambe (châle malgache). On en fait le tour comme d'une pyramide, l'ascension comme d'un massif montagneux. C'est une ville d'escaliers et de sentiers, de montées et de tournants, de vertige et d'imprévu ». <sup>16</sup>

Dans un article intitulé « Ma ville collinaire au milieu des rizières », écrit par le chroniqueur VANF, il développe l'idée selon lui que l'association des collines et des rizières est constitutive de l'identité paysagère de Tananarive, depuis sa fondation.<sup>17</sup>

Aussi, les rizières font partie intégrante de la ville car le riz est également l'une des principales ressources de Madagascar. En effet, les malgaches se retrouvent au deuxième rang des

plus grand consommateur de riz après le Myanmar <sup>18</sup>. Les ancêtres venus du Sud-Est asiatique ou encore des immigrés malais, ont introduit le riz avec tout l'héritage de la culture du riz, et qui se perpétue de siècle en siècle. Elle est pratiquée dans toute l'île, à l'exception du Sud où le climat est aride. Par contre, le climat tropical d'altitude, dans les hautes terres comme à Antananarivo va être favorable à la culture du riz. La ville d'Antananarivo est caractérisée par des hivers frais qui descendent rarement au-dessous de 8°C, et des étés doux et pluvieux ne dépassant pas les 26°C.

Le riz a non seulement une valeur nourricière importante dans la vie des habitants, mais elle fait également partie de la culture même du pays. C'est pourquoi, le blanc qu'on retrouve sur le drapeau malgache serait la représentation de la couleur du riz. On dit même que « Le Malgache et le riz ne font qu'un ». <sup>19</sup>

<sup>14</sup> cit-Andriamirado et Mauro (Didier), *Madagascar aujourd'hui* (6ème édition), éditions Jaguar, p.11

<sup>15</sup> cit-OBERLE P. 1976 *Antananarivo et l'Imerina*, p.68

<sup>16</sup> cit-BOUDRY R., 1933, *Les villes malgaches*, Revue de Madagascar, p.55-112

<sup>17</sup> L'Express de Madagascar, 21 mai 2001

<sup>18</sup> Selon les rapports de l'organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO), Madagascar est le deuxième plus grand consommateur de riz après le Myanmar.

<sup>19</sup> FOURNET-GUERIN (Catherine), *Vivre à Tananarive*, géographie du changement dans la capitale, ed. Karthala 2007, p.158



Une photo d'Antananarivo prise depuis la haute ville  
Copyright © 2016 by Fortune of Africa.



La plaine d'Antananarivo et ses parcelles de rizières  
Copyright ©

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



COLENAZIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## *La capitale : une ville-campagne*

Trois-quarts des habitants de l'île vivent dans la campagne, et la ville n'est jamais très loin de la campagne. Ce qui fait de Madagascar, un des pays les plus ruraux au monde. A Antananarivo, à seulement 1km du centre-ville on se retrouve déjà dans la campagne. En regardant la définition du terme « campagne », on peut retrouver les mêmes caractéristiques propres à la campagne dans la ville d'Antananarivo malgré ses trois millions d'habitants. On retrouve la présence des terres cultivées ; les parcelles de rizières ; des hameaux avec des maisons de campagne ; l'élevage qui est encore très pratiqué par les habitants ; ainsi que des charrettes tirées par des bœufs circulant dans les rues principales de la ville. Une liaison harmonieuse entre un monde urbain et un monde rural qui fait d'Antananarivo une ville singulière.

Pour essayer de comprendre comment la ville s'est élargie et comment les rizières ont persisté malgré le développement urbain ; dans cette première partie, on va chercher à voir comment la riziculture conditionne le paysage urbain et comment elle caractérise les différents aspects de la ville.

### **Le développement de la ville et son expansion**

Antananarivo est une ville qui témoigne d'une richesse historique et culturelle que ce soit avec la conquête des terres par les *Vazimbas*<sup>20</sup> ; des traditions ancestrales ; des grandes luttes au temps de la monarchie ; de la résistance durant la période coloniale ; de l'établissement des différents mouvements pour le réveil du nationalisme ; ou encore des crises engendrées par l'instabilité politique. Son passé chargé en histoire a fait de la capitale ce qu'elle est aujourd'hui.

Dans un premier temps on va aborder la première phase d'analyse du développement de la ville en général de 1886 à 1996. Ensuite, au niveau des trois cas d'études choisis, on fera une analyse des images satellites de la ville à partir du XXI<sup>ème</sup> siècle, selon une frise chronologique. Une approche qui permet de capturer les différents moments clés de l'histoire politique qui ont engendré ces trois différents cas de figure dans la ville.

Tout d'abord, pour une lecture simplifiée de la ville on a les parties hautes de la ville qui culmine entre 1475/1480m ; et les parties basses situées à 1245/1250m soit un dénivelé de 250m. Les premières habitations se situent au niveau des parties hautes ; tandis qu'en contrebas on a les plans d'eau, les cultures et les pâturages. La conquête de ces parties basses par l'élevage, la culture mais aussi d'urbanisation est toujours continue et permanente jusqu'à aujourd'hui.

<sup>20</sup> Les « Vazimba » ou proto-Malgaches étaient les premiers occupants de l'île. Ils n'étaient pas des Africains mais des protomalais de teint plus foncé. Ils vivaient en parfaite harmonie avant l'arrivée des immigrants. Ils se nourrissaient de la pêche, de la chasse et de la cueillette. Ils se sont réfugiés dans les forêts des hauts plateaux centraux de l'île et celles de la côte Est et Sud-est (d'où le nom *Vazimba* qui signifie « ceux de la forêt ».)

« *Ny ranomasina no valamparihiko* » littéralement traduit par : la mer est la limite de ma rizière, une déclaration célèbre d'Andrianampoinimerina durant sa conquête de l'Imerina. Ce qui signifie : « *la mer est ma frontière* »

Face à l'exode rural, et l'extension incontrôlée de la ville, chaque responsable et dirigeant ont essayé d'apporter chacun leur solution et leur vision pour la gestion du développement de la ville. A la fin de la monarchie Merina en 1886, on peut ainsi parler d'un siècle d'urbanisation volontariste (1886-1996),<sup>21</sup> car effectivement, les diverses transformations opérées au fur et à mesure, résultent des décisions prises par les tenants au pouvoir.

On a vu dans la partie historique, que l'urbanisation de la ville a commencé par cette première crête au niveau de la colline du *Rova*, et n'a pas cessé de se développer en descendant dans les plaines. Durant la période d'urbanisation volontariste, deux plans d'urbanisme prévoyaient des infrastructures importantes en créant des zones destinées à être aménagées, pour recevoir de l'habitat et des équipements, avec comme préalable, le remblaiement de la plaine. Face au coût de ces opérations, ainsi qu'à l'absence de financement de ce projet de remblaiement, seule une partie du projet a été réalisée. Celui de *la cité des 67 ha*.<sup>22</sup>

Les différentes formes de pouvoir qui se sont succédées ont marqué leur empreinte dans l'image de la ville d'aujourd'hui. Particulièrement, dans la mise en place des grands équipements publics pour abriter les services centraux de l'Etat.

La colline du *Rova* et le quartier d'Andohalo, lieux d'exercice et de manifestation du pouvoir pendant la royauté merina ont été délaissés durant la colonisation, et qui a préféré s'installer au *palais d'Ambohitsorohitra*. Ce qui entraînera par suite, un regroupement autour de ce palais, les grands services de l'administration coloniale. Ensuite, l'aménagement d'un quartier célèbre dans la ville, anciennement marécageux, se situe un peu plus bas marque l'avenue de l'Indépendance, ordonnée par une double voie, bordée par des bâtiments à façades ordonnancées par des arcades qui complétaient la mairie (incendiée lors des événements de 1972 et reconstruite en 2010).

Une grande partie de ces infrastructures se situe au nord-ouest de la ville au niveau de la route-digue. On retrouve une zone industrielle du Silo de ravitaillement et l'hypermarché Score-Digue.

Une frise chronologique de l'histoire politique de Madagascar, (Annexe n°1), montre que son instabilité politique a eu de fortes conséquences sur le développement de la ville.

^ Une étendue de rizières à Andohatopenaka

<sup>21</sup> ANDRIANAIVOARIVONY (Rafolo), *La cité des Mille ; Antananarivo : histoire, architecture, urbanisme*, Toul, Berger-Levrault Cataland, Juillet 1998, p.159

<sup>22</sup> Cité des 67ha est située à Tananarive. Elle était initialement une cité pour les étudiants. Les appartements ont ensuite été proposés en location-vente pour les étudiants ou plutôt pour les familles fondées par ces étudiants, faisant finalement de la cité une véritable résidence familiale.

## Morarano (site n°1) – Ankadimbahoaka (site n°2)

**2002** : Lancement des opérations d'aménagement et d'assainissement du quartier Sud-Ouest d'Antananarivo à Anosibe. Le projet cofinancé par l'Agence Française de développement consiste à réhabiliter la route nationale N°1 longeant Anosibe et la rénovation totale du marché d'Anosibe (cofinancé par la Banque Mondiale), ainsi qu'une route reliant directement la RN1 à la RN7 traversant une zone marécageuse et des parcelles de rizières.

**2004** : Inauguration de la route d'Anosibe par l'ancien président Jacques Chirac et l'ancien président Marc Ravalomanana.

Remblaiement des parcelles de rizières par le groupe FILATEX<sup>23</sup> pour un futur projet de résidence. Ce projet a fait l'objet d'un conflit qui a duré plus d'une dizaine d'années suite à une histoire de remblaiement illicite face à des habitants qui auraient été déshérité de leur terrain ou encore d'autres qui ont été forcé à quitter leur terrain.

Construction d'une gare routière « Fasan'ny karana » au niveau de la RN4 pour relier Antananarivo avec les Routes Nationales 1, 4 et 6.

**2012** : Un projet de construction de voies rapides a été réalisé pour sauver la capitale de son embouteillage monstre en reliant Ankadimbahoaka à la nouvelle rocade de « Bypass ». Remblaiement des zones marécageuses pour un projet de construction d'usines et également de projets d'habitations résidentielles.

On peut remarquer qu'après le coup d'Etat en 2009, plusieurs terrains, notamment des parcelles de rizières ont été remblayé.

**2016** : Le quartier d'Ankadimbahoaka a été modernisé dans le secteur Est, suite à l'élargissement de la RN7 en quatre voies ; à la construction de centres commerciaux à Tanjombato et à l'inauguration d'un quartier résidentiel « Alhambra villas » et le « Patios » appartenant aux groupe FILATEX et dont le terrain était l'objet d'un conflit en 2014. Suite à l'aménagement de la voirie reliant la RN1 à la RN7, des nouvelles constructions licites et illicites ont rapidement été bâti dans les zones marécageuses.

**2017** : Aujourd'hui, les projets d'urbanisme, et d'infrastructures ont changé le visage du quartier d'Ankadimbahoaka. En effet, si le sud de la capitale a longtemps été reconnu comme une zone industrielle, aujourd'hui il connaît un nouvel intérêt pour les promoteurs immobiliers suite aux différents projets d'urbanisme et d'infrastructures routiers. Le visage du quartier d'Ankadimbahoaka a donc changé : le secteur Est a connu une gentrification, tandis qu'au Sud on assiste à un remblaiement non maîtrisé et non planifié des parcelles de rizières.

<sup>23</sup> La société FILATEX appartient à l'un des opérateurs économiques les plus riches de Madagascar.

## Évolution du Fokontany de Morarano

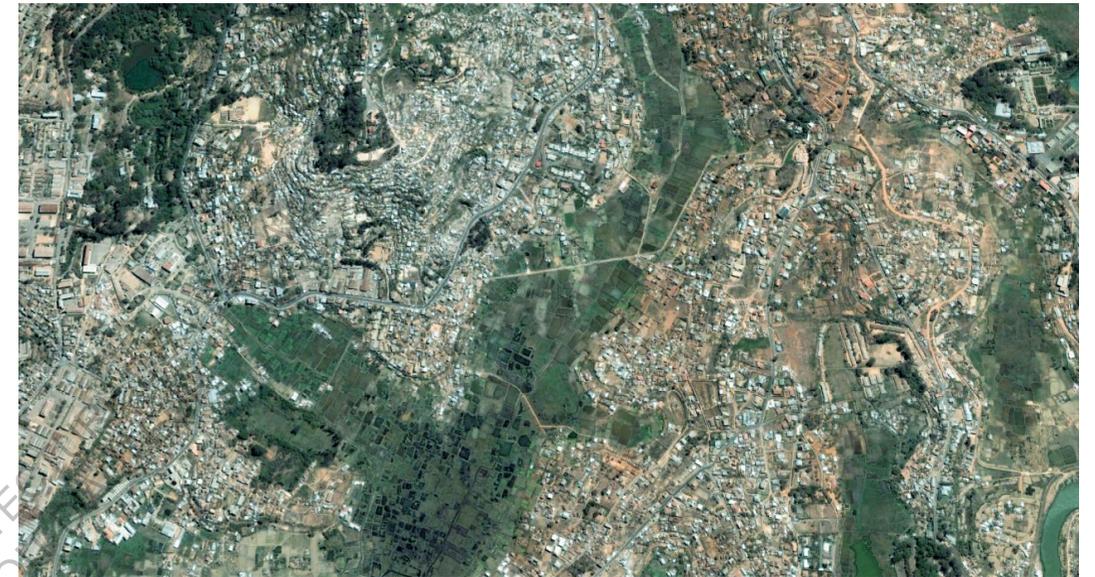


image satellite 2002

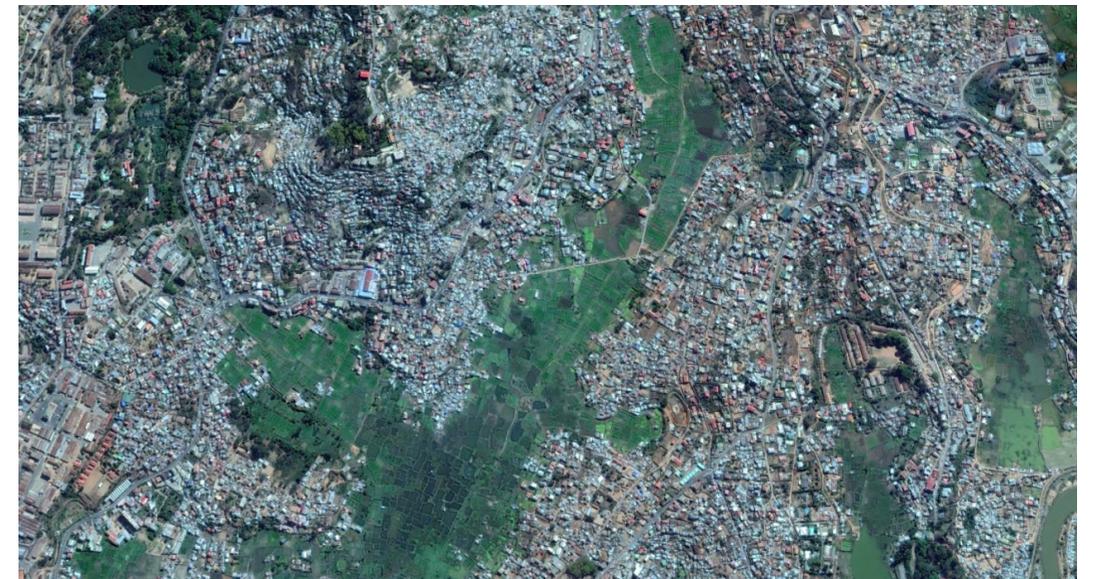


image satellite 2016

700m

### Andohatapenaka (site n°3)

**2003** : le président élu Ravalomanana Marc prend acquisition des terres et procède à des premiers travaux de remblaiement des parcelles de rizières pour un futur projet d'usine de fabrication d'alimentation pour animaux.

**2006** : Projet du Lac Marais Masay : creusement d'un lac artificiel, pour réguler les excédents d'eau et permettre de manière simultanée, une filtration grossière de l'eau, qui se déverse depuis le canal exutoire du centre ville dans le bassin sud, puis, dans le bassin nord avant de rejoindre le canal Andriantany à l'Ouest. Le projet met également en place une voie rapide au milieu du lac pour rendre la circulation plus fluide sur l'axe Nord de la capitale.

Dans le cadre du projet du « Grand Tana », l'infrastructure routière construite par l'UE : le boulevard de l'Europe d'une longueur de 9,2 km permet de relier la RN1, la RN4 et RN7 directement à la route des hydrocarbures, les 67 ha, Andavamamba, Anosibe et Soanierana. Ce projet qui traverse une étendue de rizières permet de relier un des grands centres d'affaires, d'activités et industriels de la ville à la route périphérique ; mais permet également un désenclavement du centre ville d'Antananarivo.

**2012** : En 2008, le projet de remblaiement du terrain à Andohatapenaka a été réalisé par le président Marc Ravalomanana suite à son projet d'usine. Pour accueillir les occupants de ce terrain qui appartenait à l'Etat, une petite cité de 77 logements a été érigée.

L'avocat général reproche à la région Analamanga d'avoir fait construire ces habitations qui n'étaient pas prévues dans le contrat passé avec l'Etat. Ce dernier a en effet octroyé une subvention de 3,6 milliards d'Ariary<sup>24</sup> à la région pour remblayer un terrain qui lui appartenait au départ. Comme ledit terrain est situé dans la commune urbaine d'Antananarivo, le maire de l'époque Andry Rajoelina avait crié au scandale en évoquant des arguments comme la riziculture péri-urbaine qui pourrait protéger les bas quartiers de l'inondation.<sup>25</sup> Entre temps, le terrain devient un lieu d'escale et de parking occupé par des véhicules poids-lourds.

En 2012, durant la période de Transition dirigée par le président de la HAT Andry Rajoelina, les parcelles de terrains d'Andohatapenaka ont été reprises par l'Etat. Le président de la HAT a fait la promesse de construire un stade de rugby. Ce projet d'équipement sportif symbolise une conception que le président de la Transition voulait véhiculer : « solidaire, on peut vaincre un adversaire de taille », comme les *Makis de Madagascar* (équipe de Madagascar de rugby à XV) viennent de le prouver lors du championnat d'Afrique de rugby.<sup>26</sup>

<sup>24</sup> Ariary est l'unité monétaire de la République de Madagascar. 1 euro = 3 854,45 Ariary

<sup>25</sup> Article- *Affaire Andohatapenaka : la HAT obtient une nouvelle condamnation contre Marc Ravalomanana*, madonline, politique, 24 mars 2010.

<sup>26</sup> Article- *Elias, Stade Makis-inauguration prévue samedi*, madagascar matin, www.matin-mada.com

### Évolution du Fokontatny Andohatapenaka



image satellite 2002



image satellite 2016

700m

**2016** : Madagascar accueille le Sommet de la Francophonie le 26 et 27 novembre 2016. Des infrastructures pour accueillir les hôtes ont été annoncées comme la construction d'un village de la francophonie à Andohatapenaka mais qui ne sera pas finalement achevée faute de moyens. On peut voir sur la photo le début de remblaiement pour la route reliant l'aéroport à la ville ainsi que la construction des kiosques des artisans. Finalement, ce sont les seules infrastructures qui ont été réalisées durant le Sommet de la francophonie.

**2017** : La gare routière au niveau de la route nationale est un projet présidentiel du président actuel Hery Rajaonarimampianina. Le projet constitue la mise en place d'un parking pour les visiteurs, de parkings de débarquement et d'embarquement pour les véhicules des coopératives, mais aussi, des sièges, des kiosques et un bâtiment principal de billetterie. Il y aura également une station-service et une borne de recharge pour les véhicules électriques. Cette nouvelle infrastructure est issue d'un partenariat public-privé avec l'entreprise pétrolière Total. Cette gare routière de 4 Ha reliera Antananarivo avec les villes sur les Routes nationales 1, 4 et 6. Une grande partie de la gare routière « Fasan'ny karana » sera déplacée dans cette nouvelle gare.

Aujourd'hui encore, cette parcelle remblayée est source de litige car la maire actuelle de la Commune Urbaine d'Antananarivo a revendiqué ce terrain pour en faire une fourrière. Il faut savoir que la maire élue est la femme de l'ancien président Marc Ravalomanana, qui était en possession du terrain lors de son mandat, ce qui explique les différents conflits sur la parcelle.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le projet présidentiel de la gare routière à Andohatapenaka créant aujourd'hui des problèmes fonciers suite au remblaiement des parcelles à Andohatapenaka ✓



INTERNATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## Le paysage urbain conditionné par les rizières

L'agriculture occupe une place importante dans la capitale, se trouvant principalement dans la plaine et les vallons. Effectivement, un tiers de la Commune Urbaine d'Antananarivo, est occupé par l'agriculture urbaine, des collines périurbaines jusqu'aux bas-fonds du centre-ville. Et en 2007, près de 18% des habitants étaient des agriculteurs.<sup>27</sup> Grâce à cette agriculture intra et péri-urbaine, Antananarivo produit 90 à 100% des légumes consommés et 15 à 25% de son riz, à des prix compétitifs.<sup>28</sup> L'image de la ville est donc indissociable de cette agriculture et notamment de ces parcelles de rizières.

Si parallèlement, aujourd'hui, les villes métropolitaines optent progressivement pour un projet d'agriculture urbaine et devient un enjeu clé pour produire le quartier de demain, la ville d'Antananarivo ; malgré sa forte croissance démographique et son étalement urbain ; a quand même pu conserver cette agriculture intra-urbaine déjà existante depuis la création de la ville.

On peut affirmer que c'est la ville qui s'est adaptée aux rizières et non le contraire, ce qui explique le maintien des lots de rizières qui s'insinuent jusque dans le cœur d'Antananarivo.

Ces rizières ceinturaient autrefois la ville avec la plaine rizicole du Betsimitatatra, mais ne forment plus une continuité aujourd'hui à cause de l'urbanisation.

Dans le sud du territoire de la ville, elles apparaissent résiduelles tant l'urbanisation croît rapidement. A l'Ouest, on retrouve des parcelles plus importantes, certaines coincées entre la ville et la zone industrielle se développant sur la digue ; mais il faut aller vers le Nord pour voir de grandes étendues cultivées et saines à perte de vue entre les collines des hauts plateaux.<sup>29</sup>

La plaine est difficilement habitable, car elle reste une zone inondable à risque. Pourtant, beaucoup s'empressent de remblayer ces terrains face à la saturation de la ville haute et la ville moyenne. En effet, la colline ne peut plus contenir ses habitants et a dû déborder au niveau de la plaine en réalisant des projets d'aménagement comme le projet des 67 Ha en logements sociaux, ou encore du projet de la cité d'Ampefiloha. Ces projets connaissent aujourd'hui des problèmes d'assainissement, et d'inondations, et on assiste à des quartiers spontanés sans planification étudiée.

Il n'est pas rare, de constater que durant les périodes de pluies, ou lors de passages des cyclones, plusieurs zones dans la ville se retrouvent inondées.

Pour protéger les quartiers de la ville basse des inondations, les rizières jouent un rôle de bassin tampon. Aujourd'hui, les décideurs politiques ont pris conscience que la conservation de ces rizières est capitale pour éviter les crues en cas d'inondations. Un projet de protection de la plaine d'Antananarivo a donc été prévu. C'est pourquoi, l'urbanisation de la ville ; l'image future de la capitale, est incontestablement complémentaire à la maîtrise de ces rizières.

*« Une plaine immense de riz, divisée en carreaux plus ou moins verts suivant le degré de maturité; de nombreux villages plantés comme des îles au milieu de cette mer verdoyante; une infinité de canaux et de rivières. »<sup>30</sup>*



<sup>27</sup> Source RFI

<sup>28</sup> Source : UNICEF, 2005

<sup>29</sup> cf-SELAMANANA (Malalatianna Elodie), *Les manifestations de la nature dans les villes malgaches, Entre paysages économiques et tiers-paysages urbains*, mémoire de recherche, ENSA de Grenoble, 21 Juin 2012

Le quartier pendant les inondations de 1959 à Tananarive  
© STOI

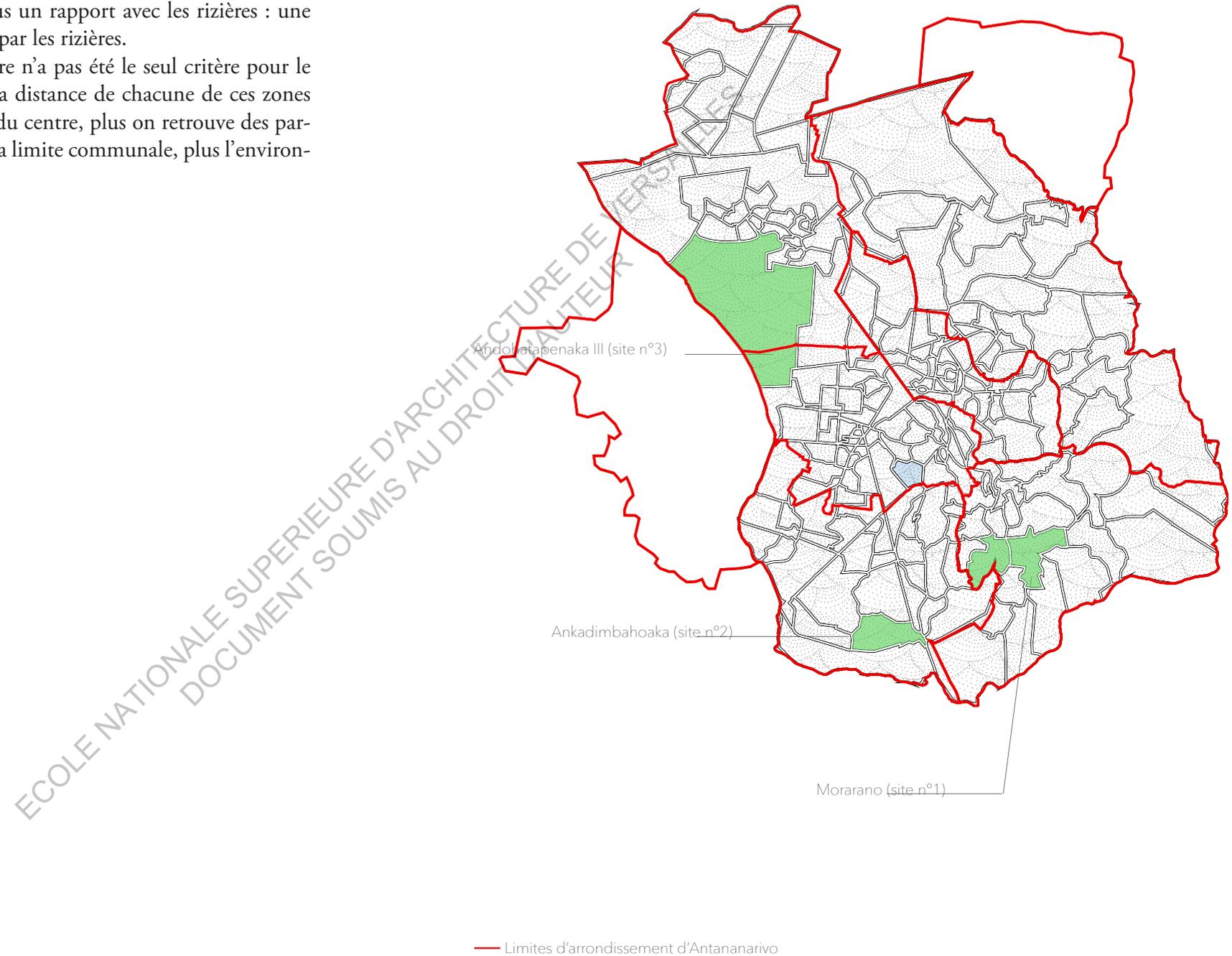
<sup>30</sup> cit-OBERLE P., 1976, *Antananarivo et l'Imerina*, p.63

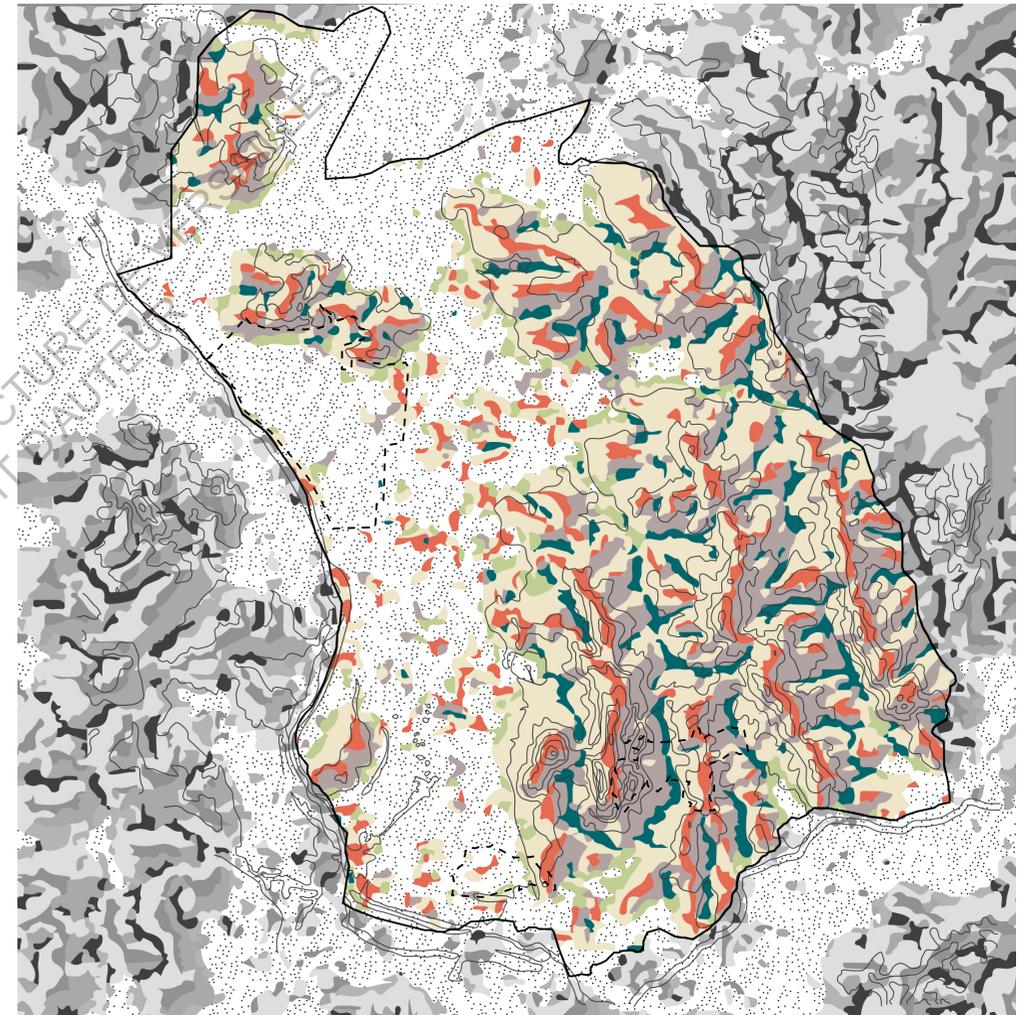
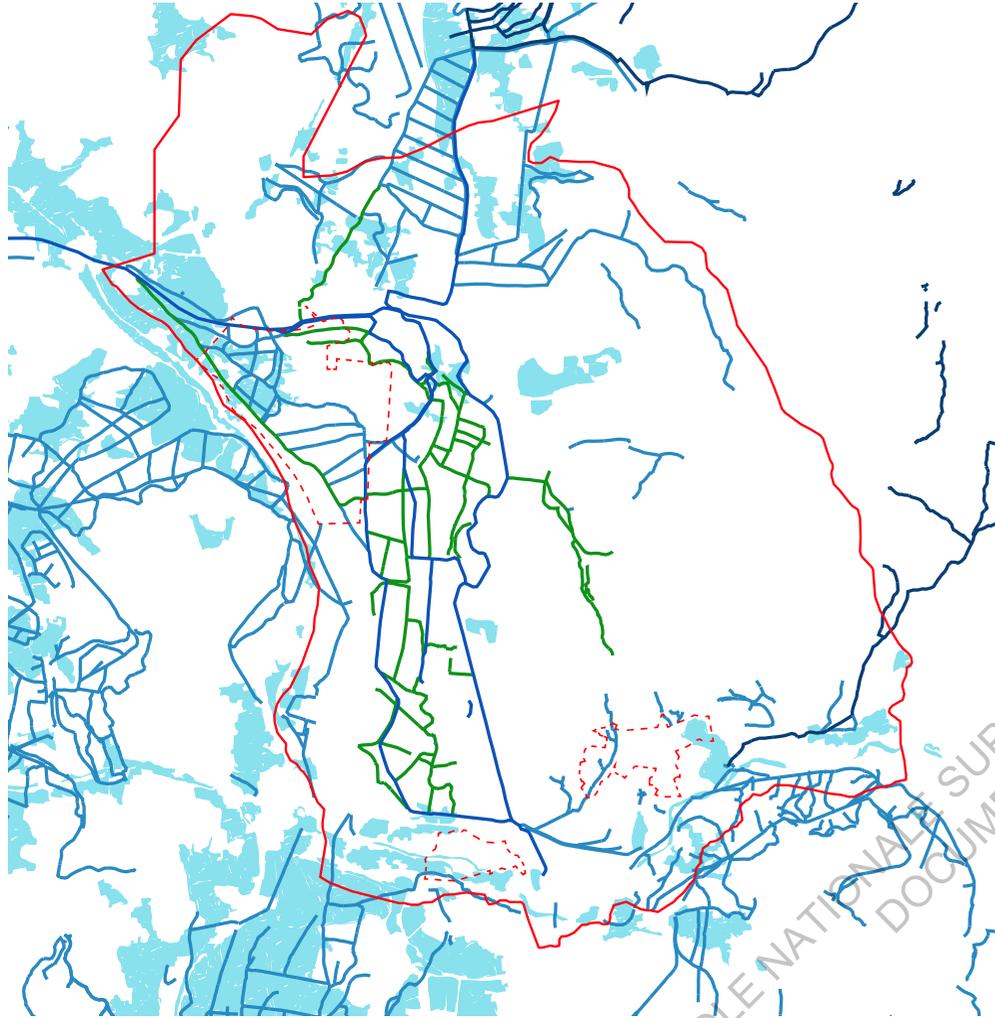
## L'interpénétration des rizières dans la ville

Pour ce mémoire, j'ai donc étudié trois sites dans la Commune Urbaine d'Antananarivo afin de représenter les différents cas d'interpénétration des rizières qu'on peut retrouver dans la capitale. Les trois sites d'études présentent tous un rapport avec les rizières : une occupation forte de rizières ou anciennement occupés par les rizières.

La présence des rizières ou le rapport avec la riziculture n'a pas été le seul critère pour le choix d'études, mais on a également pris en compte la distance de chacune de ces zones d'études par rapport au centre-ville. Plus on s'éloigne du centre, plus on retrouve des parcelles de rizières plus vaste. Et plus on se rapproche de la limite communale, plus l'environnement rural est beaucoup plus présent.

## Les limites d'arrondissements d'Antananarivo



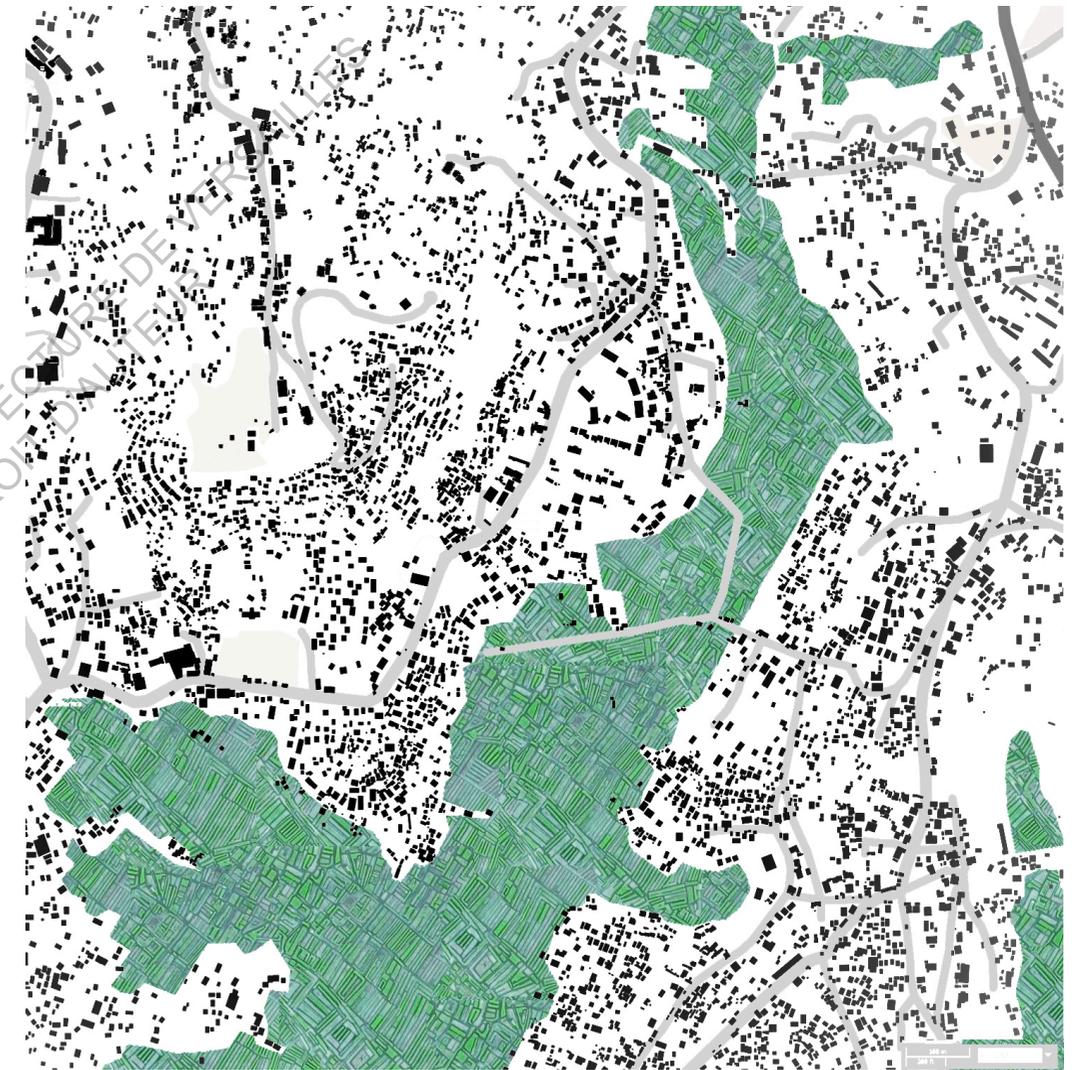


- Zones inondables
- Cours d'eau
- Canal primaire
- Canal secondaire
- Canal
- Limites d'arrondissement d'Antananarivo
- - - Situation des cas d'études

- Situation des cas d'études - - -
- Sommet - Ville haute ■
- Versant - Ville moyenne ■
- Bas fonds - Ville basse ■
- Rizières ●●●

**L'enclavement des rizières dans la ville :** Le premier cas se trouve en plein centre-ville, au cœur historique de la ville, dans un vallon du *Fokontany*<sup>31</sup> de Morarano (site n°1). Les vallons sont des espaces étroits, intercalés entre les collines et le site se trouve dans la zone sud de la ville en contrebas de la colline royale. Morarano est un des vallons cultivés qui accueille encore un mince filet de rizières dans leur point bas. Cependant, un autre type d'agriculture plus discret prend place en pied de pente sur les collines, comme ici dans cette zone où on a des petites parcelles de cultures maraîchères, créant un damier plus diversifié que celui des rizières. Le maintien de ces vallons cultivés est important pour assurer non seulement une respiration verte dans un tissu urbain saturé ; mais également pour éviter les crues lors des inondations. Dans un projet pour le plan vert de la ville d'Antananarivo, la zone de Morarano se trouve dans cette zone de préservation de l'espace agricole, car c'est une zone ayant une facilité d'accès d'eau et qui est précocement irriguée.

D'ailleurs la traduction de *Morarano* veut littéralement dire « accès facile à l'eau ». Egalement, dans le PUDi c'est une zone non constructible car elle est facilement inondable. Ces vallons jouent un rôle de zone tampon durant la saison des pluies, c'est pourquoi on peut observer que cette zone agricole, est quand même restée intacte malgré l'urbanisation de la ville.



- Routes
- Espaces bâtis
- Bâtiments
- Eau : fleuve d'Iloka, canal
- Zones récemment remblayées
- Rizières

Une pisciculture au milieu des rizières de Morarano ▼

<sup>31</sup> Fokontany : la plus petite division administrative en milieu urbain. A l'origine, c'est un village traditionnel malgache. Il est aujourd'hui une subdivision administrative de base malgache. Il comprend soit des hameaux, des villages, des secteurs ou des quartiers.



**L'expansion de la ville par le remblaiement des rizières :** Le deuxième cas se trouve dans le sud industriel de la ville, dans le Fokontany d'Ankadimbahoaka (site n°2). Anciennement occupée par des rizières, cette zone se trouve à proximité du canal Andriantany. Le canal Andriantany, qui fut construit au 19<sup>ème</sup> siècle pour l'irrigation et le drainage des champs de riz, se retrouve aujourd'hui pollué par les ordures et les déchets d'une urbanisation mal cadrée. Si hier, le Fokontany d'Ankadimbahoaka était une zone rizicole, aujourd'hui, c'est une zone densifiée en constructions. C'est, un exemple concret d'un quartier spontané dans la capitale. Avec une politique instable et un plan directeur non mis à jour, les agriculteurs ainsi que les migrants de l'exode rural souffrent d'une crise de logements et sont dans l'obligation de remblayer leur parcelle de rizières. Suite à un grand mouvement de remblaiement des terres, la zone devient marécageuse et non cultivable. Malgré le risque d'inondations dans cette zone, les constructions se multiplient et le quartier se paupérise.<sup>32</sup> L'aménagement d'une nouvelle route pour relier la RN1 à la RN7, ainsi que le projet de la gare routière « Fasan'ny karana » en 2004 ont favorisé la construction de ce quartier, pour en devenir un quartier populaire. Malgré cette occupation rapide suite au remblaiement licite et illicite, on constate que les constructions s'accrochent aux bordures des routes de la RN5 et de la RN7. L'espace vide, n'étant pas encore occupé reste une zone marécageuse. Pourtant, ces espaces marécageux, insuffisants, ne peuvent plus contenir le volume d'eau approprié, durant la saison des pluies. Ils n'assurent plus sa fonction initiale de zone tampon pour éviter les inondations. C'est pourquoi, le Fokontany d'Ankadimbahoaka fait partie des zones à risque lors des saisons de pluies.



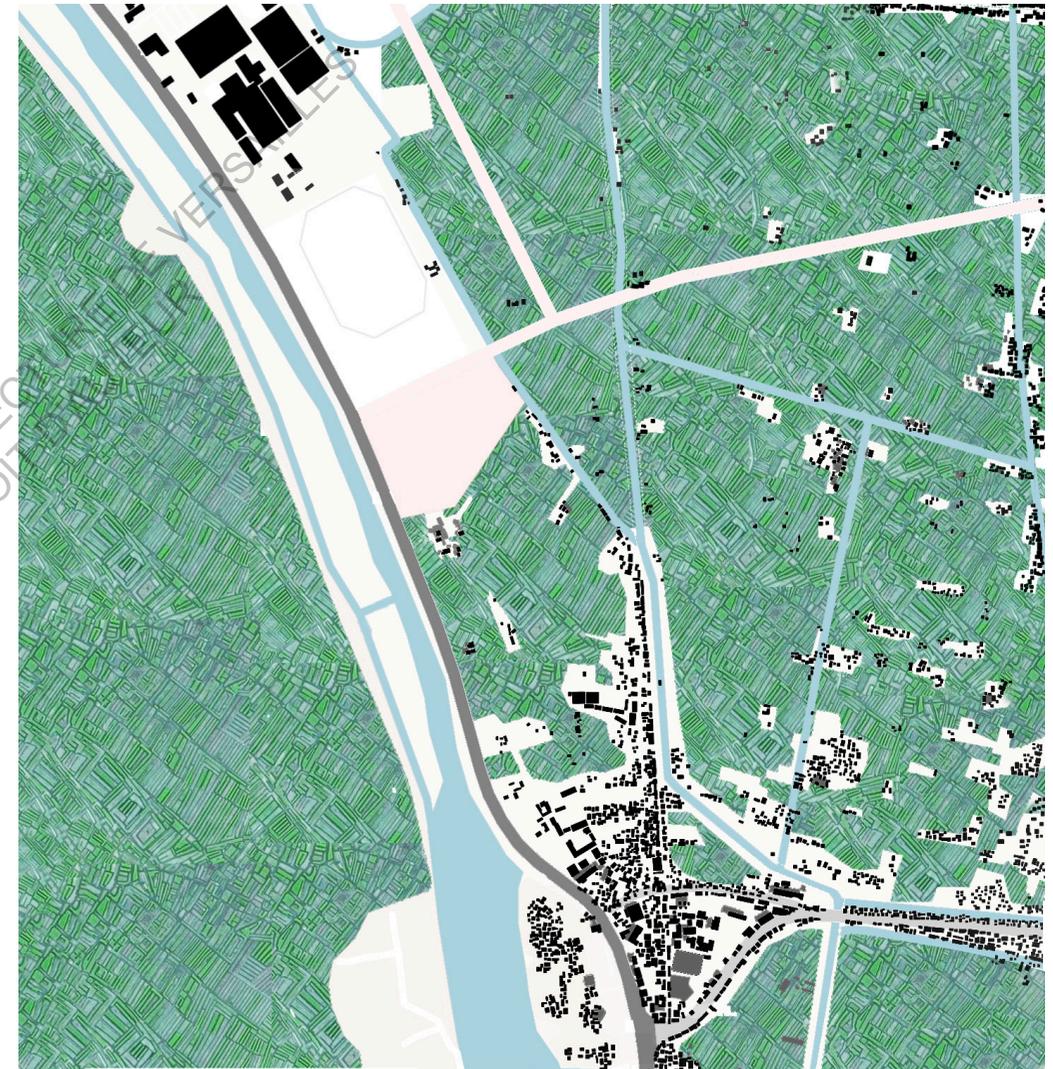
Le canal Andriantany qui traverse le quartier d'Ankadimbahoaka ✓

<sup>32</sup> « Les terrains périphériques « gratuits » ont souvent été présentés comme le secret magique de l'urbanisme du tiers monde-comme une immense subvention non planifiée accordée aux pauvres. » DAVIS (Mike), *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*, Saint-Amand-Montrond, Editions La Découverte dans la collection Cahiers libres, 2006- 2007, p.40, *Planet of Slums*, Verso, Londres-New York, 2006



**Les poches d'habitations dans les rizières** : Le troisième cas est situé à la limite de la commune de la Commune Urbaine d'Antananarivo, à l'Ouest dans le Fokontany d'Andohatapenaka (site n°3). Le fleuve d'Ikopa marque la limite communale et une digue vient renforcer cette limite. La digue fut construite durant la période coloniale en 1933 pour protéger la ville basse. On a donc, la plaine du Betsimitatatra d'un côté et la plaine occupée par la ville de l'autre. Une route nationale vient ensuite longée la digue qui sera un passage obligé pour découvrir le paysage rizicole de la ville ; et contempler ses hameaux dispersés dans cette étendue de rizières comme des petites poches d'habitations enclavées au milieu d'une mer verdoyante. Effectivement, on retrouve encore, des hameaux dans la ville, regroupant des paysans qui se sont installés à proximité de leurs terres. C'est dans cette zone qu'on peut encore retrouver une quantité importante de production de riz malgré l'auto-production des ménages agricoles.

Il est intéressant de voir comment cette zone va évoluer, car aujourd'hui, Andohatapenaka est au centre des débats politiques. Suite au projet présidentiel pour la nouvelle gare routière, ainsi que la nouvelle bretelle de la Francophonie ; le paysage va sûrement connaître un changement important. Face à ces remblaiements importants, les rizières sont compromises à être également remblayé comme dans le cas d'Ankadimbahoaka. L'inexistence d'une planification étudiée pourrait engendrer une anarchie qui va venir peupler ce vide.



- Routes
- Espaces bâtis
- Bâtiments
- Eau : fleuve d'Ikopa, canal
- Zones récemment remblayées
- Rizières

Des agriculteurs qui tirent leur charette remplies de leur récolte en empruntant la route de la digue à Andohatapenaka



### ***Antananarivo, une ville-campagne mal assumée ?***

« Pour celui qui découvre la capitale de Madagascar, la première vision d'Antananarivo est saisissante : sa ville haute paraît un archétype d'acropole, avec sa citadelle royale perchée tout au sommet d'une longue échine de roches noires aux pentes abruptes. C'est la splendeur et la séduction d'une cité ancienne à l'architecture traditionnelle singulière (si délabrée soit-elle), avec un labyrinthe de rues en forte pente, étroites et sinueuses, qui tranchent dans un fouillis inextricable de cheminements cachés et d'escaliers en tous sens... Au pied de la cité ancienne, la ville moderne, coloniale et actuelle, étire ses constructions de prestige et ses belles avenues. Mais tout n'est pas aussi brillant. Non loin, voire tout contre les immeubles de luxe, se juxtaposent des quartiers populaires divers, sur les pentes basses ou dans la plaine gagnée sur les marécages et souvent inondable en saison des pluies : quartiers anciens en cours de délabrement, lotissements modestes, taudis bâtis de bric et de broc à un ou deux niveaux, et aussi de petites poches d'abris de fortune, à mi-chemin entre la tente et la chrysalide, des sortes de cocons humains faits de bâches ou de toiles en plastique récupérées, alignés le long de certains murs. La nuit, dans plusieurs des rues du centre, très actives le jour et alors désertes, on voit, à même le trottoir, de nombreuses formes humaines couchées côte à côte, perpendiculairement aux murs, sous des protections encore plus précaires, de vieux tissus ou de cartons... Au loin, dans la plaine, émergeant au milieu de la maraîcheries des rizières apparaissent les ultimes extensions spatiales de la ville : des maisons qui se tassent au maximum sur les petites buttes des anciens villages, et aussi, par endroits, la géométrie de grands toits d'usines, blocs de modernité étalés sur de vastes terres pleines conquises sur les terres nourricières... »<sup>33</sup>

Au premier abord, Antananarivo apparaît comme une « vraie ville » avec ses fonctions de capitale mais se révèle être plus proche d'un « gros-village » qu'une ville moderne qui reste nostalgique de son passé d'antan.

### **Le maintien des liens étroits entre le monde rural et la ville**

Dans cette partie, je me suis appuyée sur le travail de la géographe Catherine Guérin qui a très bien synthétisé cette singularité culturelle de la vieille cité. « La conception merina de l'espace ne comprend pas de notion de la ville pensée comme différente des campagnes. (...) Le mot « ville » se traduit en malgache, approximativement, par « gros village en hauteur ». dans l'esprit de ses fondateurs, la ville fut conçue comme un « microcosme du monde rural », qui devait assurer un continuum entre les mondes rural et urbain.<sup>34</sup>

<sup>33</sup> cit-Alain Marie, *Une Afrique des individus ?* Paris, Karthala, 1997, p.440

<sup>34</sup> cf-GUERIN (Catherine), *Antananarivo, espace urbain, espace culturel. L'empreinte de la culture malgache sur les pratiques et les représentations du milieu urbain*, Géographie et Cultures n° 25, Paris, 1998, p. 97

Cette pensée est renforcée physiquement par la présence des rizières dans la ville et de toutes les activités qui en dépendent. En effet, historiquement l'extension de la ville d'Antananarivo est née du remblaiement de la plaine de rizières. De cette extension irréversible, elle se pose aujourd'hui la question des acquis, où des activités urbaines et rurales s'interpénètrent étroitement. Pour cela, le Tananarivien va développer un fort sentiment d'attachement à sa ville, à son histoire et à sa culture. Il continue à cultiver ses terres, à vivre comme un paysan dans une ville qui s'est adaptée à son mode de vie rural. Car, en effet, le mode de vie rural des riziculteurs ancestraux est encore perceptible aujourd'hui dans la ville, au travers des moyens de subsistance des ménages, du mode de déplacement dans la ville, etc. Il n'y a pas vraiment de discontinuité entre le monde urbain et l'univers villageois. Les rizières persistent dans certaines zones de la ville, et les hommes sont restés fidèles aux traditions et coutumes de leurs ancêtres pour l'entretien de leurs terres.

« *Tsy tañy mandeha, fô olombelo* » (Ce n'est pas la terre qui se déplace, mais les hommes) : ce proverbe est l'un de ceux qui sont les plus souvent cités et signifie en partie qu'à la différence de la terre qui reste immuable, les hommes ne restent plus les mêmes quand ils changent de lieux. Ils n'abandonnent pas les aspects de leur identité constituée par les déplacements que leurs ancêtres ont eux aussi effectués mais ils acquièrent également les coutumes du nouveau lieu. La continuité est ancrée dans la terre et dans les marques que les ancêtres y laissent ; l'histoire est faite des déplacements sur la terre.<sup>35</sup>

L'exode rural a renforcé ce lien du monde rural et urbain. Les paysans des campagnes viennent s'installer dans cette capitale attractive, qui, a en grande partie conservé son image de gros bourg de campagne.

Autrefois, les rizières représentaient une rupture spatiale et naturelle entre la ville et la campagne, ce qui est une conception très européenne fondée sur la différenciation du paysage. Le lien entre le monde rural et urbain est devenu très étroit, qu'aujourd'hui, on ne peut plus affirmer que la présence des rizières dans un lieu où la continuité du bâti marque la limite administrative d'une commune.

En effet, des espaces agricoles viennent interrompre à plusieurs reprises le tissu urbain et présente des endroits marqués par la ruralité. Malgré la pression démographique, le maintien de l'agriculture à proximité du centre de la ville constitue un phénomène paysager remarquable.

Dans son étude, la géographe Catherine Guérin a réalisé des enquêtes auprès des élèves de septième à qui, elle leur a demandé de faire un dessin représentatif de la ville d'Antananarivo. Pour chacun des ces enfants, la présence des rizières est une évidence ; elles font partie intégrante du paysage urbain. Comme elle l'affirme : « la présence des rizières au cœur de l'espace urbain est ressentie comme un besoin que la vue satisfait : il faut voir les rizières

<sup>35</sup> cf-LAMBEK et WALSH 1999 : 156

en ville ». Des personnes interrogées ont également permis de mettre en évidence ce phénomène, à la question : « Aimez-vous voir les rizières en ville ? pourquoi ? ». Beaucoup ont affirmé, que le paysage rizicole rappelle la campagne : voir les rizières en ville constitue un référent rassurant, qui permet de replacer la ville dans un ensemble cohérent, sans solution de continuité avec la campagne. Les rizières constituent un lien entre les deux mondes (rural et urbain), qu'il importe de ne pas rompre, en particulier dans un contexte de crise déstabilisant : « C'est joli à la saison du riz. C'est la vie, ça ne doit pas disparaître », « On aime, parce qu'on vient de la campagne », « C'est un paysage typique de la campagne, ici en ville ». <sup>36</sup>

### L'émancipation de la nouvelle génération

La nouvelle génération que je mentionne dans cette partie est certainement la mienne. Je me sens concernée dans cette ville qui est la mienne. Dans cette partie, on a des cas bien distincts qu'on peut retrouver dans la capitale pour expliquer cette émancipation ; dont on essaiera de comprendre quelles sont leur motivation. Tout d'abord, on s'intéressera en premier au cas des migrants, et ensuite des natifs de la ville.

La forte croissance démographique de la ville est en partie due au phénomène de l'exode rural. On observe aujourd'hui deux sortes de mouvements migratoires : la migration interne constituée par les déplacements des élèves des écoles primaires des *Fokontany* pour rejoindre les collèges ou lycées des communes ou des sous-préfecture ; et le mouvement migratoire des travailleurs saisonniers ou permanents, des marchands ambulants et des travailleurs dans les petits métiers, ainsi que la migration qui s'apparente à un exode rural, résultant de l'insécurité physique de certaines zones. <sup>37</sup>

Le taux de pauvreté en milieu rural est beaucoup plus élevé qu'en milieu urbain, avec un taux de 74% (en 2005) <sup>38</sup> de la population rurale qui vit en dessous du seuil de la pauvreté. Cela s'explique par une faible fertilité des terres, la sécheresse ou encore par l'insuffisance des terres. Cette pauvreté rurale est une des raisons ayant amené un migrant à venir en ville, pour espérer « faire fortune » dans la capitale. Ce qui n'est pas une solution en soit car, le migrant étant dans une situation d'extrême pauvreté n'est pas sûr de trouver un travail dans l'immédiat, ni d'être assuré de payer un loyer, encore moins de trouver un terrain pour se

<sup>36</sup> cf-FOURNET-GUERIN (Catherine), *Vivre à Tananarive*, géographie du changement dans la capitale, ed. Karthala 2007, p.158

<sup>37</sup> Selon le Ministère de l'agriculture, de l'élevage et de la pêche, Unité de politique de développement rural, sur *la Monographie de la région d'Antananarivo*, Juin 2003

<sup>38</sup> FREEMAN (Luke), RASOLOFOHERY (Solo), RANDRIANTOVOMANANA (Eli), *Tendances, caractéristiques, et impacts de la migration rurale-urbaine à Antananarivo, Madagascar*, UNICEF, 20ans de la convention relative aux droits de l'enfant, Juillet 2010

loger. Le cas le plus commun est celui du migrant qui a de la famille ou des relations en ville, et qui a au moins une richesse matérielle et sociale. Mais malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. Les migrants délaissent alors leur terrain ancestral dans la campagne et viennent en ville pour faire des petits métiers. Ils sont contraints de venir dans la capitale, dans l'espoir de trouver un travail (autre que l'agriculture), et de pouvoir ainsi subvenir aux besoins de leur famille. Cependant, il n'est pas rare de constater qu'un grand nombre de ces migrants se concentrent dans les quartiers pauvres de la capitale. Ceci s'explique par l'existence des petits métiers, des activités informelles, des logements insalubres qui sont plus abordables que dans la ville haute. D'autant plus que les enfants des migrants qui sont nés dans la capitale, n'entrevoient pas pour la majorité de retourner vivre à la campagne et se détachent peu à peu de leurs liens ancestraux, ainsi que leurs savoir faire agricole.

Le deuxième cas est celui des résidents natifs établis à Antananarivo, mais qui ne trouvent pas leur place dans la ville et dans la société. Cette génération est issue des anciens esclaves au temps de la monarchie. Les esclaves n'étaient pas en droit de posséder des terres et ont été forcé de cultiver les rizières des propriétaires. Suite, au boom immobilier, et à la pression foncière, les propriétaires cèdent leur terrain aux promoteurs pour en bénéficier les avantages. Les riziculteurs se retrouvent donc sans terres et sans travail, car ce système de métayage <sup>39</sup> leur permettait de subvenir à leur besoin. Ces natifs de la ville, sont eux aussi localisés principalement dans la ville basse vivant dans l'espoir de pouvoir améliorer leur situation.

Le troisième groupe est celui des natifs de la capitale possédant des parcelles de rizières mais qui ne sont plus en mesure de continuer cette activité. Comme la terre est un héritage de nos ancêtres, elle est partagée à part égales au sein de la fratrie. Pourtant, des générations plus tard, cette étendue de terres qui avant suffisait pour subvenir aux besoins de la famille, va être morcelée en de petits lots qu'il n'est plus rentable de continuer à cultiver la terre. La nouvelle génération n'a donc pas vraiment le choix que d'abandonner cette activité agricole et de se tourner vers des activités plus tertiaires et administratives que leur offre la ville.

Enfin, le dernier cas est celui des natifs possédant des terres agricoles mais qui n'est pas attachée à cette agriculture. Ce qui pourrait s'expliquer par le manque d'attachement à la valeur ancestrale de ces terres tout comme le cas des migrants dont la génération des enfants n'a plus de liens avec la campagne. Né dans la capitale, il ne peut pas concevoir l'idée d'être encore « le paysan » de la ville. La beauté d'Antananarivo est perçue par ce groupe par une valorisation des aspects modernes du paysage avec les immeubles, les infrastructures, le flux de circulation, etc. Selon lui, leur ville se doit d'être une « vraie » ville, c'est-à-dire de

<sup>39</sup> Le système de métayage est encore aujourd'hui très pratiqué. Les propriétaires de terrains viennent en ville pour trouver des postes plus influents dans l'administration et les descendants d'esclaves restent à la campagne pour cultiver le riz sur ces terres. En général, un tiers de la récolte revient au propriétaire.



correspondre à des critères étrangers à la culture *merina*<sup>40</sup> et donc inspirés des conceptions occidentales. Catherine Guérin en parle dans son livre où elle identifie ce groupe comme étant les « Modernistes » de la ville en disant : pour ces Tananariviens, les rizières n'ont pas leur place dans une ville moderne. En vertu de ce principe, elles doivent disparaître : « Une ville doit être construite, elle ne doit pas avoir de rizières. » « Tana<sup>41</sup> est la capitale, il ne doit pas y avoir de rizières. », « Il faut différencier les activités de la campagne et celle de la ville. » Pour ces Tananariviens, la ville doit correspondre à ce qu'on attend d'elle ; il ne doit pas y avoir d'ambiguïté possible avec la campagne.<sup>42</sup>

Le projet du village de la Francophonie dont les travaux ont été interrompu faute de temps et de moyens ^

<sup>40</sup> Merina : relatif au peuple de Madagascar

<sup>41</sup> Tana est le diminutif de Tananarive, généralement utilisé par ceux qui affectionnent particulièrement la ville.

<sup>42</sup> cit-FOURNET-GUERIN (Catherine), *Vivre à Tananarive*, géographie du changement dans la capitale, ed. Karthala 2007, p.187

### *La riziculture, un atout pour la ville*

Madagascar est un pays tropical, et qui est fréquemment traversé par des cyclones. Et la capitale n'est pas épargnée par cette catastrophe naturelle. C'est là qu'interviennent les rizières, qui jouent plusieurs rôles dans la préservation de l'identité de la ville.

### **La multifonctionnalité des rizières**

Les rizières dans la ville ne sont pas seulement destinées à la production rizicole, elles assurent plusieurs fonctions dont : une fonction alimentaire, une fonction économique, une fonction territoriale, une fonction patrimoniale, une fonction sociale et environnementale. Les espaces agricoles, notamment les rizières pourront ainsi exiger leur durabilité dans la ville face au développement urbain, en accentuant sur les rôles qu'ils assurent dans différents domaines. Cette multifonctionnalité de l'agriculture urbaine est issue d'une recherche réalisée par Christine Aubry, Ingénieure et chercheur à l'Institut de Recherche Agronomique en France. Dans ses recherches, elle explique l'importance du maintien de ces zones agricoles au travers des différentes fonctionnalités mais également en développant des projets d'agricultures intra-urbaines au sein de plusieurs ménages agricoles.

Tout d'abord, les rizières assurent une fonction alimentaire et économique pour la ville. Une grande partie de la production rizicole assure la sécurité alimentaire de la capitale. Même si la production du riz à Antananarivo est avant tout destinée à l'autoconsommation des ménages agricoles, le reste de la production joue un rôle important sur le marché, et devient vitale durant les crises. Car, le riz de première saison régule le prix sur le marché lors des périodes de soudure en décembre et janvier, ou encore de baisser le prix du riz importé en avril-juin avant la récolte massive du riz du *Lac Alaotra*.<sup>43</sup>

Mais, les parcelles de rizières sont également transformées en briqueterie pour la construction des maisons en briques de terres cuites. Le remplissage en agglomérées de ciment n'est pas à la portée de tous et les briques en terres cuites sont artisanales et coûtent moins chères. Par ailleurs, une autre alternative de construction avec un autre matériau pouvant être recyclé serait vitale si on veut préserver la fertilité de ces terres.

Ensuite, on a la fonction patrimoniale qui fait que la ville d'Antananarivo est identifiable par ses rizières. Dans la ville, il y a peu de zones laissées en friches, mais plutôt des parcelles non construites occupées par des rizières. Ces parcelles de rizières sont à la fois des « outils » de travail et en même temps un lieu de résidence pour les ménages agricoles qui ont hérité du patrimoine familial. Les rizières sont une valeur sûre d'investissement lors des crises. Lors la crise politique de 2002, où les zones franches et industrielles ont fermé, la possession de terrains cultivables ont permis à beaucoup de ménages de re-cutliver la terre et de subvenir à leurs besoins.

<sup>43</sup>Lac Alaotra : c'est le principal grenier à riz de Madagascar.

Les rizières assurent également une fonction culturelle. Les terres de rizières sont des héritages qui se transmettent de génération en génération. Ce n'est pas seulement une transmission matérielle, mais également de tout un savoir-faire et culturel des savoir-ancestraux sur les techniques de culture et d'irrigation ; d'où l'importance de la préservation.

Sa fonction environnementale et sociale n'est également pas des moindre, car la qualité environnementale et écologique du cadre de vie dans la capitale résulte de la préservation de ces trames vertes qu'elles forment. Les rizières permettent d'éviter les inondations lors des grandes crues mais elles représentent également un poumon respiratoire dans un tissu urbain saturé.

C'est pourquoi, il est impensable de considérer Antananarivo dans 50 ans, totalement privé de ses rizières ; car finalement c'est « l'essence » même de la ville et c'est ce qui la fait vivre. « Sans les rizières, la ville sera certainement inondée et aucune issue ne sera possible » : affirma Christine Aubry lors de notre entretien.

### **La riziculture, un savoir-faire ancestral sur la maîtrise hydraulique**

Se trouvant dans les hautes terres, Antananarivo pratique la riziculture irriguée, avec une culture de bas-fonds dans les vallons. Les parcelles sont disposées en damier. Cette culture en bas-fonds nécessite une grande maîtrise et relève même d'une prouesse technique, car il faut s'assurer de réguler le débit des eaux, et d'éviter d'un côté l'excès d'eau au risque d'inonder la culture et d'un autre côté le déficit pour éviter la sécheresse.

Lors de l'irrigation, l'alimentation en eau est assurée dans les vallons par les sources d'eau qui circulent de parcelle en parcelle par gravité. C'est pourquoi, une parcelle qui doit en irriguer une autre doit attendre que toutes les parcelles en contrebas reçoivent assez d'eau, et patienter que le niveau d'eau descende pour pouvoir commencer le repiquage. Pour guider l'écoulement des eaux et en même temps la retenir, on construit des diguettes qui viennent compartimenter les casiers rizicoles. Ces diguettes servent également de chemins pour traverser les rizières. Plus la pente est forte plus les parcelles sont petites et le réseau de diguette est dense.

Ces techniques d'irrigation de l'eau se transmettent de génération en génération. Mais pourtant, aujourd'hui face au remblaiement des terres, aux différents projets d'aménagements, comme la bretelle d'Andohatpenaka et le projet de la Francophonie, l'eau pour l'irrigation peine à trouver son chemin. Lors des entretiens spontanés que j'ai passé avec des agriculteurs dans cette zone, au mois de Juillet, ils attendaient encore l'ouverture du barrage pour recevoir l'eau. Ce n'est qu'au mois de Septembre que les parcelles ont été irriguées, et les riziculteurs se sont plaints car, nombreuses sont les parcelles qui attendent encore d'être irriguées alors que ça fait déjà une semaine qu'ils ont commencé à irriguer. Un

agriculteur a affirmé : « *Je suis dans l'obligation d'attendre que ma terre soit irriguée, j'ai peur de prendre trop de retard et de rater la saison. J'ai remarqué que depuis qu'ils ont construit cette route, il y a eu plein de disfonctionnements parce que l'eau n'arrive plus facilement comme avant, ils ont juste laissé un petit canal pour faire passer l'eau au travers de la route mais ça ne suffit pas pour irriguer toute la plaine.* » Tandis qu'une autre agricultrice se pose sur une diguette avec ses canotons en attendant que toutes les parcelles de rizières soient irriguées et que le niveau d'eau de sa parcelle descende pour pouvoir repiquer le riz.

Antananarivo témoigne non seulement d'une maîtrise hydraulique dans la culture de ses rizières, mais également une maîtrise de l'eau à l'échelle de la ville. Au 17<sup>ème</sup> siècle, Andrianampoinimerina a planifié l'aménagement de la plaine du Betsimitatatra ; pour venir creuser des canaux afin de transformer la plaine marécageuse en rizières. Il commence à construire la première digue pour protéger les cultures des inondations fréquentes. En 1933, pendant la colonisation, on commence à élever des digues plus importantes pour pouvoir protéger la ville basse lors de la montée des eaux du fleuve d'*Ikopa* ; mais aussi à protéger les cultures de riz de la plaine. Le canal Andriantany fut ensuite construite au 19<sup>ème</sup> siècle pour l'irrigation et le drainage des rizières.

Mais avant d'être cette ville occupée d'îlots de rizières, elle a d'abord été une ville d'eau, dans laquelle les habitants circulaient en pirogues. Il n'est pas rare de voir qu'encore aujourd'hui dans des zones marécageuses qui témoignent de son passé de ville d'eau ; en plein centre-ville ; la pirogue arrive à circuler comme étant le moyen de transport des agriculteurs.

« *Quand on regarde vers notre aire culturelle d'origine, comment ne pas s'extasier devant la maîtrise de l'eau à laquelle aboutirent les souverains khmers d'Angkor, il y a près d'un millénaire ?* »<sup>44</sup>

Pourtant, ces canaux sont actuellement menacés pour causes d'insalubrité, par manque d'entretiens et de récurages ponctuels dus aux ordures qui s'accumulent et qui sont rejetées dans les canaux. Ce qui provoque l'inondation chaque année. En 1959 et 1977, la ville a connu une inondation dévastatrice avec plus de 16 000 personnes affectées suite à la rupture de la digue rive droite de l'*Ikopa*. 20% des habitations des bas quartiers ont été inondées et détruites. Récemment, avec le passage du cyclone AVA en ce début d'année 2018, les dégâts sont considérables, les inondations touchent plusieurs quartiers dans la ville. C'est pourquoi, il est important de maîtriser le système hydraulique et éviter une énième catastrophe d'inondation lors du passage des cyclones.

✓Le projet de la route de la Francophonie, Andohatpenaka

<sup>44</sup> Selon le chroniqueur de l'Express de Madagascar, 21 mai 2001, cit-dans le livre de FOURNET-GUERIN (Catherine), *Vivre à Tananarive*, géographie du changement dans la capitale, ed. Karthala 2007, p.61



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



### - Une analogie entre un village rural et un quartier

Les quartiers dans une ville, surtout en tant que ville capitale sont principalement équipés en infrastructures et planifiés par diverses activités. Un village rural quant à lui ne tourne qu'autour des activités agricoles qui sont pratiquées. Pourtant, dans la ville d'Antananarivo, la présence de cette activité agricole est toujours maintenue et pratiquée dans divers quartiers de la ville. Ce qui modifie non seulement l'espace au travers de la cyclicité des rizières dans la ville mais également du mode de vie de ses habitants.

#### L'activité agricole : une empreinte spatiale

Dans le dictionnaire Larousse, parmi les définitions que l'on donne au mot « empreinte » on a : marque laissée en creux ou en relief par l'objet que l'on presse sur une surface ; trace naturelle laissée par un contact, par la pression d'un corps sur une surface ; marque durable, profonde, caractère distinctif.

J'utilise ce terme « empreinte » spatiale car, l'espace agricole en ville représente très bien la marque laissée par les ancêtres, et les rizières comme caractères distinctifs du paysage.

Pour un malgache, la notion des terres est sacrée. Pour avoir une place dans la société, il faut connaître ses origines, et c'est au travers des terres héritées par les ancêtres qu'on le définit. La succession par héritage est le premier mode d'accès à la terre. La terre est le lien qui nous unit avec les ancêtres, c'est notre identité familiale. D'ailleurs notre terre d'origine « *tanindrazana* », se traduit par : la terre des ancêtres. Elle sera aussi celle de notre destination finale, car le tombeau ancestral y est érigé depuis des générations. Un malgache sans terres est considéré comme un marginal car il ne peut réclamer précisément de quelle lignée il descend. C'est pourquoi, il est impensable pour un malgache de céder son terrain et encore moins de le vendre à quelqu'un d'autre que sa famille. On peut évoquer le principe d'inaliénabilité du patrimoine foncier qui, autrefois était la règle formulée par le roi Andrianampoinimerina : « *tsy mivarotra tanindrazana* ». (On ne vend pas la terre des ancêtres). Aujourd'hui, cette règle est encore appliquée sauf exception. En cas d'extrême pauvreté, et comme dernier recours, lors d'une hospitalisation d'un membre de la famille par exemple, le propriétaire est dans l'obligation de vendre son terrain pour subvenir à ses besoins. L'Etat malgache ne disposant pas encore d'assez de moyens pour la prise en charge de ces familles, ni d'une sécurité sociale pour le remboursement des soins.

La succession par héritage est non seulement un moyen d'accès à la terre mais aussi à la culture, à la tradition, et au patrimoine. On hérite des différentes pratiques qu'on retrouve dans ce lieu, des activités, de l'agriculture, de l'élevage. Généralement, les terres ancestrales sont des terres agricoles. Plusieurs générations continuent à pratiquer cette activité agricole et à maintenir la tradition.

Une agricultrice à Morarano en train de cultiver des brèdes, avec au fond le paysage de la colline royale du Rova ^

### Le maintien d'une zone agricole

Il n'est pas donc rare de constater que lors d'une ballade dans la ville, au sein de plusieurs quartiers, on retrouve encore ce mode de vie rural d'antan ; ou plus ou moins amélioré. Dans un quartier, on ne peut échapper à la présence des rizières ou d'activités agricoles. Comme on vient de voir précédemment, la succession par héritage des terres a épargné ces terres agricoles mais ce n'est pas la seule raison valable. Car, aujourd'hui, avec la crise politique, économique et financière ; beaucoup de familles se retrouvent en difficulté financière. En étant au chômage ou pratiquant des travaux informels et non déclarés, la terre reste une valeur sûre pour « survivre ». Je parle ici de survie, car l'activité agricole pratiquée à petite échelle dans un petit lot de terrain, devient un moyen primaire de subvenir aux besoins alimentaires de la famille. Une grande partie des ménages cultivent également des petites parcelles dans la mesure du possible en supplément de leurs revenus insuffisants. Dans cette zone agricole, on retrouve principalement : la riziculture, l'élevage, la culture maraîchère, la pisciculture.

La proximité des parcelles de rizières face aux habitations avantage l'activité agricole. Mais pour ceux qui se trouvent à la limite du quartier, c'est plus difficile et moins pratique à cause de la dégradation des terres fertiles en zones marécageuses ; ou encore des problèmes d'assainissement qui rendent les produits non consommables. C'est pourquoi, beaucoup de ménages investissent dans la location des lots de rizières qui se trouvent à une centaine de mètres de chez eux. D'autres, faute de moyen, maintiennent un point d'agriculture dans un petit coin de leur habitation pour en faire un petit élevage, ou en cultivant des produits maraîchers comme les tomates, les salades, les pommes de terre, etc. pour subvenir aux besoins alimentaires de la maison. Il arrive souvent de vendre les petits produits maraîchers ou le bétail au marché. Mais dans la plupart des cas, ces points d'agriculture sont plus destinés à la production personnelle et de premières nécessités, que pour une production massive. Ils garantissent une sécurité alimentaire lors des crises, mais leur permettent également d'être indépendant. Ce qui témoigne du taux de pourcentage de l'activité agricole qui ne procure que 20 à 25% des ressources monétaires. En effet « Si les activités agricoles occupent une place secondaire par les revenus qu'elles procurent, elles conservent cependant une importance indéniable aux yeux des ruraux, d'abord par leur rôle vivrier, gage de sécurité, et ensuite par ce qu'elles représentent de continuité et de tradition ».<sup>45</sup>

« *Ville aux mille guerriers, aux villages sans nombre, de puissance et d'orgueil symbole généreux, tes peuples ont gardé, paisibles et heureux, l'image d'un passé fugitif comme une ombre* ». A. Courrejou

<sup>45</sup> cf-DOUESSIN (René), *Géographie agraire des plaines de Tananarive*, Association des géographes de Madagascar, laboratoire de géographie université Tananarive-Madagascar, 1976, p.219





« J'habite là-bas, au niveau du petit hameau que vous voyez tout là-bas ! je suis briquetier et j'ai dû apprendre ce métier parce qu'une partie de mon terrain a été remblayé pour construire cette nouvelle route ». « J'ai été dédommagé par l'Etat mais maintenant je dois m'adapter et trouver de quoi nourrir ma famille. C'est pour ça qu'on a décidé de faire de la briqueterie parce que nos terres qui se trouvent à proximité de la route ne sont plus favorables à la culture du riz ». <sup>46</sup> Un riziculteur-briquetier

Durant cette période d'attente, il arrive qu'une partie soit exploitée pour une culture maraîchère. On a la culture des cressons, une production de salades vertes, et de tomates. Ces produits sont plus destinés à la vente au marché. D'ailleurs tous les étalages présents au marché proviennent de ces productions.

Tandis que durant l'irrigation, à l'aide des diguettes, l'eau est retenue dans une partie de la parcelle qui sera transformée en pisciculture appelée : « rizi-pisciculture ». Cette pratique permet d'augmenter le rendement des rizières entre 10% et 20%, <sup>47</sup> car les poissons favorisent l'aération du sol et des racines du riz, elles mangent également les parasites et les excréments constituent un très bon engrais. Principalement, la Carpe est la variété de poissons la plus productive et élevée dans ces rizières. L'empoisonnement des ces rizières se fait 3 à 4 mois environ avant la saison de repiquage pour être plus productive. Les poissons bénéficient de zooplancton et de phyto dans la fumure organique des rizières ainsi que de la chaleur estivale pour une bonne croissance. Les poissons récoltés sont ensuite vendus au marché, mais une grande partie reste consommée par famille.

Après la semi-culture, le riziculteur élève des canards ou des oies où ils sont laissés librement dans les rizières pour oxygéner et fertiliser l'eau. C'est un geste écologique qui permet d'avoir un rendement de riz sans pesticide ni d'engrais chimique, car ils se nourrissent des insectes parasites et des plantes qui ne sont pas favorables à la culture du riz. Tandis qu'en retour le riz bénéficie des excréments des canards et des oies. L'aviculture permet également une production d'œufs et de viandes aux ménages agricoles. En effet, lors d'un entretien avec une ancienne agricultrice devenue exclusivement avicultrice parce qu'on lui a remblayé ses parcelles, elle m'a affirmé que l'élevage de ces oies et canards leur permettait d'avoir de quoi pouvoir accompagner le riz, sauf qu'aujourd'hui sans terres, elle a de quoi manger mais elle n'a pas la base de la nourriture : le riz.

« Maintenant, c'est à nous qu'on donne ces deux sacs de riz parce qu'on ne possède plus de parcelles et qu'aujourd'hui on a changé de mode de vie, on fait de l'élevage. Là on a des oies et des zébus mais aussi des poules. C'est assez ironique parce qu'avant on avait du riz mais pas de

<sup>46</sup> Entretien réalisé par l'auteur avec un briquetier riziculteur à Andohatapenaka.

<sup>47</sup> Selon L'ONG APDRA Pisciculture Paysanne, Ministère des Ressources Halieutiques et de la Pêche.

quoi manger avec ; et maintenant on a de quoi accompagner le riz mais on n'a plus le riz ». <sup>48</sup>  
Une ancienne rizicultrice.

Dans ce système du cycle annuel de la rizière : « riz-briques-canards-pêche » ; on peut parler d'un écosystème équilibré. Mais le phénomène de mitage de ces espaces agricoles présente aujourd'hui un risque. Ce phénomène devient plus flagrant et courant par la pression foncière qu'exerce les promoteurs immobiliers avec l'urbanisation. C'est pourquoi ce cycle est rompu par le remblaiement des rizières, et laisse place à un autre système irréversible : « riz-briques-canards-remblai-construction ».

Pendant la période de location des rizières par les briquetiers, il faut éviter le surcreusement des sols, car la terre s'appauvrit et devient infertile au bout de trois ans de pratique de cette activité. L'argile doit être exploitée sur environ un mètre de profondeur pour éviter ce risque. Pourtant, l'activité de la briqueterie sur une parcelle de rizières est aussi un des moyens pour anticiper son remblaiement. L'infertilité après exploitation conduit forcément à un remblaiement du terrain pour ne pas perdre de sa valeur. C'est pourquoi, beaucoup de rizières exploitées en briqueterie sont aujourd'hui assurées à une construction immobilière et portent atteinte au système hydraulique de la plaine.

<sup>48</sup> Enquête réalisée par l'auteur avec une ancienne agricultrice à Andohatapenaka

## *Une organisation rurale traditionnelle de l'espace*

Dans tous les quartiers d'Antananarivo, la vie rurale est perceptible non seulement avec la présence des rizières mais également au travers des différents modes de vies des habitants. Cette ruralité marque la temporalité et la spatialité des citadins car elle influence considérablement leur manière de vivre au quotidien. Les relations entre les deux sont très étroites, ne serait-ce que par le flux journalier qu'effectuent les citadins pour acheter les produits maraîchers frais des ruraux au marché. Cette ruralité spatiale est particulièrement retrouvée dans la plaine d'Antananarivo, au niveau des bas-quartiers.

## **Un mode de vie conditionné par la culture du riz**

Précédemment, on a vu que la riziculture conditionne le paysage urbain de la ville ; et que la culture du riz était présente dans différents quartiers d'Antananarivo. En effet la culture du riz induit un mode de vie, il y a le cycle naturel des rizières et d'un autre côté on a un mode de vie qui s'adapte à ce cycle et aux différentes saisons qui s'y attachent. Ce rapport entre la culture et le mode de vie des habitants dépend de l'existence d'une zone de culture à proximité ; ou du périmètre dans lequel se trouve l'habitant par rapport aux rizières ; ou tout simplement de son passé rizicole. Avec la multifonctionnalité des rizières, plusieurs activités en découlent et plusieurs habitants sont mobilisés par les flux qui en dérivent. Dans les zones de culture, c'est-à-dire dans la plaine d'Antananarivo, dans la partie basse, un mode de vie rural a perduré grâce à l'activité rizicole. Même dans un quartier où les rizières sont aujourd'hui inexistantes, ou transformées en zones marécageuses, des activités agricoles tels que l'élevage ou l'agriculture maraîchère ont demeuré. Ainsi, toute la culture, le rituel quotidien, les déplacements et les pratiques sont encore imprégnés d'un mode de vie rural hérité de la campagne.

Aujourd'hui, l'agriculteur Tananarivien, peut s'occuper de ses terres tout en étant actif dans le domaine administratif ou tertiaire de la ville. En rappelant qu'en général, la production est personnelle et de premières nécessités, il est dans l'obligation de trouver un travail additionnel pour « vivre mieux ». Mais pourtant, son quotidien reste étroitement lié à un rythme de vie qui ne peut lui échapper, celui du « cycle de la rizière ». Il vit entre deux cycles temporels : celui du riz (à plus long terme) ; et celui de son quotidien. L'un ne peut exister sans l'autre. Le riz demande en quelque sorte à son cultivateur de faire une pause dans son quotidien pour s'ajuster aux rythmes des saisons afin d'assurer ce dont il a besoin pour arriver à maturité.

« *Nahoana no atao hoe : « Be ny raharaha » ka ny voly vary indray no tsy efa ? »* un proverbe malgache qui veut dire : Pourquoi dire : « Il y a beaucoup à faire » et pourtant le riz n'est pas encore planté ? C'est là le travail le plus important et qui devrait se faire en premier lieu.

Accès à l'îlot résidentiel familial de Mr Hery Vola (Andohatpenaka) >



Un exemple concret de ce que j'ai pu en tirer de mon enquête auprès d'une famille d'agriculteurs à Andohatapenaka (site n°3) témoigne de leur mode de vie face à cette temporalité. Monsieur Herivola qui possède des parcelles de rizières a hérité des terres de ses ancêtres. Au fil du temps que la famille s'agrandit ; les générations qui suivent ont commencé à construire et à occuper l'ensemble du terrain mais tout en gardant une partie agricole avec des parcelles de rizières ainsi qu'une partie destinée à l'élevage et à l'aviculture. Aujourd'hui, ils sont dix familles sur la parcelle soit environ cinquante personnes sur un terrain de 4800m<sup>2</sup>. Plusieurs membres de sa famille travaillent en plein centre-ville principalement dans l'administration.

*« On ne vit pas seulement de l'agriculture, dans ma famille, il y en a qui sont fonctionnaires, qui travaillent dans une imprimerie, mais il y en a aussi qui travaillent dans le transport des briques, parce qu'on possède également une parcelle pour la briqueterie ». Mr Herivola, 50 ans.*

Avoir une parcelle de rizières à proximité de leur habitation, permet un meilleur suivi de la production. Etant donné que toute une génération vit au dépend de ces rizières, la culture du riz se fait encore une fois selon un cycle, en faisant un tournant pour la culture. Cela veut dire que chaque famille se relaie pour cultiver annuellement le riz. La récolte est ensuite partagée pour toutes les familles, et ainsi de suite. C'est un moyen de préserver en même temps la culture et la tradition ainsi que la valeur familiale qui prend une place importante à Madagascar.

*« En ce qui concerne la riziculture, la culture du riz se fait par tour. On établit un calendrier dans lequel chaque famille se relaie par an pour cultiver le riz. C'est un des moyens qu'on a trouvé pour garder notre esprit de famille, et du valin-tanana, (emprunt réciproque) mais aussi pour rappeler que la terre où l'on vit nous vient de nos ancêtres et qu'elle est précieuse et que chacun doit prendre part pour le préserver ». Mr Hery Vola, 50 ans.*

### La proximité des rizières

Sur les trois sites étudiés, afin de mieux comprendre ce lien entre les rizières et le mode de vie des habitants, j'ai procédé à une analyse sur une échelle de proximité plus zoomée cadré dans un espace de 230m\*260m dans le quartier.

Les entretiens que j'ai effectués m'ont ensuite aidé à la production des cartes de flux sur les activités, sur les activités agricoles et les activités du quotidien.

Il faut savoir que sur le peu de temps que je disposais ; pour chaque quartier j'ai réalisé l'enquête sur deux ou trois familles vivant dans le même quartier, ce qui n'équivaut pas à une synthèse générale du flux dans le quartier.

Suite à l'analyse de la ville dans les sites choisis, dans le deuxième chapitre du mémoire ; chaque quartier a son histoire et son évolution. Premièrement, une mise en contexte la plus objective possible pour chaque quartier sera présentée, car chacun dispose d'une identité spécifique selon sa typologie, son contexte géographique, social et économique qui le composent. Le quartier est très représentatif de la stratification sociale par les habitants qui l'occupent mais également au travers des constructions urbaines qui sont présentes.

**Le Fokontanty de Morarano** : constitué de 7 234 habitants en 2011 (source selon la CUA) est situé en plein centre historique. Son relief est dessiné par un vallon où l'on retrouve exclusivement des espaces agricoles, et un versant de colline composé par du bâti ; ainsi que le *Rova* se trouvant sur la colline royale qui surplombe tout le site. L'accès aux zones d'habitations se fait par une circulation pédestre principalement par des escaliers pour pouvoir atteindre la partie haute de la ville. Il faut savoir que la ville s'est formée par quartiers et sans rues. D'où ce quartier collinaire est constitué par des escaliers, des ruelles et des sentiers. C'est un quartier dans lequel on peut également retrouver des marques du passé avec la présence d'un *tamboho gasy*<sup>49</sup> formant un cercle, et qui autrefois servait d'enclos pour le bétail.

La composition sociale est variée, on retrouve beaucoup de ménages modestes mais aux revenus réguliers et peu de gens de classes moyennes. Dès qu'on commence à monter en hauteur sur la colline et qu'on s'éloigne de la zone agricole ; plus l'occupation sociale par des ménages plus aisés devient importante. Cette structure sociale est également identifiable au niveau de la structure spatiale par la construction des bâtiments : le bas de la colline est occupé par des constructions pauvres et anarchiques tandis qu'en hauteur on peut avoir quelques maisons résidentielles.

Les professions sont également très diversifiées, on retrouve des commerçants, des artisans, des employés de maison, des chauffeurs, des jardiniers, des lavandières, des militaires ; mais aussi des instituteurs, des fonctionnaires, des infirmiers ou encore des comptables, etc. Le niveau de vie est assez bas mais qui est encore correct comparé à d'autres quartiers de la ville, car le quartier privilégie de l'électricité mais pas de l'accès à l'eau potable courante. C'est pourquoi, des bornes fontaines qui sont quand même payantes sont mises à disposition pour les habitants. Ce qui explique que, beaucoup de maisons ne disposent pas de toilettes ni de salles d'eau, mais investissent pour des toilettes communes dans un lotissement. Concernant les équipements publics, le quartier dispose d'une école qui est située à proximité des rizières ; d'une borne fontaine, un lavoir, un bassin public, un marché, un grand terrain de jeux en terre battu et un dispensaire.

Morarano (site n°1)



- Routes
- Bâtiments
- Zones bâties
- Rizières

<sup>49</sup> Clôture des ancêtres Malgaches faite de terre, d'eau et de bouse de vache. Les tamboho gasy servaient à clôturer des parcelles circulaires qui servaient d'enclos pour le bétail.

**Le Fokontanty d'Ankadimbahoaka :** est situé dans la plaine à proximité d'une gare routière. Anciennement occupé par des rizières, une grande partie est aujourd'hui habitée et transformée en marécages.

C'est un quartier très populaire et on y trouve des ménages pauvres, dont la plupart sont issus de la migration rurale ainsi que des descendants des anciens esclaves. Le quartier est très animé avec ses marchands ambulants et ses nombreux petits commerces. Morphologiquement, le quartier témoigne d'une très forte densité par son plan très anarchique suite au développement rapide et incontrôlé. Le quartier est l'image d'« une ville dans la ville », avec toutes ses structures, ses voiries, son mode de fonctionnement qui lui sont propres, et renvoie à une certaine hostilité envers les étrangers du quartier car il est « fermé » aux étrangers.

En effet, pour pouvoir s'introduire dans le quartier, il faut une certaine connaissance du lieu avec ses ruelles qui constituent un vrai labyrinthe pour un étranger, car il n'existe aucune route praticable en voitures. Encore une fois, la circulation est pédestre. Pour effectuer l'enquête et étudier le quartier, nous avons été conduit par un employé de la famille qui habitait le lieu. Autrement, on se serait complètement perdu dans le quartier.

La composition sociale est principalement pauvre avec des revenus très bas mais qui varient de la stabilité politique, car la plupart sont des ouvriers, et travaillent dans des zones franches industrielles. On retrouve des petits commerçants, des artisans comme couturiers, mécaniciens, carrossiers, ou ébénistes ; des charbonniers, des gargotiers ; des employés de maison, des chauffeurs, des petits fonctionnaires, mais également beaucoup d'inactifs. Les équipements d'habitation témoignent de cette pauvreté avec l'absence d'eau et d'électricité dans presque tout le *fokontany*, ainsi que l'inexistence de toilettes et de salles d'eau dans quasiment toutes les maisons.

Les constructions datent pour certaines des années cinquante, qui sont héritées des ancêtres au niveau des anciens hameaux, tandis que d'autres sont principalement des cabanes en bois, des constructions en briques très dégradées, ou construites avec des matériaux de récupération.

Sa situation en contrebas, au niveau de la plaine, donc inondable décourage l'Etat à investir dans des équipements et infrastructures publiques pour le quartier. Il dispose de deux bornes fontaines, deux bassins publics, une école privée, un espace en friche comme terrain de jeux et un dispensaire.

Ankadimbahoaka (site n°2)



- Routes
- Bâtiments
- Zones bâties
- Rizières
- Fleuve, marais, canal

**Le Fokontany d'Andohatapenaka** : se trouve dans la plaine à la limite de la CUA et fait partie de la zone où on retrouve encore de vastes étendues de rizières, mais qui aujourd'hui est en pleine mutation.

Le *fokontany* d'Andohatapeka III regroupe 6 500 habitants. Les zones d'habitations se concentrent sur un îlot en plein milieu des rizières. Il n'est pas rare de voir que dans un îlot on retrouve des personnes appartenant à la même famille (comme le cas de Mr Hery Vola). Ceci s'explique par l'héritage ancestrale des terres évoqué précédemment.

Le quartier est principalement limité par la RN4 et le fleuve d'Ikopa. Une route très praticable mais dont les habitants n'en sont pas les principaux usagers car beaucoup ne possèdent pas de voitures, et comme dans les deux autres cas, la circulation est principalement pédestre. En effet pour accéder aux habitations, on emprunte les diguettes des rizières qui constituent les seules voies de dessertes dans ces îlots.

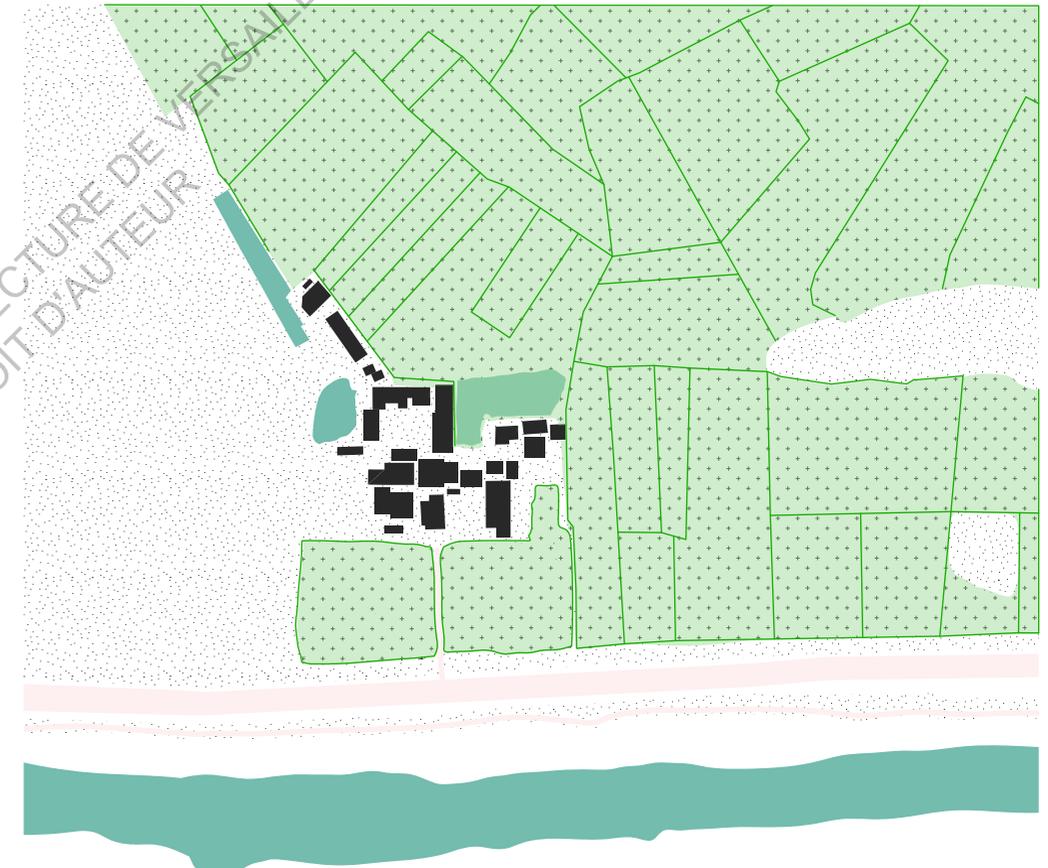
La composition sociale est mixte, on retrouve principalement des ménages agricoles, des briquetiers, des ouvriers, mais aussi des petits fonctionnaires, des petits commerçants, des carrossiers, des employés de maisons, des gardiens, etc. Ceux qui se situent au bord de la route principale possèdent des commerces ou des modestes gargotiers pour profiter de l'affluence des passants.

Les constructions sont hétéroclites car dans les hameaux ; on peut distinguer des maisons en briques de terres cuites pour la maison principale des ancêtres, tout comme des maisons en cabanes de bois ; mais celles qui se trouvent en bordure de routes sont construites en dures.

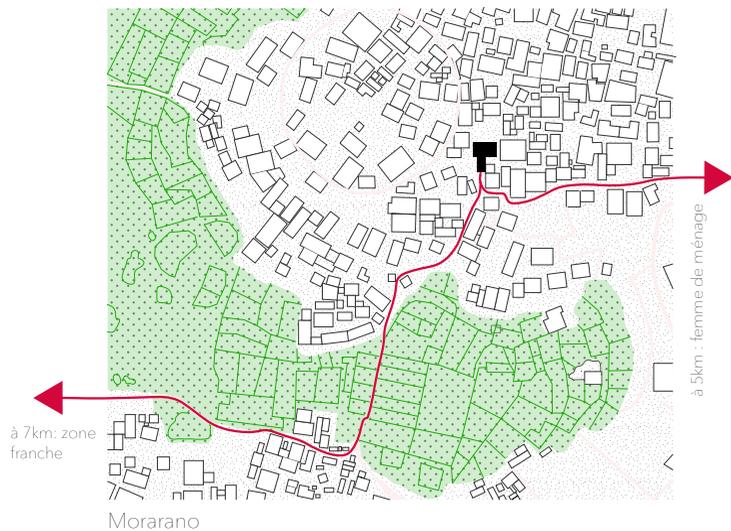
Le niveau de vie est relativement bas car les ménages vivent principalement au dépend de leur production agricole et les petits métiers permettent de compléter les besoins mensuels. Généralement, comme elles se retrouvent dans la plaine, toutes les habitations n'ont pas encore accès à l'eau ni à l'électricité.

Une borne fontaine, un dispensaire, et une école publique et un stade de rugby sont les seules infrastructures présentes dans ce quartier.

*Andohatapenaka* (site n°3)



- Routes
- Bâtiments
- Zones bâties
- Rizières
- Fleuve, marais, canal

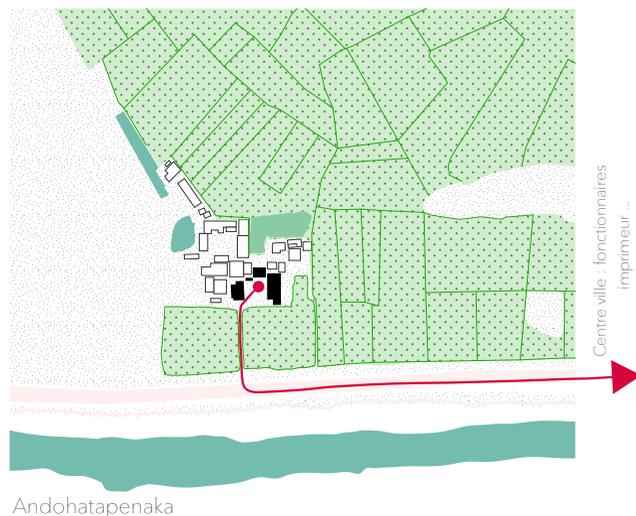
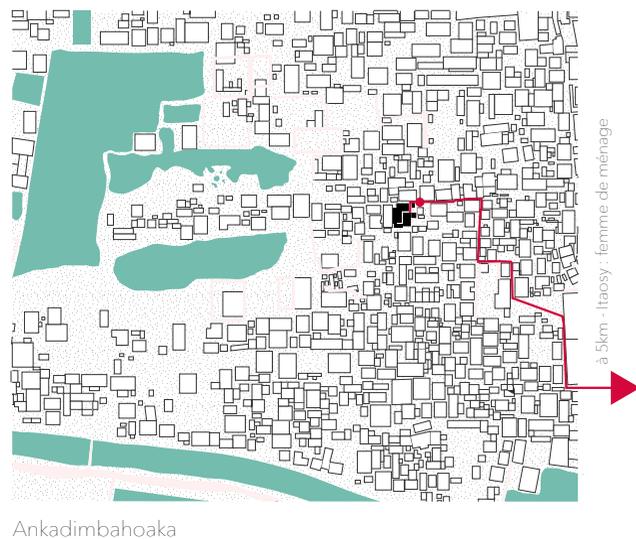


### Le flux des activités :

Les familles enquêtées se trouvent principalement au niveau de la plaine, sauf pour la famille de Mme Delphine habitant un peu en hauteur à Morarano.

Les activités de travail des familles sont pratiquement dans la même catégorie, car ce sont des ouvriers, des employés de maison et des petits fonctionnaires. Tous effectuent un déplacement en moyenne de 6km pour rejoindre le lieu de travail principalement à pied ou en bus pour ceux dont les transports en commun sont pris en charge par les employeurs.

La question de la mobilité est une problématique pour ceux qui habitent au niveau de la plaine car les routes sont quasi-inexistantes dans ce milieu et les habitants sont obligés d'emprunter des petites diguettes pour pouvoir accéder à la route principale la plus proche pour prendre le bus ou les « taxi-be ».



- Activités : travail
- Familles enquêtées
- Bâtiments
- ⋯ Zones bâties
- Rizières
- Fleuve, marais, canal

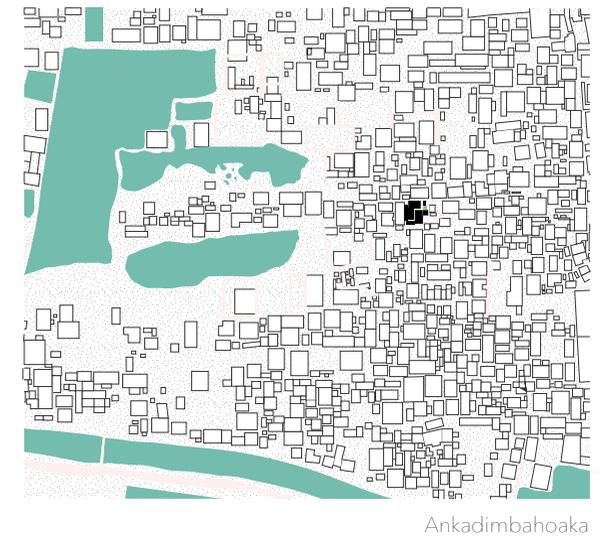
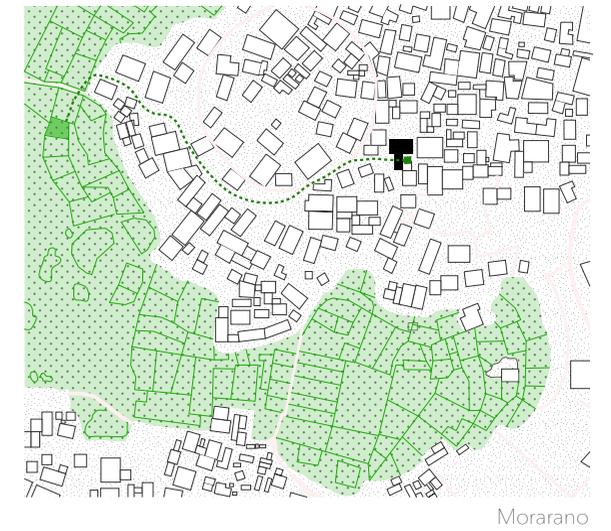
### Le flux agricole :

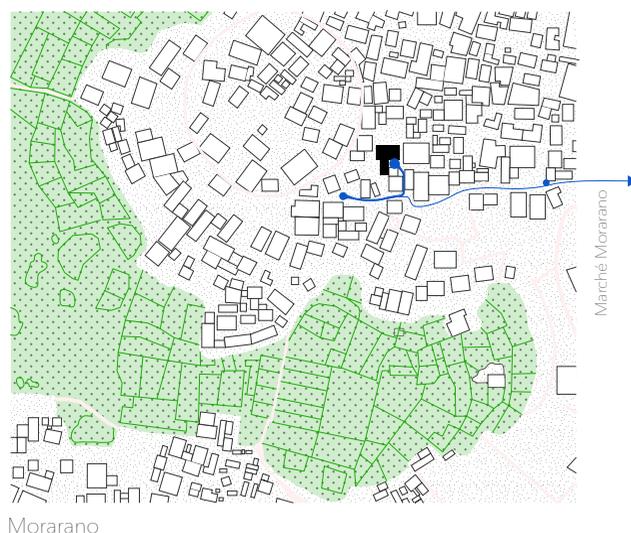
Le flux agricole des ménages diffère par la proximité ou non des rizières dans les quartiers. En effet, la famille située à Andohatapenaka montre l'exemple typique d'un ménage agricole qui habite un îlot familial possédant deux parcelles de rizières à proximité. On peut constater sa forte emprise sur le site par ses 4 000 m<sup>2</sup> de rizières cultivées ; ainsi qu'une forte activité agricole (pisciculture, élevage) dans son îlot.

Tandis qu'à Morarano, la parcelle de rizières utilisée est beaucoup plus petite car la famille loue un lot de rizières pour cultiver le riz. Le déplacement est donc considérable, (environ 500m en pente, en escalier) alors que le déplacement est moindre pour Mr Hery Vola à Andohatapenaka sauf pour la briqueterie où les briques sont transportées au bord de la route RN4 afin de faciliter la vente.

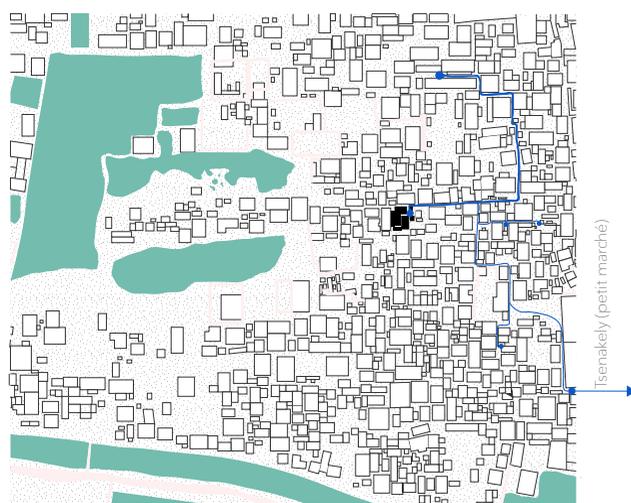
A Ankadimbahoaka, l'activité agricole est quasiment nulle, par l'absence des rizières, mais par contre l'élevage est toujours maintenu au sein de l'îlot familial.

- Activités liées à l'agriculture et à l'élevage
- Parcelles utilisées pour les cas d'études
- Familles enquêtées
- Bâtiments
- ⋯ Zones bâties
- Rizières
- Fleuve, marais, canal





Morarano



Ankadimbahoaka



Andohatapanaka

### Le flux quotidien :

Le flux quotidien regroupe les différents déplacements que l'habitant effectue au travers des besoins vitaux comme : le ravitaillement alimentaire, et le ravitaillement d'eau au niveau des bornes fontaines.

D'après mes entretiens, aucun des ménages interrogés n'utilisent de réfrigérateurs, ce qui est dû à leur niveau de vie très bas, car même si l'électricité a été amené dans le quartier, Mme Delphine n'a pas les moyens de s'en acheter un. C'est pourquoi, le ravitaillement est journalier, et se fait au marché tous les matins et tous les soirs. Les petites épiceries et les petits commerces de proximité comme à Ankadimbahoaka peuvent également dépanner car ils se trouvent dans tous les coins de rues du quartier.

Le principal déplacement effectué dans ces quartiers est celui du ravitaillement en eau au niveau des bornes fontaines. Il se fait tôt le matin et vers la fin d'après-midi. Des petites activités comme porteurs d'eau, ou des fournisseurs de bidons d'eau sont même créés.

- Besoins quotidiens: courses, marché..
- Trajet - bornes fontaines
- Familles enquêtées
- Bâtiments
- Zones bâties
- Rizières
- Fleuve, marais, canal

On constate qu'il existe un rapport, intime ou non entre les habitants et les rizières. Le rapport peut être bénéfique tout comme problématique et c'est ce qui permet de créer l'identité de chaque quartier dans cette ville. Le rapport visible et inévitable est le déplacement pédestre au niveau des diguettes de rizières pour pénétrer dans ces quartiers. Certains habitants vivent à proximité des rizières et n'entretiennent plus qu'un rapport visuel avec elles. Alors que d'autres, se trouvent éloignés des rizières mais continuent à entretenir cette relation en louant et cultivant des lots de parcelles. Ce qui est remarquable dans tous ces quartiers, où les rizières sont présentes, c'est le niveau de vie qui est très bas, ce qui lui attribue le nom des « bas-quartiers ».

Une série de photos montrant le trajet quotidien qu'une femme effectue pour se ravitailler en eau de la borne fontaine à sa maison situé qui est situé dans un des hameaux à Andohatapanaka



## Les « bas quartiers » : une réalité topographique et une désignation sociologique

« Il n'y a pas d'espace, dans une société hiérarchisée, qui ne soit pas hiérarchisée »<sup>50</sup>

Les bas quartiers décrivent deux réalités : topographique et sociologique. En effet, la ville d'Antananarivo est non seulement constituée d'un relief topographique visible mais également d'une différenciation hiérarchique invisible mais encore très présente dans la ville. Se basant toujours sur les travaux de Catherine Guérin, elle affirme que « Tananarive est une ville profondément hiérarchisée ».

Les bas quartiers désignent les quartiers inondables de la plaine mais présentent également les quartiers les plus populaires de la ville. Géographiquement, ces quartiers se retrouvent dominés par la haute ville. La dichotomie entre la ville haute et la ville basse est assez frappante, et les habitants de la haute ville et de la ville basse ne partagent pas les mêmes intérêts ainsi que le même mode de vie ; ce qui accentue encore plus cette coupure entre les deux. D'après, les enquêtes menées par Catherine Guérin auprès des habitants des deux entités, on constate que les habitants de la ville collinaire révèlent un certain rejet envers la ville basse.<sup>51</sup> Par contre, pour les habitants des bas quartiers, l'effet inverse se produit car pratiquement tous ceux qui ont été interrogés désirent habiter « en haut » de la colline, car les conditions de vies sont meilleures.

Cette division s'explique également par l'histoire d'Antananarivo, qui ; spatialement et socialement a structuré la ville. En effet, l'ancienne société malgache était constituée de groupes hiérarchiques, comme une société de castes constituée par trois ordres. On a les privilégiés qui sont représentés par les « andriana », regroupant la dynastie régnante ; ensuite les « hova » qui représentent les roturiers ainsi que les nobles, et les « andevo » qui étaient les sujets des particuliers ou les esclaves. Malgré l'abolition de l'esclavage, cette hiérarchisation est encore perceptible dans les propos de certains habitants lors des enquêtes réalisées par Catherine Guérin en parlant de « ceux » qui habitent les bas quartiers. Car, à l'époque royale, les « andevo » occupaient et travaillaient les rizières dans la plaine.

C'est pourquoi, les bas quartiers sont les quartiers « mal-aimés » de la ville et les habitants sont considérés comme les « rejetés » de la société.

Des enfants jouant sur un terrain anciennement cultivé  
devenu dépôt d'ordures (Morarano) >

<sup>50</sup> cit-BOURDIEU.P, La misère du monde, 1933, Le Seuil, p.160

<sup>51</sup> « Dans les deux quartiers historiques de la ville collinaire étudiés, Ankadifotsy et la ville haute, les habitants ont exprimé un vif rejet de la ville basse, qu'il soit fondé sur des données externes, sur des phobies ou sur une véritable répulsion. Toutes sortes de propos ont été entendus, des plus lissés au plus virulents, mais qui tous traduisent à quel point la dichotomie ville collinaire/ville basse est vive dans les représentations des chacun ». FOURNET-GUERIN (Catherine), Vivre à Tananarive, géographie du changement dans la capitale, ed. Karthala 2007, p.230



## *Une ville à la recherche d'un quartier paysager ?*

La ville d'Antananarivo est aujourd'hui une ville saturée, que ce soit au niveau de l'occupation du sol ou que ce soit au niveau de la pollution. C'est pourquoi, principalement les plans d'action proposés sur le développement et l'urbanisation de la ville sont actuellement des plans de décentralisation ou de désenclavement pour répondre à cette problématique. Pourtant, la présence des rizières et de l'agriculture dans la ville au sein de la ville basse pourrait être un moyen d'équiper la ville pour une meilleure qualité de vie.

### **Les avantages urbains de la ville basse**

Pour un Tananarivien, la ville basse fait tout de suite référence aux bas quartiers, et associée aux quartiers défavorisés, insalubres voire même dangereux dans lequel il ne veut surtout pas habiter, ni fréquenter. Pourtant, on oublie très souvent que la ville basse renferme non seulement les quartiers populaires mais également toute la zone verte de la ville.

En effet, quand on visualise des photos aériennes de la ville, on voit qu'Antananarivo est une ville assez verte. Les trames vertes qu'on distingue dans la ville sont constituées essentiellement par les rizières, les zones agricoles et les zones marécageuses ; mais très peu d'espaces verts aménagés, de parcs et de jardins publics. Elles représentent une grande partie de la végétation de la capitale où la nature est très bien représentée par la présence des animaux (bœufs, poules, oies, canards, etc.) ; d'une masse de légumes (riz, brèdes, produits maraîchers) ; des zones d'eau.

Sa situation topographique, que ce soit au niveau de la plaine ou des vallons privilégie la culture grâce à la fertilité des terres. En effet, la qualité des sols argileux et l'humidité de la plaine permettent plusieurs récoltes de riz par an, et permettent un meilleur rendement si elles sont exploitées. Cette zone constitue un véritable grenier alimentaire potentiel, et économique pour la ville si elle veut s'engager sur des stratégies économiques à long terme. Il est également important de souligner que sans la préservation de cette ville basse, et d'une amélioration du système d'assainissement dans ces bas quartiers ; la capitale serait victime d'inondations. Elle est une zone tampon évitant les crues lors des saisons de pluies. La multifonctionnalité des rizières (chap2.3.1) confirme également les avantages que les bas quartiers offrent à la ville d'Antananarivo et permet de générer le développement durable de la ville.

*« La pauvreté n'est pas un accident. Tout comme l'esclavage ou l'apartheid, elle a été faite par l'homme, et peut être supprimée par l'action des êtres humains ».* Nelson Mandela

## **La ville basse comme échappatoire dans la ville**

Tout d'abord, d'après l'analyse effectuée précédemment dans ce mémoire, on peut affirmer que la ville basse constitue en elle-même « une ville dans la ville ». Une ville qui s'apparente à un mode de vie rurale avec des quartiers qui entretiennent encore ce lien avec la campagne.

Encore une fois, la ville basse est avantagée par l'étendue de la plaine, de ses surfaces cultivables et exploitables qu'elle possède.

Pourtant, le désir de cultiver, ou encore de pratiquer l'élevage n'est pas seulement propre aux habitants des bas quartiers, mais également pour tout ceux qui habitent dans la ville haute ou moyenne. Ceci s'explique encore une fois par l'attachement à la terre des ancêtres, qui généralement se trouve à la campagne. Cette valeur patrimoniale des terres induit le déplacement de plusieurs citadins au moins quatre fois par mois à la campagne pour se « ressourcer ». La campagne familiale pour beaucoup se situe non loin de la ville, dans un rayon de quelques dizaines de kilomètres permettant de faciliter les déplacements. D'ailleurs, dans les années soixante-dix, la ville a traversé une période de crise et de pénurie. Plusieurs citadins se sont donc approvisionnés alimentaires dans leur campagne familiale.

Cette alternative a perduré jusqu'à aujourd'hui, où des membres de la famille retournent à la campagne lors des récoltes pour s'approvisionner en riz et en produits maraîchers.

Il y a toujours cet attachement à la campagne et ce besoin de s'échapper de la ville qui sont vitaux aux malgaches ; afin de se rappeler son origine. Plusieurs habitants qui n'ont également pas les moyens de partir plus loin pour les vacances, s'échappent du stress de la ville pour se rendre de temps en temps à la campagne la plus proche.

Dans cette ville qui souffre de la pollution, de la promiscuité, du bruit et de la misère ; les habitants manquent d'infrastructures, de parcs, et d'espaces qui leur permettraient de s'y échapper plus souvent.

Pourtant, la ville basse pourrait être cette « campagne » en pleine ville ; une « échappatoire » dans le cœur de la ville. Avec sa situation géographique en contrebas, ou en retrait dans la plaine au milieu des rizières, le paysage rural est au rendez-vous.

Lors des descentes de terrains, j'ai été étonnement surprise du calme qui y régnait malgré que je me trouvais à 50 m d'une route très pratiquée à Andohatapanaka, je me croirais être en pleine campagne, faisant abstraction au skyline d'immeubles et d'entrepôts au loin. Ou encore, à Morarano, enserrée entre deux collines au milieu des rizières, en voyant passer des agriculteurs munis de leur bêche, m'a montré une autre facette du quartier.

De plus, au travers des crises politiques, des citadins ont réactivé leurs terres de rizières qu'ils ont eu en héritage, pour investir dans l'agriculture intra-urbaine. Mais force est de constater que tout le monde ne possède pas de terrain de culture ou n'a pas la possibilité de cultiver. C'est pourquoi, le projet « Low-space, no-space » mené par Christine Aubry

et lancé par l'IMV<sup>52</sup> sur cette agriculture urbaine a d'ailleurs permis de voir la possibilité « d'intensifier des techniques agricoles des producteurs, mais aussi d'augmenter des surfaces en conquérant d'autres terres qui sont essentielles pour l'agriculture urbaine à Antananarivo ». Il permet de tirer profit des petits espaces disponibles dans la ville et ses périphéries pour cultiver des plants avec des dispositifs adaptés à la ville.

Aujourd'hui, on peut envisager que ces espaces agricoles deviennent des espaces de bien communs pour les habitants de la ville ; et que l'investissement agricole des citoyens permet la mise en place d'une agriculture intra-urbaine de qualité. Ce qui permettrait une amélioration de la production, mais aussi le renforcement de l'identité paysagère de ces quartiers. C'est pourquoi, la valeur paysagère des bas-fonds devient un atout pour la ville et ses habitants.

## Les rizières, poumons de la ville

L'agglomération d'Antananarivo est aujourd'hui sous pression démographique, et son développement urbain tend vers des constructions anarchiques, sans planifications réelles et appliquées de la ville. L'augmentation du nombre d'habitants accentue également le taux de la pollution dans la capitale.<sup>53</sup> Actuellement, des projets de décentralisation sont proposés pour l'urbanisation de la ville. Pourtant, suite à la politique instable et le non respect du plan d'urbanisme, beaucoup persistent à vouloir construire en plein centre ville et à la limite de la ville en grattant les parcelles de rizières.

La persistance de telles constructions par le remblaiement des rizières entraîne malheureusement un déséquilibre sur le développement durable de la ville.

En effet, l'importance des rizières dans la ville permet d'assurer une respiration verte dans une ville saturée par la pollution et dont le tissu urbain est fortement densifié.

Les rizières deviennent des zones tampons permettant des petites liaisons vertes à travers la trame resserrée de la ville.

Les espaces cultivés comme les rizières, les cressonnières, les cultures maraîchères que constituent « la trame verte » permettent d'aérer la ville mais aussi de la nourrir. Le fonctionnement des rizières par cycle évoqué dans le chap3.1.3 garantit le maintien d'une ville durable par son agriculture sans pesticides ni engrais chimique.

Une autre trame qui permet d'assainir la ville est celle de la « trame bleue » constituée par les marécages, les plans d'eau, le lac Anosy, le lac Masay et les canaux de la plaine. L'exemple du lac Marais Masay montre l'impact de la valorisation d'un point d'eau important dans la ville. Anciennement marécageux et recouvert d'innombrables jacinthes d'eau, il a été creusé et endigué pour construire une digue et former le lac. Autour du lac, a été aménagé une promenade pour piétons et cyclistes avec des arbres plantés ; qui est aujourd'hui très fréquenté par tous les habitants de la capitale. Ce projet de Thierry Huau, paysagiste DPLG et urbaniste, est considéré comme un modèle d'aménagement agro-écologique et touristique alliant agrément (parcours de santé, terrains de sports, aire de repos), cultures vivrières et ornementales, sauvegarde écologique et pédagogie.

Ainsi, ces deux trames visibles dans les bas fonds sont des éléments importants à prendre en considération pour l'urbanisation et l'évolution de la ville.

Les rizières de Morarano ✓

La route nationale vue depuis la cour de Mr Hery  
Vola à Andohatapenaka ✓

<sup>53</sup> La pollution à Antananarivo est 18 fois supérieure au maxima tolérable indiqué par l'OMS, selon un article de Koloïna H, 28 février 2017, dans le journal du Midi Madagasikara.

<sup>52</sup> IMV (Institut des Métiers de la Ville) est une plateforme opérationnelle de la coopération entre la Région Ile-de-France et la Commune Urbaine d'Antananarivo. L'IMV conçoit et propose des projets pour la ville dans plusieurs domaines (patrimoine, tourisme, mobilité urbaine, assainissement et accès à l'eau, agriculture urbaine, déchets organiques, climat/résilience)



ATIONALE SUPERIEUR D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUS DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS



### *L'organisation de l'espace domestique sous influences rurales*

Depuis la création de la ville, les habitants étaient principalement des riziculteurs, puis le mouvement de la migration rurale vers la capitale a renforcé encore plus cette identité rurale qu'elle avait. L'organisation spatiale de l'espace domestique témoigne encore de cette influence rurale. C'est pourquoi, avant de commencer cette partie, on va d'abord analyser l'organisation spatiale d'une maison rurale de la campagne suivant le cycle de l'évolution du riz.

La maison rurale traditionnelle est typiquement une maison étroite et en hauteur, présentant très peu d'ouvertures. Elle est de forme carrée ou rectangulaire à double pente et présente une varangue avec des piliers en bois ou en briques. La parcelle est clôturée par le *tamboho gasy*. Généralement, la maison traditionnelle dispose d'un parc à bœufs pour le labourage des terres, mais aussi d'une porcherie ou d'un poulailler. La présence d'un enclos d'élevage est caractéristique de la campagne.

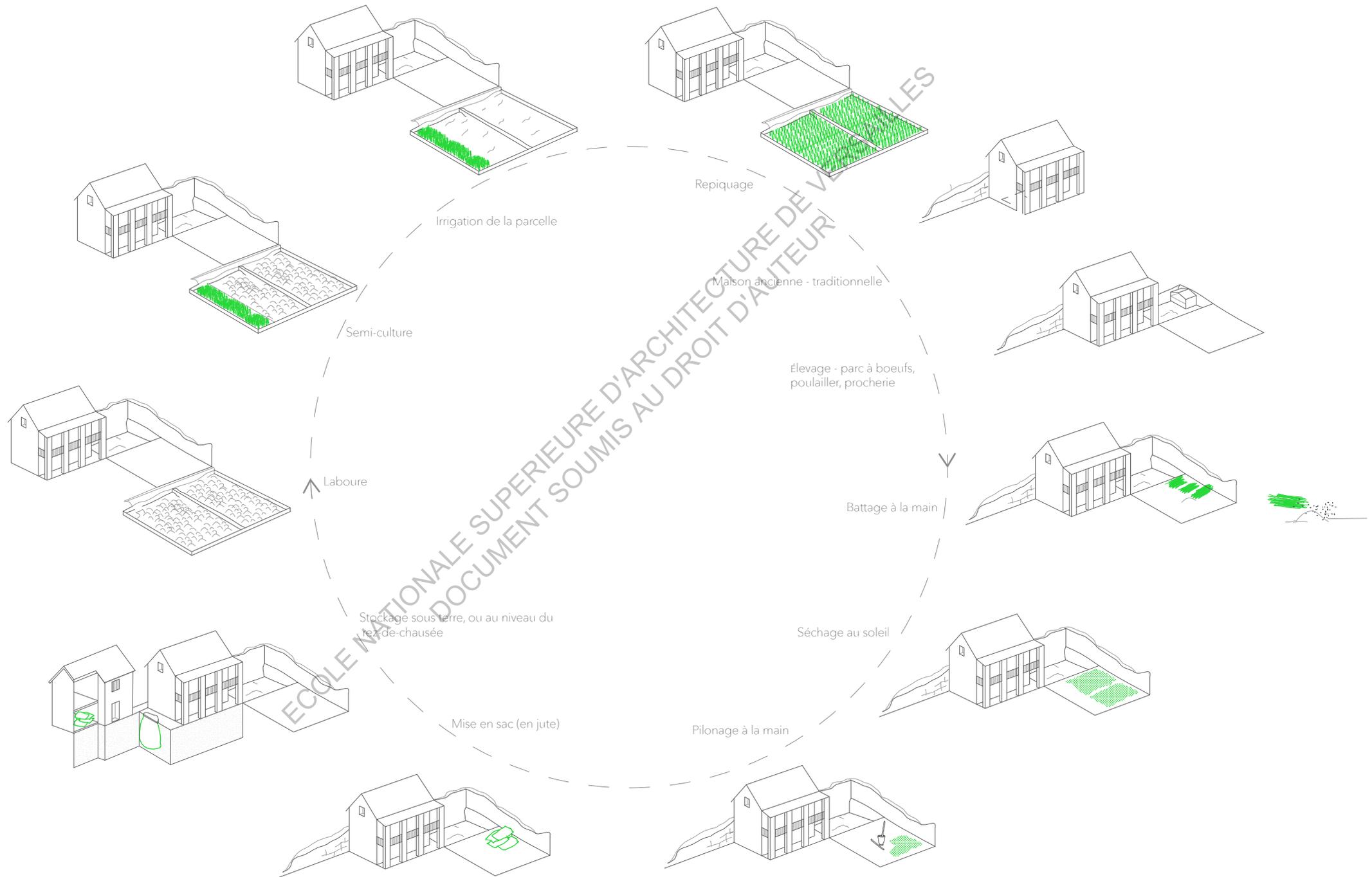
La maison dispose d'une cour pour effectuer plusieurs activités rizicoles comme le battage des gerbes de riz. Ils sont vigoureusement frappés sur une surface dure pour dégager le paddy. Sur la même cour de la maison, on vient ensuite l'étaler à même le sol et on le laisse sécher au soleil. Après le séchage, il sera ensuite confié aux femmes et aux mortiers pour le pilonnage afin d'enlever son enveloppe. Les graines de riz seront ensuite mises dans sacs en jute puis cousus et stocker dans la maison. Le stockage se fait soit dans des fosses souterraines, soit dans la maison au rez-de-chaussée ou au grenier. Il existe également des locaux aménagés construits pour stocker les produits agricoles. Après la récolte du riz, la terre est retravaillée et labourée par les *zébus*<sup>54</sup> selon le mode traditionnel piétiné par les hommes ou à l'aide de charrue. Dans des petits carrés de parcelles on procède ensuite, au semi-culture où l'on sème le paddy. Après l'irrigation de la parcelle, les bottes obtenues seront ensuite extirpées et transférées dans la parcelle irriguée pour y être repiquées. Le repiquage doit se faire avec le bon niveau d'eau. Une fois que les plants verdissent et deviennent de couleur or, ils sont matures et on peut ainsi procéder à la récolte.

Le travail du riz reste encore très traditionnel, ce qui présente ses avantages et ses qualités, car le riz est travaillé avec soin et la qualité est meilleure. Mais pour satisfaire le besoin alimentaire de la population, ce mode de production n'est pas fructueux.

<sup>54</sup> Le zébu est un bovin caractérisé par une grosse bosse adipeuse sur le garrot et de longues cornes majestueuses. Le zébu fait la fierté des malgaches et c'est également signe de richesses et de pouvoir.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



## La maison, symbole d'enracinement familial et territorial

« *Velona iray trano, maty iray fasana* » proverbe malgache traduit par « vivre dans une même demeure pour être enseveli dans un même tombeau ».

Tout comme la terre des ancêtres, le « *tranon-drazana* » ou la maison des ancêtres est transmise en héritage depuis des générations pour témoigner de l'importance qu'un malgache accorde à la lignée familiale. La maison ancrée au *tanindrazana* (la terre des ancêtres) marque l'appartenance à un lieu, au tombeau, à une histoire ; ainsi que la présence des ancêtres dans le lieu. Il existe même un rapport sacré entre l'homme et l'espace, car selon une tradition malgache, on enterre le placenta d'une femme qui a accouché dans la cour de sa maison.

Cette sacralisation de la maison des ancêtres fait qu'elle se cristallise dans le temps. Il y a non seulement une volonté de maintenir ces maisons familiales en les léguant à un membre de la famille mais il y a aussi cette volonté de s'accrocher à son origine. En effet, comme la terre des ancêtres est vaste étant destinée à l'agriculture, elle présente un potentiel de construction pour la famille qui ne veut pas s'en détacher. C'est pourquoi, plus la famille s'agrandit, plus la maison familiale se voit s'agrandir par des petites extensions ou de nouvelles constructions autour de la maison principale. Il est fréquent aussi de voir que la grande maison familiale est partagée par plusieurs familles par nécessité économique. Pour les plus démunis, l'héritage d'un *tranon-drazana* représente un abri sûr pour éviter de se retrouver dans la rue, même si une famille est restreinte à être logée dans une seule pièce. Ce qui explique encore une fois, le phénomène de l'îlot familial où l'on retrouve dans un îlot une concentration de personnes appartenant à la même famille ou des personnes qui se connaissent.

Un îlot familial à Ankadimbahoaka illustre très bien ce phénomène. La famille de Mme Jeanne réside dans ce quartier depuis 66 ans, propriétaire d'une ancienne parcelle de rizières qu'elle a hérité de ses parents riziculteurs. Il y a un siècle, ses parents cultivaient encore le riz sur des dizaines d'hectares pendant plus de 20 ans. Ils étaient donc en droit de réclamer ces parcelles en leur faveur, mais faute de connaissance, se sont fait expulsé de ces terrains et n'ont récupéré qu'une petite parcelle de 280 m<sup>2</sup> dans laquelle ils ont érigé leur demeure. C'est dans une pièce au rez-de-chaussée de cette maison qu'actuellement Mme Jeanne réside. En effet, n'étant pas la seule héritière, elle cohabite avec quatorze autres familles dans cet îlot. Ils sont quarante-deux personnes à vivre sous le même toit.<sup>55</sup>

Ankadimbahoaka, au niveau de la petite cour familiale de Mme Jeanne

∨

<sup>55</sup> Entretien réalisé par l'auteur à Ankadimbahoaka (site n°2)

Le schéma présenté ci-après, montre comment une maison ancestrale peut évoluer dans une ancienne parcelle de rizières dans un quartier populaire de la ville à Ankadimbahoaka. Malgré le remblaiement des rizières, on remarque le maintien d'un parc d'élevage dans la parcelle, où l'organisation de l'espace domestique est restée sous des influences rurales. La maison ancestrale est restée initialement la même, sans entretiens et se retrouve dans un état très dégradé. Tandis que les petites extensions de bois et de tôles se concentrent autour de la maison principale en laissant une cour centrale. L'existence d'une cour ne se trouve que dans les quartiers peuplés ou dans les quartiers anciens avec les *tamboho gasy*. Pour la famille de Mme Jeanne, la cour est un lieu animé par des activités collectives, mais représente surtout un passage obligatoire pour chaque habitant des différentes maisons pour se rendre les uns chez les autres.

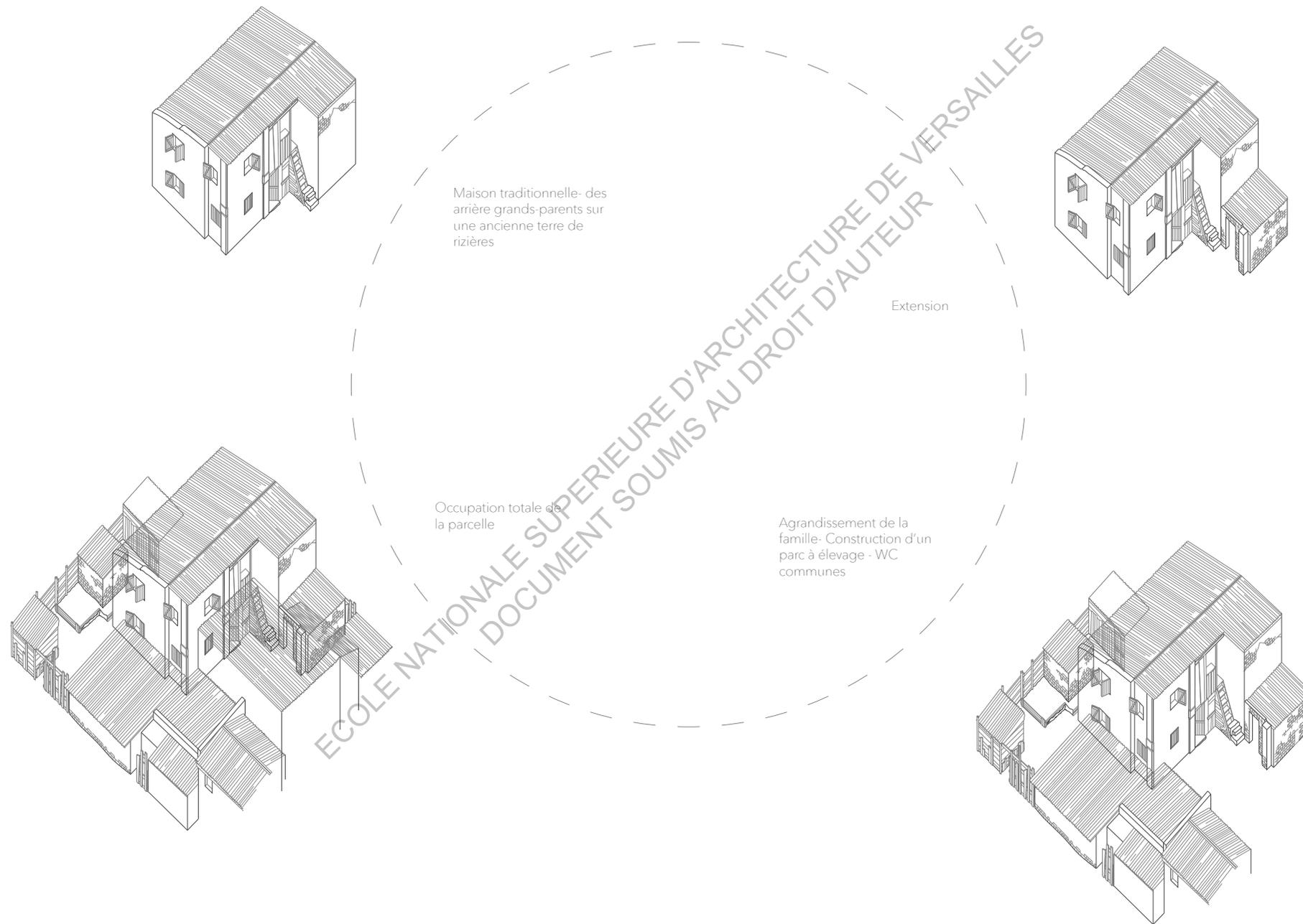




ECOLE NATION DOG

ECTURE DE VESAILLES D'AUTEUR

3VE  
22011



## Une hybridation imparfaite

A Antananarivo, les maisons anciennes et traditionnelles s'apparentent aux maisons rurales de la campagne. En effet, la maison du paysan dans les hautes terres est une maison étroite et en hauteur avec au moins un étage. La maison est de forme carrée ou rectangulaire avec un toit à double pente. D'autres maisons sont aménagées d'une varangue sur la façade principale. Mais, la maison rurale héritée des ancêtres a vu quelques transformations se faire pour son adaptation dans le mode de vie urbain.

Pour cette partie, je me suis donc appuyé sur les entretiens et les relevés de terrains que j'ai réalisés dans les trois sites étudiés.

Généralement, au niveau de la maison ancestrale, plusieurs modifications ont été entreprises. Comme toutes les pièces de la maison sont occupées par plusieurs familles, de nouvelles ouvertures ont été percées. En effet, la maison rurale traditionnelle ne possède que peu de fenêtres. Ceci s'explique par le peu de temps que passent les agriculteurs dans leurs maisons en étant pratiquement toute la journée dans les champs de rizières à travailler.

On retrouve également la création d'un escalier extérieur pour accéder au premier étage.

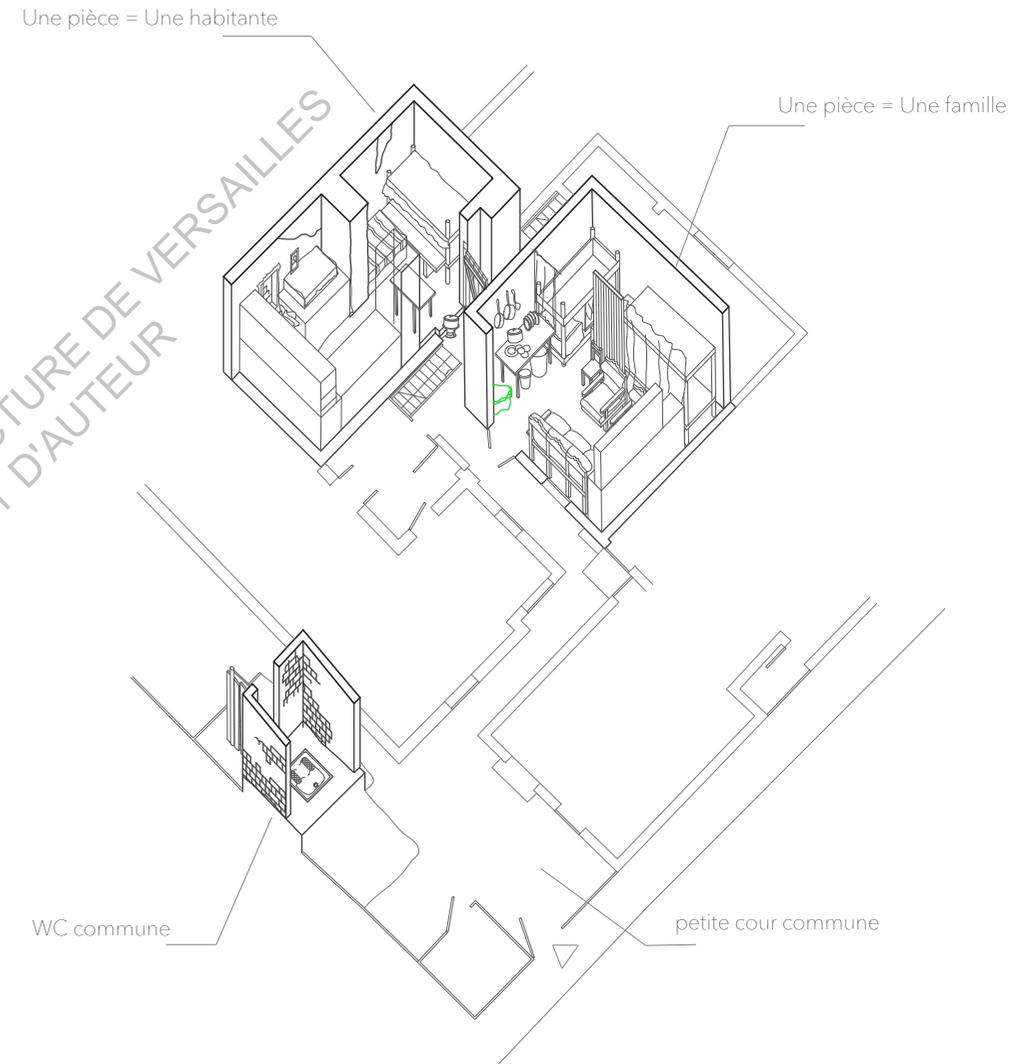
Ce qui est surprenant, c'est de voir que même au sein des nouvelles constructions dans ces îlots ou dans d'autres quartiers, on distingue des empreintes rurales au travers de l'aménagement intérieur et extérieur de la maison.

Pour l'organisation interne de la maison, on retrouve beaucoup de points communs avec l'aménagement d'une maison rurale. On a tout d'abord, un espace disposé pour stocker le riz, comme à la campagne où le riz est stocké soit dans le grenier soit dans une pièce au rez-de-chaussée. On retrouve cette pièce dans l'aménagement de la maison ancestrale à Andohatapenaka et qui est encore laissée comme telle. Par contre, la maison à Ankadimbahoaka à défaut d'espaces, a entrepris un coin de la maison pour le stockage de son riz.

On remarque également, dans ces logements qu'une pièce a plusieurs fonctions, voire même polyvalente. Une pièce peut servir de salon, de chambre, de cuisine, de lieu de travail, etc.<sup>56</sup> Cette situation est semblable dans les maisons rurales, où la pièce n'est pas attribuée à une fonction particulière. Mais souvent, dans les quartiers spontanés cela peut se justifier par le manque d'espaces, car une famille de quatre personnes occupe une pièce de 10 m<sup>2</sup>. La pièce est juste aménagée par un rideau séparateur pour isoler la partie où on retrouve le lit.

<sup>56</sup> Une relative indétermination de l'attribution fonctionnelle des pièces qui est marquée, du moins dans les logements modestes. Une pièce peut servir tout à tour de cuisine, salon, chambre, lieu de travail pour les tailleurs, brodeuses et autres artisans à domicile (...), mais il est également possible d'y voir une utilisation indifférenciée de l'espace commune au monde rural. FOURNET-GUERIN (Catherine), *Vivre à Tananarive*, géographie du changement dans la capitale, ed. Karthala 2007, p.267

## Plan - axonomie d'une parcelle d'Ankadimbahoaka



Un élément remarquable qui rappelle le mode de vie rural est l'absence de cuisine dans les maisons. La cuisine est improvisée par le *fatapera*<sup>57</sup> soit à l'extérieur, au seuil de la porte, soit au niveau de la véranda ; mais principalement à l'intérieur. Mme Jeanne par exemple dans sa maison dispose d'un foyer sur trois briques posées à même le sol tandis que dans la maison de Mr Hery Vola à Andohatapenaka, la véranda a été aménagée en tant que cuisine en y disposant le *fatapera*.

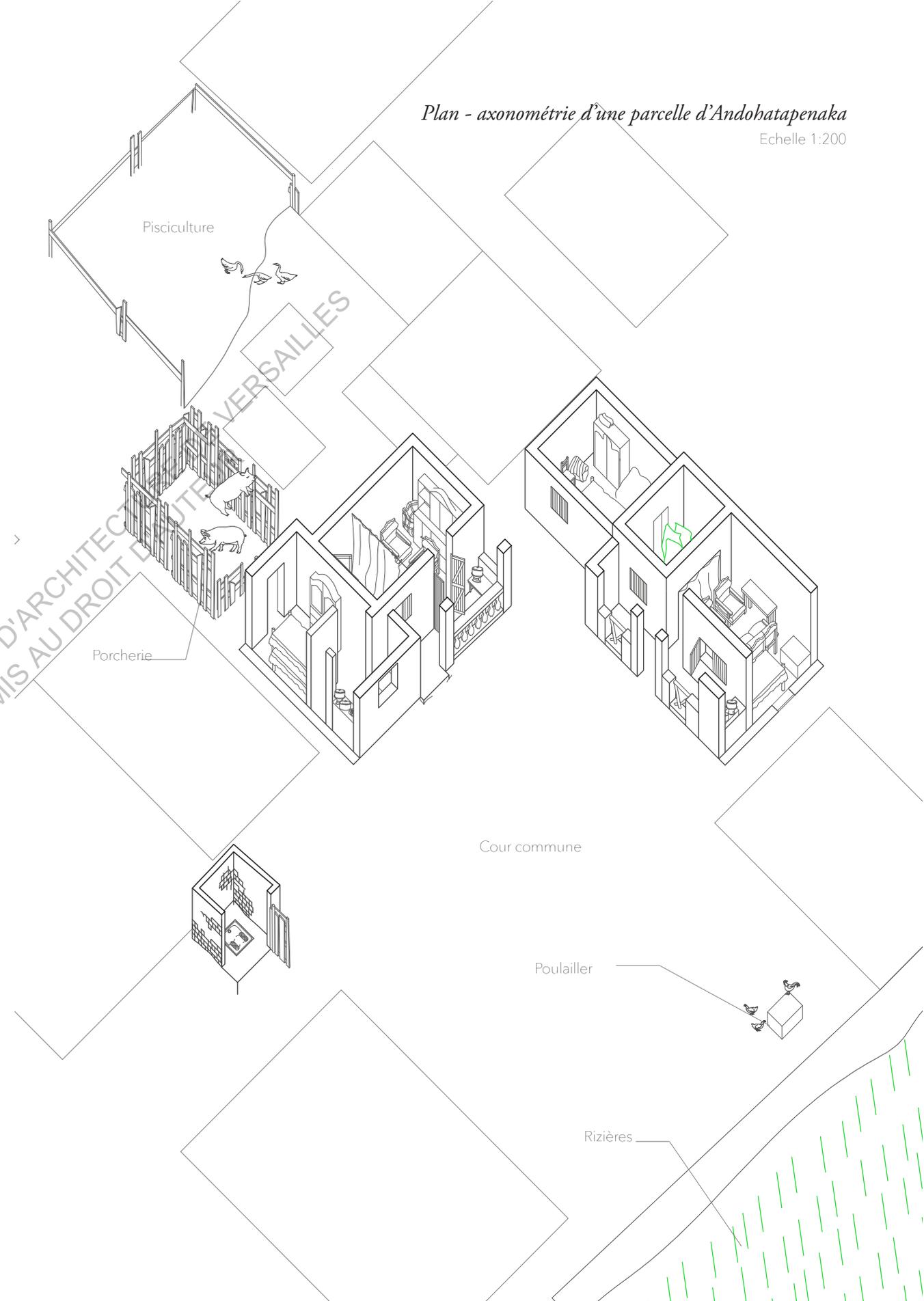
L'aménagement extérieur de la maison relève de nombreux points communs beaucoup plus évidents avec le monde rural. La présence des parcs d'élevage, d'une cour commune ou encore des points de culture pour ceux qui ont de l'espace renvoient à l'image rurale d'une maison à la campagne.

Mais l'organisation spatiale ne s'arrête pas à la présence de tous ces animaux ou de ces espaces cultivables. L'aménagement de cet ensemble de logements tourne autour de la culture du riz. En effet, dans la figure qui montre le cycle des différentes étapes du riz, de son repiquage à son stockage, le riz occupe une place importante dans l'organisation spatiale (chap4.1). La présence d'une cour dans un îlot familial encore actif à l'activité rizicole est importante pour le battage, le séchage au soleil du paddy de riz. L'îlot familial résidentiel de Mr Hery Vola illustre très bien cette fonction.

Pourtant, malgré le manque d'espaces du côté de Mme Jeanne à Ankadimhaboaka, la cour persiste non seulement pour les activités collectives de la famille comme étendre le linge sur des cordes mais également pour y trier le riz.

Qu'une famille cultive encore le riz ou non, l'organisation de l'espace domestique garde finalement des éléments en commun avec ceux d'une maison rurale ; mais adaptés pour pouvoir s'intégrer et être accepté dans le monde urbain.

<sup>57</sup> Le *fatapera* est un ustensile traditionnel de Madagascar. C'est un foyer ou réchaud à charbon de bois principalement utilisé pour la cuisson des aliments. Ce petit creuset fait office de gazinière, de barbecue, de four, mais aussi de réchaud dans des régions et pendant les saisons plus fraîches. Il s'agit de ce que l'on pourrait appeler un brasero ou barbecue, d'une hauteur de 30 cm, avec un pourtour quadrangulaire d'environ 25 cm, sur la partie inférieure ou supérieure, ce qui permet une position bien stable. Le *fatapera* est chargé en charbon de bois, une grille est posée dessus.



Plan - axonométrie d'une parcelle d'Andohatapenaka

Echelle 1:200



Un poulailler qui se trouve dans la cour de Mr Hery Vola (Andohatpenaka), au loin il a un terrain qu'il utilise pour la briqueterie, qu'il fait vendre au niveau de la route



Le petit neveu de Mr Hery Vola qui joue avec les poules au niveau de la cour.

### Les limites de l'adaptation de la maison rurale à la ville moderne

L'adaptation des maisons basées sur le mode de vie rural impose quand même ses limites pour s'adapter aux conditions de vie d'une ville moderne. En effet, le confort de vie est très sommaire dans ces maisons. Beaucoup de ménages n'ont pas de toilettes ni de salles d'eau dans leur maison, car ils ne disposent pas de l'eau courante, ni de l'électricité ; mais souffrent également du manque d'espaces. C'est pourquoi, dans les catégories sociales moyennes et pauvres, les toilettes et les douches deviennent communes au niveau de la cour. Dans ces quartiers, comme l'eau n'est pas courante<sup>58</sup>, ils sont obligés d'aller chercher l'eau au niveau des bornes fontaines pour pouvoir se laver.

C'est pourquoi, au niveau de la plaine, on retrouve ces bidons d'eau jaune portés ou posés un peu partout aux coins des ruelles.

La densification de l'îlot familial entraîne un manque d'espaces dont les habitants en sont les premiers désavantagés. Généralement, la petite cour commune ne sert pas seulement à trier le riz mais sert également comme lieu de toilettes, où derrière les planches en bois quand vient la nuit ou très tôt le matin à l'abri des regards, ils viennent avec leur bidon d'eau et un seau pour s'y laver.

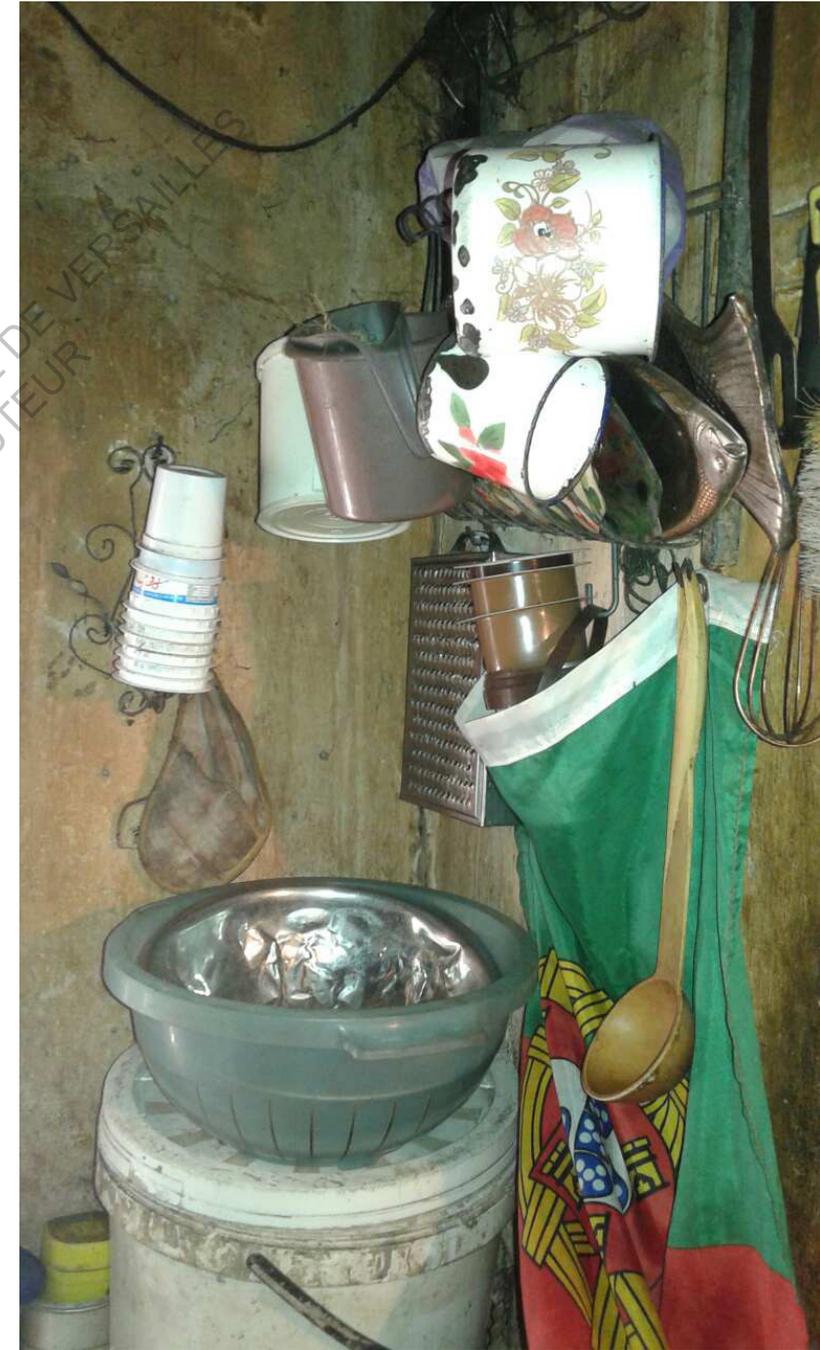
Cette densification et ce manque d'espaces se manifestent surtout dans les ménages modestes au niveau de l'aménagement intérieur des maisons. Ils disposent d'un lit, d'une armoire, des étagères, des fauteuils, des coffres de rangements, deux ou trois chaises, et une table. Mais plus la pièce est petite, plus l'espace est surchargé, et plus les objets sont entassés les uns sur les autres. On voit des sacs en plastiques accumulés sur le lit, des couvertures empilées sur les chaises, des ustensiles de cuisine un peu partout dans la maison. Il est également à noter que le lit des parents est toujours partagé par les enfants, et se retrouve en hauteur afin d'économiser de l'espace pour avoir le plus de rangements possible dans la maison. La notion d'intimité est donc quasi-inexistante au sein du foyer.

Un autre problème engendré par la densification au sein de la maison ancestrale est le système d'assainissement et d'évacuation des eaux qui n'a pas été planifié pour gérer toute cette population.

Enfin, l'absence d'électricité dans ces quartiers oblige les habitants à vivre selon le rythme de vie rurale car tout l'intérieur est plongé dans l'obscurité aux alentours de dix-huit heures et cesse toute activité. C'est pourquoi, beaucoup de ménages préfèrent se coucher très tôt et se lever très tôt vers cinq heures du matin pour rentabiliser la journée. Ce mode de vie est par contre commun à tous les habitants de la ville.

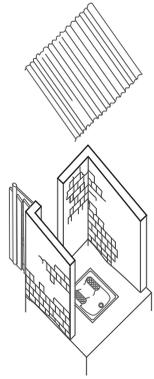
<sup>58</sup> Selon les sources, entre 25% et 30% des logements tananariens disposent de l'eau courante ; le point d'eau peut être partagé par plusieurs ménages occupant l'habitation. Il s'agit alors d'un robinet au-dessus d'un évier en ciment.

Actuellement, suite à ces différentes contraintes de l'habitat, dans ces quartiers, le mode de vie reste très primaire et renvoie très vite au mode de vie rural. Cette situation risque encore de s'aggraver face à l'instabilité politique et économique que traverse le pays.

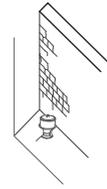


Le coin cuisine de Mme Lina (Ankadimbahoaka) avec les ustensiles de cuisine et un fût rempli d'eau

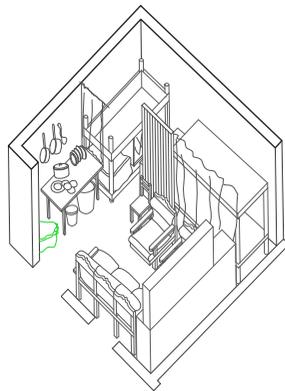
*Les éléments constitutifs d'une maison dans les bas quartiers*



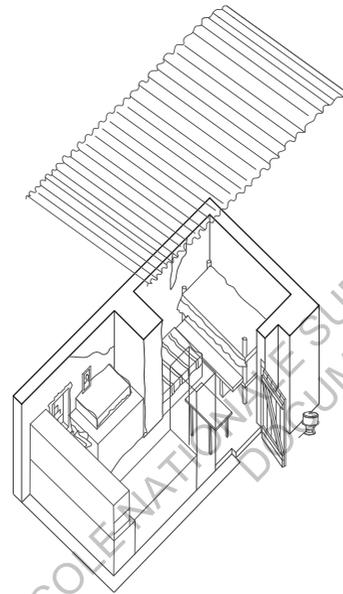
WC commune extérieure



Fatapera (braser) à l'extérieur  
comme cuisine



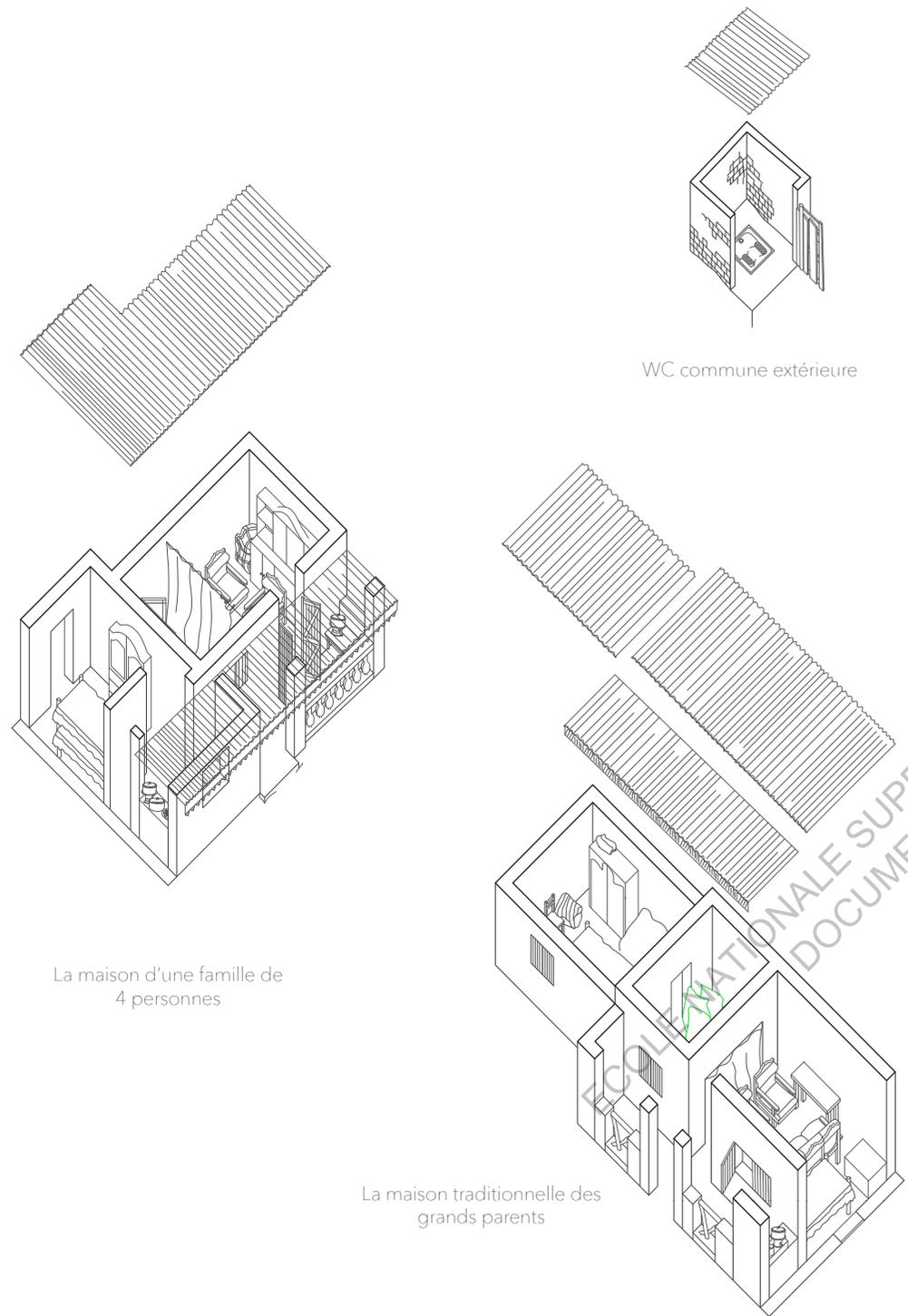
La maison d'une famille de 3  
personnes



La maison d'une veuve



*L'organisation de l'espace domestique sous influences rurales*



L'ilot familial de Mr Hery Vola à Andohatpenaka >

Echelle 1:200



### - *L'agriculture intra-urbaine : une nécessité pour survivre*

Aujourd'hui, la population malgache est ébranlée par diverses épreuves : les crises politiques et économiques, les catastrophes naturelles, la pauvreté, la sécheresse, etc. Pourtant, même en étant, un pays à vocation agricole, il souffre d'une insécurité alimentaire avec 30% des populations rurales et des populations urbaines les plus pauvres qui vivent dans cette détresse.<sup>59</sup> En effet, la production agricole reste encore un moyen de subsistance et de survie pour ces ménages ; et particulièrement la culture pour le riz qui est l'aliment de base à Madagascar.

### **Les malgaches : survivants d'une énième crise politique**

Madagascar, un des pays les moins développés du monde a connu plusieurs crises politiques et économiques, entraînant sa population dans une extrême pauvreté.<sup>60</sup> Au cours de ces dernières années, les malgaches ont du mal à surmonter cette énième crise politique où le coût de la vie ne cesse d'augmenter. En effet le pouvoir d'achat de la population malgache est de plus en plus affaiblie, avec un salaire de 144 000 Ariary soit de 43 euros pour le salaire minimum interprofessionnel garanti.<sup>61</sup> Le SMIG ne suffit pourtant pas à subvenir aux besoins de toute la famille.

Le riz étant l'aliment de base de la population n'a pas échappé à la crise. La hausse du prix du riz modifie les habitudes alimentaires des malgaches. En effet, le prix du riz ne cesse de flamber. En quelque mois seulement, le prix du kilo de riz est passé de 1 400 Ariary soit (37 centimes d'euros) à 2 500 ariary (65 centimes d'euros) le kilo.<sup>62</sup> Avec le revenu mensuel et le coût de la vie, plusieurs ménages n'ont plus les moyens de s'approvisionner suffisamment en riz. Si avant, une famille de classe sociale moyenne mangeait trois fois par jour du riz et même en gouter ; aujourd'hui cette ration est réduite à moitié. Ils ne mangent plus le riz qu'au dîner et au déjeuner, car le budget riz mensuel représente 2/3 du salaire minimum malgache.

Ceci est confirmé lors des entretiens auprès des familles dans les quartiers où ils ne cultivent pas le riz ainsi que dans les quartiers où la récolte est moindre à cause des petites locations sur des petits lots de parcelles.

« On achète 25 kilos de riz tous les mois, ça nous coûte 55 000 ariary soit 14,27 euros par mois. Nous on a encore de la chance de pouvoir en manger deux fois par jour » affirme

<sup>59</sup> Source selon SOURISSEAU, TSIMISANDA, BELIERES, ELYAH, BOSCO, RAZAFIMAHATRA-TRA, *Les agriculteurs familiales à Madagascar : un atout pour le développement durable*, Document de valorisation des acquis et principales recommandations d'une semaine d'animation et de débats sur les Agricultures Familiales à Madagascar, réalisé avec le soutien de l'Union Européenne, Octobre, 2014

<sup>60</sup> Selon la Banque Mondiale, le revenu national brut par habitant était de 290USD en 2005 et 68,7 pour cent de la population vivait dans la pauvreté (Banque mondiale 2006).

<sup>61</sup> Source selon RFI Afrique, *Madagascar, augmentation du salaire minimum dans les entreprises privées*, publié le 02 Mars 2017

<sup>62</sup> Source selon RFI Afrique, *Madagascar, la hausse du prix dur riz modifie les habitudes alimentaires*, publié le 25 Novembre 2017

Mme Lina à Ankadimbahoaka. Tandis que Mme Delphine, qui pourtant cultive du riz sur une petite parcelle et pratique la culture maraîchère à Morarano témoigne : « J'ai vraiment du mal à pouvoir nourrir ma famille. Il nous arrive parfois de ne pas en acheter parce qu'on n'a plus assez d'argent. Le riz, on l'achète tous les jours avec l'argent qu'on a sous les mains. On ne peut pas se permettre d'investir dans plusieurs kilos de riz par mois. On vit au jour le jour. »

Cette situation est paradoxale pour un des pays qui consomme le plus de riz au monde, car au lieu d'exporter le riz, il en importe de l'Inde, du Vietnam et du Pakistan. Madagascar importe une grande quantité de riz pour stabiliser le prix du riz sur le marché et combler l'insuffisance de la production durant les périodes de soudure ou d'attente du riz de la grande moisson. Car, en effet les grossistes du marché profitent de cette pénurie pour faire augmenter le prix du riz malgache.

Mme Delphine (Morarano), en train de faire cuire son riz sur le *fatapera* avant l'arrivée de ses enfants



## Un « culte » du riz qui prône la culture

Dans ce pays, où la crise domine et que la famine ne touche plus seulement les démunis mais commence à gagner les ménages avec un revenu moyen ; des solutions doivent être proposées. Le riz pour un malgache est sacré. Il en consomme en moyenne un kilo et demi à deux kilos par jour. C'est non seulement l'aliment essentiel de tout un peuple ; mais il représente également toute la culture d'un pays. En effet, dans les pratiques anciennes malgaches lors des rites traditionnels, les anciens donnaient du riz comme offrande à Dieu et aux ancêtres.

Le riz est partout, à tous les repas, décliné en plusieurs façons, même comme boisson avec le « ranovola ». <sup>63</sup> Le riz est l'aliment qui rallie tous les malgaches, lors des fêtes, lors des repas, des réunions de familles. C'est un mets qui se partage, et d'ailleurs c'est pour ça qu'on porte cette expression « Manasa hihinam-bary ! », (le malgache n'invite pas à déjeuner, mais à venir partager son riz) quand on mange et qu'on voit quelqu'un passer.

L'attachement du malgache au riz peut s'expliquer par tout l'effort fourni par ces riziculteurs avant qu'il ne se retrouve dans son plat : comment il a été préparé, travaillé dans les rizières, repiqué par les femmes, etc.

Le riz fait partie intégrante de l'histoire de Madagascar, comme on a vu dans la partie historique quand le roi affirme cette fameuse expression « ny ranomasina no valamparihiko » (la mer est la limite de ma rizière). Il incarne tout un passé conquérant des terres par le roi Andrianampoinimerina. La notion de la terre et tout ce qui touche à la terre revient souvent, et vient attribuer encore plus de valeur culturelle sur le riz malgache cultivé dans les terres ancestrales.

Toute cette sacralisation du riz et des besoins alimentaires de la population, entraîne le malgache à protéger ces parcelles de rizières. Pour espérer continuer ces traditions et faire perdurer la culture, il est nécessaire d'investir dans cette culture du riz. Car, comme on a vu précédemment, lors d'une crise politique en 2002, beaucoup ont été contraint de se remettre à la culture du riz s'ils voulaient survivre et se nourrir. En effet, la culture du riz pour beaucoup reste une production de subsistance. C'est pourquoi, il serait intéressant d'inciter les gens à une production plus intensive avec des techniques plus modernes et plus avancées, avec le soutien et le financement de l'Etat.

<sup>63</sup> Ranovola, littéralement traduit par « eau argentée ». C'est une boisson chaude qu'on obtient avec le riz et qui reste collé au fond de la marmite quand on cuit du riz sec ; on laisse brunir le fond de la marmite et avant d'enlever et on rajoute de l'eau. On le boit chaud et a un goût amer avec un parfum de « brûlé ». Elle est beaucoup appréciée par les personnes âgées par ses vertus.

## La place du riz dans la maison

Le riz étant consommé plusieurs fois dans la journée, en commençant dès le matin avec le *vary sosoa*, <sup>64</sup> les galettes de riz, et les *mokary* <sup>65</sup>, il occupe une place importante dans la maison. Tout le riz consommé par une famille, soit environ un kilo et demi par personne par jour, est stocké dans une partie de la maison. Ici encore, le stockage du riz dépend de la situation du quartier, de l'investissement agricole du ménage, de la proximité des rizières. Tous ces périmètres conditionnent la place que le riz occupe spatialement dans la maison. On a vu au début de ce chapitre que dans une maison rurale, le riz peut être stocké dans des fosses souterraines, dans des greniers, ou dans la maison au rez-de-chaussée. Ces pratiques sont aujourd'hui encore communes pour toutes les familles malgaches. Dans notre maison par exemple, on a également une petite pièce destinée à stocker le riz dans des fûts. Les visites réalisées dans les maisons situées dans les trois quartiers respectifs m'a permis de comprendre que même avec le manque d'espace dans chacune d'elle, le riz occupe une place importante dans l'espace de la maison.

Dans la maison de Mr Hery Vola, cultivateur de riz à Andohatapenaka, le riz dont la récolte est partagée par toute la famille est stocké dans une pièce de l'ancienne maison ancestrale ; qui aujourd'hui est occupée par sa sœur Mme Bao. La configuration est restée la même pour cette famille rizicultrice. Que ce soit au niveau de la maison ou à l'extérieur, le riz est omniprésent dans l'espace. Les maisons sont entourées des étendues de rizières ; dans la cour, le riz y est trié ; dans la maison, le riz y est stocké ; et dans la journée le riz est attablé. Par ailleurs, dans le quartier d'Ankadimbahoaka, où les rizières ont été remblayé, le riz trouve quand même une place considérable dans les maisons. Chez Lina par exemple, malgré les 15 m<sup>2</sup> qu'elle occupe avec son mari et son fils, le stock de 25 kg de riz par mois est placé sous la table du petite coin « cuisine » <sup>66</sup>.

Même si son emplacement paraît improvisé, il n'en est pas moindre car pour éviter que les nuisibles comme les rongeurs soient attirés par la récolte, ils ont décidé d'élever un chat. Cette technique est adoptée par toutes les familles habitant ces quartiers où le risque est considérable, afin d'éloigner les rongeurs.

<sup>64</sup> *Vary sosoa* : littéralement traduit par du « bon riz », c'est plat de soupe de riz proche d'une texture de risotto qui servi pour le petit-déjeuner mais aussi au dîner.

<sup>65</sup> *Mokary* : une galette sucrée à base de farine de riz et de lait de coco consommé lors du petit-déjeuner ou en goûter avec du thé ou du café.

<sup>66</sup> Le coin cuisine qui n'est finalement signifié que par la présence d'une table et des ustensiles de cuisine sans équipements adéquats pour que l'espace soit considéré comme une cuisine.

Dans les quartiers où les rizières n'existent plus, le riz occupe encore les parcelles et les ruelles par le riz cuisiné et consommé dans les petites gargotes par le « vary mitsangana » qui est traduit littéralement par « le riz debout ». Plusieurs ménages qui n'ont pas les moyens d'acheter et de cuisiner le riz, se restaurent dans ces petits points de restauration rapide comme celle de Mme Ravao (la belle-sœur de Mme Jeanne).

Par contre, dans la famille de Mme Rova à Morarano, le riz acheté tous les jours chez le petit commerçant du coin est tout de suite lavé et cuit dans une marmite en fonte sur le *fatapera* et n'a pas forcément de coin spécifique pour stocker son riz. Le riz n'est retrouvé qu'une fois à table à l'heure de manger.

Le malgache aime le riz qu'il produit, et qu'il consomme, et cet amour du riz revient à tout l'effort fourni par ses agriculteurs ainsi qu'à l'histoire de ses ancêtres. C'est pourquoi, dans tous ces quartiers, dans toutes ces maisons, et dans chacune de ces familles, le riz a sa place dans la maison car on dit qu'un repas malgache sans riz n'est pas un repas.



Le repas du grand-père mais aussi du petit fils

© <http://lesamisecovillagemadagascar.fr/portfolio/le-riz-a-madagascar/>

Un grenier à riz et source de richesses à sa création ; aujourd'hui, source de maux pour la capitale ; la plaine d'Antananarivo peut-elle encore se relever en se repositionnant sur sa valeur agricole et paysagère ?

Actuellement, avec la crise politique, le futur du pays est incertain. Le taux de pauvreté ne cesse de grimper ; et la situation de vie devient de plus en plus difficile pour la population, surtout pour ceux qui sont exclus de la société. Dans la grande ville d'Antananarivo, on retrouve une hiérarchisation topographique de la ville mais également sociale au détriment de la ville basse.

Son urbanisation montre une inégalité frappante dans les différents quartiers de la ville. On fait très vite cette distinction par la présence des maisons traditionnelles en briques dans la ville collinaire ; des bâtiments administratifs dans la ville moyenne et de la forte présence d'une agriculture intra-urbaine dans la ville basse avec les rizières.

La négligence du gouvernement envers ces bas-quartiers la sépare encore plus du reste de la ville. En effet, les inondations fréquentes dans la plaine démontrent le manque d'infrastructures dans cette partie de la ville.

Pourtant, depuis sa création, la ville collinaire s'est construite également à l'aide de ces plaines rizicoles, c'est pourquoi les deux vont de paires.

La culture du riz dans la plaine remonte à la création de la Cité des Mille ; et la préservation des parcelles de rizières dans la ville résulte de la continuité des traditions culturelles ainsi qu'à l'attachement des terres ancestrales. Pourtant, le maintien de cette agriculture semble être une solution pour cette ville saturée. Trois pistes de réflexion sur cette lancée sont donc abordées à partir des trois échelles étudiées :

Tout d'abord, la riziculture comme atout pour une ville durable. Aujourd'hui, le développement urbain de la ville fait face à plusieurs enjeux comme : la croissance démographique et la crise économique. La densité moyenne de la ville est de 250 hab/ha mais peut atteindre 700 hab/ha dans certains quartiers.<sup>67</sup> La ville collinaire est saturée, c'est pourquoi l'urbanisation commence à descendre de la colline pour envahir la plaine. Cette occupation se manifeste pourtant par le remblaiement des parcelles de rizières pour faire place à plusieurs quartiers informels au risque de faire disparaître les rizières et entraîner à la saturation de la ville. Tout ceci, s'explique par les dysfonctionnements de la gestion foncière mais aussi par la négligence de la présence de cette agriculture intra-urbaine dans la ville. En effet, la valorisation des rizières par ses multifonctionnalités est un moyen de préserver les rizières afin de retrouver un équilibre de l'écosystème rural, économique et social de la ville.

---

<sup>67</sup> cf-RAJAONARY A. et RAFANOHARANTSOA (Arinesa), *Quelles directions pour le développement urbain ?* Maintien de l'agriculture urbaine, développement économique, équité sociale, Actes du séminaire international sur le développement urbain, Antananarivo, Mars 2012

Ensuite, les bas-quartiers comme un quartier village paysager. Pour une ville en manque d'infrastructures et d'équipements comme Antananarivo, les bas-quartiers semblent détenir la solution sur la qualité de ses espaces verts. C'est dans la plaine au niveau de ces bas-quartiers que la vie rurale semble encore trouver vie. Ce mode de vie rural essaye de s'ajuster à celui du citadin par peur de se faire exclure. Pourtant c'est son détachement de la ville par sa ruralité, qui font de ces quartiers des oasis dans la ville opprimée. Ce sont des espaces de qualité dans lesquels on retrouve la nature et la végétation pour apporter une qualité de vie aux habitants.

Enfin, la pratique d'une micro-agriculture de proximité qui allierait besoin alimentaire et qualité de vie. Le manque d'espaces reste problématique dans les quartiers populaires. Ce qui est pourtant paradoxale dans leur manière d'aménager l'espace de vie, car étant attaché à leur mode de vie rural, la présence d'une cour au sein d'un îlot résidentiel familial est toujours remarqué. En effet, cette cour présente encore plusieurs activités agricoles comme la culture maraîchère ou l'élevage dans un petit enclos malgré le manque d'espaces. Ce point agricole est destiné à l'autoconsommation mais pourrait être plus rentable et productif avec une culture plus spécifique ou avec des techniques améliorées. Le projet « Low-space, no space » de Christine Aubry travaille dans cette optique d'une production de proximité dans un espace réduit pour une sécurité alimentaire.

L'agriculture, particulièrement la riziculture fait partie intégrante de l'identité d'Antananarivo et sa préservation est nécessaire pour la ville. Toutefois, avec l'accroissement de la population et ce mouvement de remblaiements dans la capitale, la préservation de tout l'ensemble des rizières semble utopique. Face à l'urbanisation, un équilibre doit être trouvé en combinant la préservation de l'agriculture et l'urbanisation de la ville.

Des réflexions sur l'urbanisation et de la présence d'une agriculture intra-urbaine malgache font aujourd'hui l'objet de plusieurs projets d'aménagement et d'urbanisme. Notamment, lors d'une conférence intitulée « Inondations des bas quartiers d'Antananarivo, une fatalité ? » qui a interpellé le public et soulevé plusieurs études techniques sur le sujet.<sup>68</sup> Une autre conférence à laquelle j'ai assisté est celle de Laurence Defrise, sur « Les terres agricoles dans la ville »,<sup>69</sup> pose les mêmes questions sur le devenir des terres agricoles dans la ville d'Antananarivo face au développement urbain. Des solutions d'aménagement existent, mais la concrétisation s'éternise. Pourtant, on le sait, il faut une réelle volonté politique des dirigeants de la ville et du pays pour le financement de tous ces projets.

<sup>68</sup> cf.-RASAMY, *Urbanisme, une lueur d'espoir pour Antananarivo ?* tribune.com, 10 Juillet 2017

<sup>69</sup> Laurence DEFRISE est ingénieur agronome et doctorante au sein de l'UMR TETIS a tenu une conférence sur « Les terres agricoles dans la ville », 23 Octobre 2017, IFT Antananarivo

Ce manque d'intérêts de l'Etat sur le sujet, est d'ailleurs perceptible dans les données statistiques qui ne sont pas renouvelées, ou encore des recherches qui ne répondent plus aux questionnements de la ville d'aujourd'hui. Même si, maintenant beaucoup de chercheurs commencent à s'intéresser sur le sujet, ils sont obligés de s'appuyer sur les enquêtes de terrain faites par leur propre initiative car les chiffres statistiques ne sont plus crédibles et faussent les études fournies.

Plusieurs travaux autour de ce sujet sont proposés sur l'agriculture urbaine et l'organisation territoriale agri-urbaine ; et Antananarivo illustre très bien l'exemple d'une ville durable sur le maintien d'une agriculture dans la ville. Aujourd'hui, l'agriculture urbaine forme un champ de recherche et d'action très actif. Il relève des questionnements communs à tous les pays, car les enjeux du défi alimentaire sont réels pour le monde de demain. La population mondiale ne cesse de croître alors que les ressources alimentaires ne sont pas infinies. La question se pose : « Comment nourrir la planète ? ». Les matières premières agricoles : les céréales tels que le blé, le riz et le maïs ont connu une flambée du prix sur les marchés mondiaux à partir de 2006 au rythme qui s'est accéléré en 2007 et 2008.<sup>70</sup> Depuis, la crise alimentaire est un problème mondial, mais qui touche particulièrement les pays en voie de développement. Pour répondre à ce problème, plusieurs pays tentent d'intégrer l'agriculture et l'alimentation aux projets urbains.

Dans les pays du Nord, on assiste à un développement agricole conséquent avec la spécialisation régionale des productions et des filières agricoles, tandis que dans les pays du Sud, on a une autre forme de production qui est une production de proximité basée sur la préservation d'une réalité ancienne de production.

Aujourd'hui, les pays du Nord tente de revenir à cette agriculture de proximité en l'incluant dans les projets d'aménagements urbains comme le « continuous productive urban landscape »<sup>71</sup> ; ou le retour de « la ferme » dans la ville ; ou encore des potagers collectifs. Tandis que dans les villes du Sud, la préservation des ces terrains agricoles sont encouragés et constituent un moyen pour la ville de se développer économiquement et durablement.

<sup>70</sup> Le prix du blé a doublé en moins d'un an, tandis que le maïs et le soja s'échangent à des cours largement supérieurs aux prix moyens constatés pendant la décennie précédente. Et les prix du riz et du café, en hausse continue depuis dix ans, continuent de battre des records. Cinq questions sur la crise alimentaire mondiale, Le Monde.fr, 17 Avril 2008

<sup>71</sup> « continuous productive urban landscape » ou CPUL est la superposition de la notion durable de paysages urbains productifs, et celle, spatiale, de paysages continus, propose un nouveau concept de paysage à l'échelle urbain, offrant à la ville un grand nombre d'avantages en terme de mode de vie, et très peu d'inconvénient non durables. Les CPULs seront des espaces verts ouverts et productifs d'un point de vue économique, social et environnemental. Atelier d'architecture autogérée, LUP n°12, Laboratoire d'urbanisme participatif, débats autour du projet RURBAN, 24 avril 2009

L'analyse sur la présence de cette agriculture intra-urbaine dans la ville d'Antananarivo m'a permis de comprendre son fonctionnement et de comment en tirer profit malgré sa situation dans la ville pour en faire une ville durable.

Ce mémoire de recherche centré sur Antananarivo et ses rizières est une première étape d'analyse pour mon projet de fin d'études, car il constitue une première approche de ce que pourrait être la ville durable de demain par la présence de l'agriculture dans la ville.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

AGRICULTURE\* : ensemble des travaux visant à la production agricole c'est-à-dire de végétaux et d'animaux destinés à l'alimentation ou à l'industrie.

AMBOTSIROHITRA : le palais d'Ambotsirohitra est un palais présidentiel situé à Tananarive. Il n'a qu'un rôle symbolique et n'est pas une résidence du président.

ANALAMANGA : traduit par la forêt bleue. C'est l'une des vingt-deux régions de Madagascar, qui est située dans la province d'Antananarivo.

ANDRIANAMPOINIMERINA : c'est le premier souverain du royaume d'Imerina, puis reconnu comme suzerain par la plupart des royaumes malgaches. Il règne de 1787 à 1810.

ASSAINISSEMENT\* : traitement des effluents de la ville, de l'agriculture ou de l'industrie : les eaux pluviales d'un côté, les eaux usées de l'autre, conduit par des égouts à des stations d'épuration ou de lagunage.

AUTOCONSOMMATION\* : consommation des produits que l'on obtient soi-même : part de production consommée par le producteur et sa famille.

BETSIMITATATRA : la plaine de Betsimitatra est l'un des greniers à riz de Madagascar, estimé à cinq ou six mille hectares la superficie mise en valeur par les souverains Merina au cours du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette plaine a une influence importante et directe sur le ravitaillement de la capitale.

CULTURE SUR BRULIS : une technique agricole qui consiste à brûler une terre pour défricher la végétation existante. Cette technique est considérée comme primitive et a été rendue illégale dans de nombreux pays.

FATAPERA : fourneau bas fonctionnant au charbon de bois.

FOKONTANY : unité administrative de base, aussi bien en ville qu'en milieu rural. A l'origine, le fokontany est un village traditionnel malgache. Il est aujourd'hui une subdivision administrative de base malgache. Il comprend soit des hameaux, des villages, des secteurs ou des quartiers. Leur nombre est estimé à 17 544.

IKOPA : est une rivière de Madagascar qui traverse Antananarivo et se jette dans le Betsiboka. Elle se décompose en plusieurs tronçons bien distincts.

IMERINA : est le royaume occupant la partie nord du centre de Madagascar.

IRRIGATION\* : apport d'eau à usage agricole, ensemble des techniques destinées à déplacer de l'eau dans le temps ou dans l'espace pour modifier les possibilités agricoles. Elle vise à modifier la répartition naturelle des pluies.

PARCELLE\* : étendue de terrain élémentaire, délimitée et définie par sa double appropriation : propriétaire ou exploitant, affectation du sol.

RAVENALA : l'arbre du voyageur est une plante tropicale endémique de Madagascar.

ROVA : enceinte d'une demeure royale, périmètre sacré. Le Rova Manjakamiadana est le Palais de la Reine, désigne le lieu symbolique d'exercice du pouvoir. C'était la demeure officielle des souverains de Madagascar au XIX<sup>e</sup> siècle, à Antananarivo.

SAVOKAS : dans les différentes régions de la Grande Ile se sont développées des végétations de remplacement de la grande forêt vierge.

TAMBOHO GASY : Clôture malgache

TAXI-BE\* : littéralement traduit par « grand taxi », c'est un minibus assurant le transport en commun en ville, d'environ quatorze places assises. Les minibus, également appelés buxis, représentent la quasi-totalité des bus circulant dans la capitale, car la configuration des rues leur est plus favorable qu'aux grands bus, qui ne sont pas adaptées aux rues étroites de la ville. Nombreuses sont les camionnettes, ou fourgonnettes, transformées à la hâte pour accueillir des passagers, dans de mauvaises conditions de confort.

VALINTANANA\* : action de se prêter la main dans l'accomplissement des travaux culturels ou encore dans la construction. Cette notion peut se traduire en français par l'entraide.

VARY : riz.

VARY SIA : riz de deuxième saison.

VAZIMBA : selon la tradition orale malgache, les Vazimbas étaient les premiers habitants de l'intérieur de l'île de Madagascar.

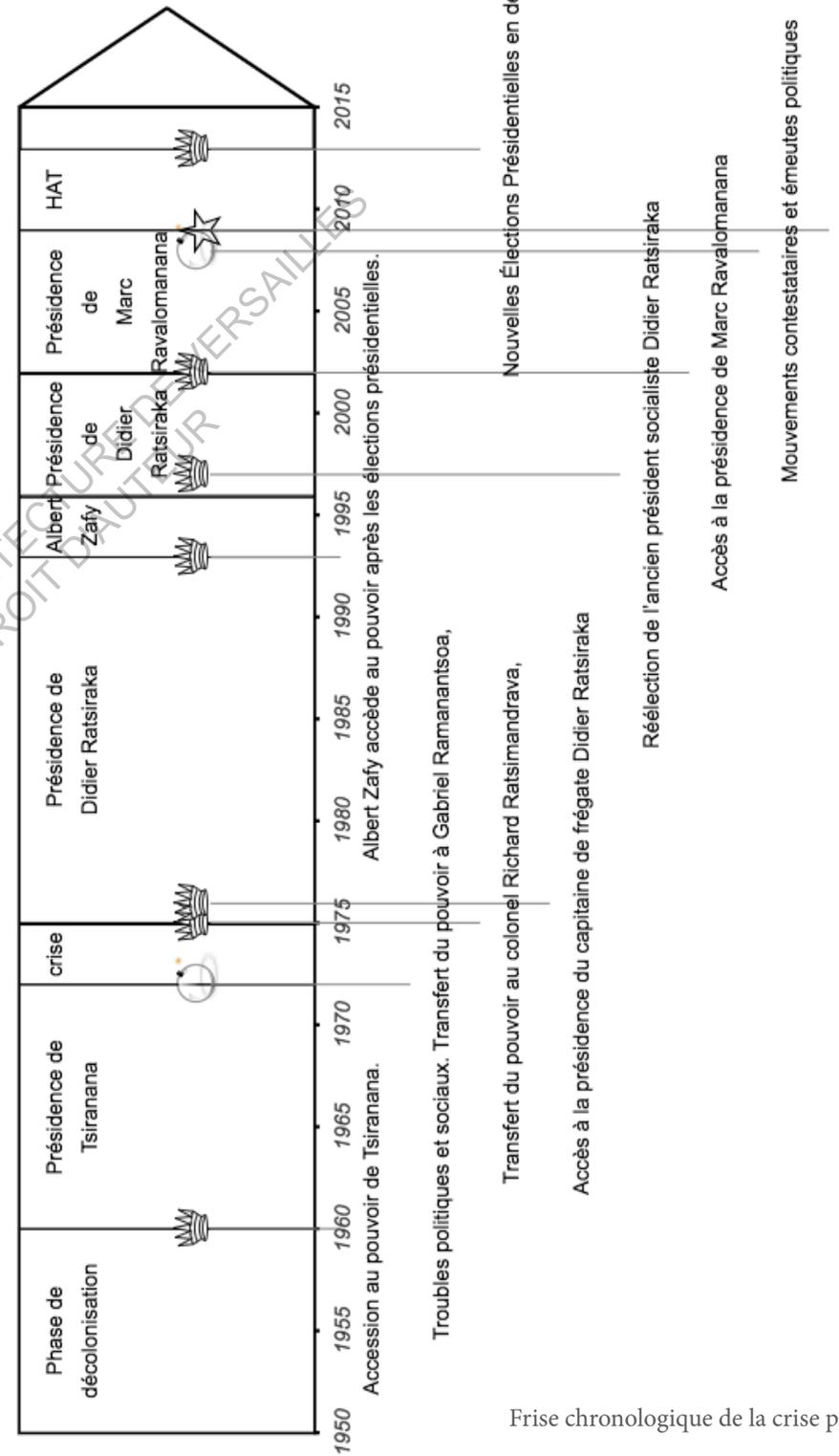
VILLE\* : ensemble de personnes qui vivent fondamentalement du commerce et des services. Les villes\* : elles ont des rues non des routes, en principe elles ont des maisons, qui ne sont pas partout jointives, et des magasins. Elles ont en générale un finage étendu, nombre d'entre elles ayant repoussées plusieurs fois leurs limites en incorporant leur ban (loi, ordre

proclamé) devenu banlieue.

VOROMAHERY : aigle

(\*) : Ce sont des définitions tirées de l'ouvrage de BRUNET R., FERRAS R., THERY H. *Les mots de la géographie : dictionnaire critique, Reclus-la documentation française*, collection dynamique du territoire, p.520 et du mémoire de ANDRIATSARAFARA (Vonjitiana Harifetra), *La ville d'Antananarivo et son agriculture : Analyse géographique d'une cohabitation conflictuelle, le cas du 6<sup>ème</sup> arrondissement*, Université d'Antananarivo, Faculté des lettres et sciences humaines, département géographie, Juillet 2011

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE  
 DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTOUR PERSAILLÉ



Frise chronologique de la crise politique à Madagascar  
 Source : inconnu

**1er cas : Andohatapenaka Fkt III (site n°3)**

***Monsieur Herivola, 50ans***

Il possède un terrain avec des parcelles de rizières qu'il a hérité de ses ancêtres.

En 1960 : une maison en briques qu'il a hérité de ses grands-parents était la seule construction qui occupait le terrain.

Au fil du temps, la famille s'agrandit ; et les enfants ont commencé à construire et à occuper l'ensemble du terrain tout en gardant une partie agricole avec des parcelles de rizières et une zone d'élevage. Aujourd'hui, ils sont 10 familles sur le terrain soit environ 50 personnes.

Actuellement, c'est la famille de sa sœur qui occupe la maison des ancêtres, retrouvée dans son état d'origine sans avoir réalisé des travaux de réaménagement.

« En ce qui concerne la riziculture, la culture dur riz se fait par tour. On établit un calendrier dans lequel chaque famille se relaie par an pour cultiver le riz. C'est un des moyens qu'on a trouvés pour garder notre esprit de famille, et du valin-tanana, mais aussi pour rappeler que la terre où l'on vit nous vient de nos ancêtres et qu'elle est précieuse et que chacun doit prendre part pour le préserver ».

« On garde la récolte pour la famille mais malheureusement même si on veut vendre on n'a pas assez de terres pour une production massive ».

« Le riz récolté nous permet de ne pas acheter de riz tout au long de l'année, on arrive à garder la récolte de Janvier jusqu'en Octobre, presque durant toute l'année. On consomme beaucoup de riz, par exemple dans ma famille avec ma femme, mes enfants et moi on mange 2kg de riz/jour (2kg de riz/jour pour un foyer de 4 personnes), on peut dire que c'est très peu comparé à d'autres familles ».

« On cultive aussi des produits maraîchers comme les salades, les tomates, les cressons... »

« On pratique un peu d'élevage, ça dépend des périodes. En ce moment par exemple, on a un poulailler qui nous fournit des œufs, une porcherie (1) ; on élève également des oies (2) et on pratique également la pisciculture : carpes, tilapia, trondro gasy ».

« On a aussi un pigeonnier avec 60 pigeons, car nos ancêtres ont toujours nourri les pigeons qui traditionnellement est vu comme porteur de chances et d'honneur, du coup on a continué à élever les pigeons ».

« On ne vit pas seulement de l'agriculture, dans ma famille, il y en a qui sont fonctionnaires, qui travaillent dans une imprimerie, mais il y en a aussi qui travaillent dans le transport des briques, parce qu'on possède également une parcelle pour la briqueterie ».

« J'aime vivre ici, dans mon petit hameau ».

**2ème cas : Morarano Manakambahiny (site n°1)**

***Un couple d'agriculteurs, dans la quarantaine***

« Nous on n'habite pas loin d'ici. On cultive ces terres qu'on a hérité de nos ancêtres. Tous les jours on vient ici pour travailler, il y a une partie qu'on revend et qu'on ramène au marché mais il y a une partie qu'on garde pour nous. »

« On veut produire plus que ça, mais on ne possède pas assez de terrains pour le faire. Vous voyez par exemple cette parcelle à côté de la notre (une parcelle en construction), des agriculteurs l'ont revendu parce qu'ils avaient besoin d'argent, et là les nouveaux propriétaires sont en train de construire une maison »

« On ressent quand même une pression vis-à-vis des gens qui ont les moyens, mais aussi de l'autorité qui décide par exemple de réaménager toute cette partie qui commence à être remblayé pour construire des villas...alors qu'avant, ce n'était pas du tout pareil, tout ces terrains étaient des cultivés ».

« On continue à cultiver parce qu'on n'a pas vraiment le choix, c'est notre moyen de subsistance et c'est ce que nos ancêtres ont toujours pratiqué ».

Une dame avec des crevettes d'eau douce, environ 35ans

« J'habite juste là-bas ! Depuis ce matin, je suis partie dans les rizières pour espérer attraper des crevettes d'eau douce, ça marche beaucoup en ce moment au marché parce que c'est pas cher ! je ne vais pas tout vendre mais en garder une partie pour ma famille à manger pour ce soir ! ».

**3ème cas : Ankadimbahoaka (site n°2)**

***Madame Ra-Jeanne, 70ans***

C'est une dame qui travaille chez nous depuis 26 ans et elle a toujours vécu à Soanierana. Elle est veuve et habite seule dans sa maison, mais qui a été construite sur une ancienne parcelle de rizières où on retrouve toute la famille. Elle vit dans les bas-quartiers de Soanierana.

« J'ai toujours vécu ici, je suis née ici, et avant il n'y avait que des rizières, une étendue de rizières, c'est ma grand-mère qui s'occupait de la culture et des récoltes sur près de 3ha. Les terres ne lui appartenaient pas vraiment mais elle s'en est toujours occupées puisque personne ne les réclamait. Ma grand-mère une fois décédée, des gens ont commencé à venir nous prendre les terrains et à remblayer pour la construction de cette usine que vous voyez ».

là-bas... Et pourtant, ce n'est qu'après qu'on a su qu'on avait le droit de faire une demande de possession de ces terrains après avoir longtemps cultivé ces terres ».

« Aujourd'hui, le quartier a beaucoup changé, on est devenu nombreux à habiter dans le quartier, j'ai toute ma famille du côté de mon père qui habite ici avec moi ».

« Nos ancêtres ont habité dans cette grande maison (une maison à varangue en brique), et ensuite je me suis mariée, j'ai eu des enfants et mes enfants ont maintenant leur famille, mais on habite tous ici, les uns à côté des autres. Mes frères et sœurs ont aussi leur famille qui habitent ici, on est tous ici ! Une petite communauté ! Attends on va leur demander de compter combien de familles on est ici ? on est 15 familles ».

« Nous, on ne pratique plus l'agriculture parce qu'on n'a plus de terrains, et mes enfants travaillent à l'usine, dans des zones franches, et ma fille travaille avec moi... ».

« On habite tous ensemble sauf mon fils qui a décidé de vivre à 3 ruelles d'ici, parce qu'il n'aimait pas vraiment la vie en communauté et aussi parce que c'est un garçon et qu'il voulait être tranquille avec sa femme ».

#### ***Madame Lina (la fille de Ra-Jeanne), 38ans***

Elle travaille également chez nous, et c'est elle qui nous a fait la visite du quartier à Soanierana. Elle partage le même terrain que sa mère, ses sœurs, ses tantes...

« Je me rappelle quand j'étais petite, il y avait encore plein de rizières ici, et on allait se balader dans les rizières pour jouer ou pour aller pêcher les poissons. Maintenant, il n'y a plus de rizières, s'il y en a encore quelques-uns mais très loin ! Mais à ce que je sache, il y en a beaucoup qui ont été contraint à vendre parce qu'y avait des « karana » qui voulaient à tout prix posséder des terrains ».

« Avant je travaillais à l'usine à Tanjombato, je ne pouvais pas rentrer chez moi car c'était loin et je n'avais pas d'argent pour me payer le transport pour faire l'aller-retour. Maintenant, ça va faire 5ans que je travaille chez vous et je suis contente parce que le travail me plaît. C'est loin aussi mais on me donne les frais de transports du coup ça va ».

« Ici, j'habite avec ma famille : mon mari et mon fils, dans cette pièce. On a un lit superposé, on dort tous en bas. Vous voyez ce petit chat ? on en a pris pour qu'il puisse chasser les rats, parce qu'il y en a qui rôde ici ! tous les membres de ma famille possèdent des chats ».

« On n'a pas de douche, on se lave près de la borne fontaine, qui se trouve à 300 mètres d'ici au niveau des bassins, c'est là où on prend l'eau potable ; parce qu'ici, on n'a pas accès à l'eau ni à l'électricité, pour s'éclairer on a des grandes lampes à pétrole, c'est pratique ».

« Mon fils est à l'école, juste à côté ! on a de la famille aussi qui travaille dans le quartier en tant que coiffeur, épicier, ceux qu'on avait croisé ! ».

« ...Même si on me demandait de vivre dans une maison à côté de mon travail, avec ma famille, je préfère rester ici avec toute ma famille ; ma mère, mes tantes vont terriblement me manquer sinon ! Je préfère rester ici ».

« Ici, il faut toujours fermer le portail de la cour parce qu'on risque de nous voler quelque chose, une fois on avait laissé la casserole dehors au niveau du foyer extérieur et on nous l'a volé ! question sécurité, durant la journée ça va vous ne risquez rien mais à partir de 18h ça devient dangereux, même pour nous, surtout en cette période de crise ».

#### ***La tante de Linah, 65ans***

« J'habite ici avec mon mari et mes deux filles. On dort dans cette pièce et à l'extérieur on a la petite cuisine, parce que mon travail c'est le « varimitsangana » (riz que l'on mange debout). Je fais à manger chez moi, et après je revends juste devant au niveau de la rue en sortant du portail. Des fois ça marche, des fois ça ne marche pas, ça dépend de ce que je cuisine, je fais des petits pains, des pâtes, de la soupe, du riz... un peu de tout ! »

« Moi aussi, ça fait longtemps que j'habite ici, et j'aime bien parce qu'il y a toute ma famille avec moi, quand on a besoin de quelque chose ou d'aides ils sont juste à côté ! ».

#### **4ème cas : Andohatpenaka (site n°3)**

##### ***Une ancienne agricultrice de riz, 40ans***

Elle était en train de garder ses oies au niveau d'un canal d'eau et à proximité de la nouvelle route qui a été construite dans les rizières.

«Ca fait longtemps que j'habite ici, avant je cultivais du riz sur les parcelles de rizières qui ont été remblayé par l'Etat pour construire cette route ; on habite là-bas au niveau des maisons pour paysans que l'ancien président Ravalomanana avait construit pour nous. Il nous a beaucoup aidé, parce qu'il était pour le développement de l'agriculture, il nous a fait construire ces maisons à proximité de nos terres et on a pu travailler et subvenir à nos besoins. Maintenant, avec le nouveau gouvernement, et le sommet de la francophonie qui s'est tenu l'année dernière, on a perdu nos terrains parce qu'ils ont commencé à remblayer les parcelles pour construire la route et le terrain pour faire la construction du projet ».

« Les terres ne nous appartenaient pas mais on travaillait dessus et lors de la récolte de riz, on arrivait à produire beaucoup et des fois même quand on en avait trop, on donnait un ou deux grands sac à nos voisins par solidarité, ou pour ceux qui ont eu une mauvaise récolte ».

« Maintenant, c'est à nous qu'on donne ces deux sacs de riz parce qu'on ne possède plus de parcelles et qu'aujourd'hui on a changé de mode de vie, on fait de l'élevage. Là on a des oies et des zébus mais aussi des poules. C'est assez ironique parce qu'avant on avait du riz mais pas de quoi manger avec ; et maintenant on a de quoi accompagner le riz mais on n'a plus le riz ».

« Le prix du riz a beaucoup augmenté et je ne comprends pas du tout pourquoi ? surtout le « vary gasy » (riz malgache), c'est pour ça des fois ça nous arrive d'acheter du riz importé mais qui est pas du tout de bonne qualité ».

### ***Un briquetier, 32ans***

Il était en train de travailler sur une parcelle de briqueterie au bord de la route, à côté des rizières.

« J'habite là-bas, au niveau du petit hameau que vous voyez tout là-bas ! je suis briquetier et j'ai du apprendre ce métier parce qu'une partie de mon terrain a été remblayé pour construire cette nouvelle route ».

« J'ai été dédommagé par l'Etat mais maintenant je dois m'adapter et trouver de quoi nourrir ma famille. C'est pour ça qu'on a décidé de faire de la briqueterie parce que nos terres qui se trouvent à proximité de la route ne sont plus favorables à la culture du riz ».

« Ce qui est triste, c'est qu'ils ne nous ont même pas averti avant le début du projet, on était sur le fait accompli, ils commençaient à remblayer et on devait vendre. Heureusement, qu'ils nous ont dédommagé ».

« On n'a pas le choix de se battre contre l'Etat, car on est des « madinika » (le petit peuple), on ne nous écoute pas. Mais pourtant, c'est dans notre culture toutes ces rizières, ils ne voient pas que beaucoup de gens vivent de ces rizières. J'aimerais bien qu'on nous représente, nous les paysans et agriculteurs pour nous défendre face aux différents projets qu'ils ont l'intention de construire ».

ALAIN-MARIE, VUARIN (Robert), LEIMDORFER (François), WERNER (Jean-François), GERARD (Étienne), TIEKOURA (Ouassa), *Une Afrique des individus ?* Paris, Karthala, 1997

ANDRIAMIRADO (Sennen), MAURO (Didier), *Madagascar aujourd'hui 6<sup>ème</sup> édition*, Ed. Jaguar, 1995, 1<sup>ère</sup> éd.1978

ANDRIANAIVOARIVONY (Rafolo), *La cité des Mille ; Antananarivo : histoire, architecture, urbanisme*, Toul, Berger-Levrault Cataland, Juillet 1998, p.159

ANDRIATSARAFARA (Vonjitiana Harifetra), *La ville d'Antananarivo et son agriculture : Analyse géographique d'une cohabitation conflictuelle, le cas du 6<sup>ème</sup> arrondissement*, Université d'Antananarivo, Faculté des lettres et sciences humaines, département géographie, Juillet 2011

AUBRY (Christine) et al., *L'agriculture à Antananarivo (Madagascar) : une approche interdisciplinaire*, Natures Sciences Sociétés 2008/1 (Vol. 16), p.23-35.

AUBRY (Christine), DABAT (Marie-Hélène), RAMAMONJISOA (Josélyne), *Agriculture urbaine et gestion durable de l'espace à Antananarivo*, INRA, Université d'Antananarivo, Département de Géographie, CIRAD, URP Systèmes de culture et rizicultures durables, 31 Août 2011

AUBRY (Christine), *Multifonctionnalité de l'agriculture urbain, exemple de l'AU à Antananarivo (Madagascar) à partir de l'expérience acquise dans le projet ADURAA (2003-2008) et ses prolongements (AULNA 2011)*, Equipes Agricultures Urbaines INRA (UMR SADAPT, Paris)

BLANC-PAMARD (Chantal), RAKOTO (Hervé), RAMIARANTSOA, *Le terroir et son double, Tsarahonenana*, Madagascar-, IRD Editions, 1966-1992

BONNEMAISON (Joel), *Tsarahonenana, des riziculteurs de montagne dans l'Ankaratra*, Atlas des structures agraires à Madagascar. 3 Collection publiée sous le patronage de la Maison des Sciences de l'Homme, ORSTOM Paris, 1976

BOURDIEU.P, *La misère du monde*, 1933, Le Seuil, p.160

COHEN (Daniel), *Richesse du monde pauvreté des nations*, Flammarion, 1999

DAVIS (Mike), *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*, Saint-Amand-Montrond, Editions La Découverte dans la collection Cahiers libres, 2006-2007, p.40, (*Planet of Slums*, Verso, Londres-New York, 2006)

DESCHAMPS (Hubert), *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, Collection Mondes d'Outre-Mer, 1960

DOUESSIN (René), *Géographie agraire des plaines de Tananarive*, Association des géographes de Madagascar, laboratoire de géographie université Tananarive-Madagascar, 1976, p.219

ELIAS, Stade Makis-inauguration prévue samedi, madagascar matin, [www.matin-mada.com](http://www.matin-mada.com)

FOURNET-GUERIN (Catherine), *La géographie invisible de la ville. L'inscription des castes dans l'espace urbain à Tananarive*, Madagascar, 2008

FOURNET-GUERIN (Catherine), *Vivre à Tananarive*, géographie du changement dans la capitale, ed. Karthala 2007, p.230

FRAMPTON (Kenneth), *L'Architecture moderne, une histoire critique*, Paris, Ph. Sers, 1985.

FREEMAN (Luke), RASOLOFOHERY (Solo), RANDRIANTOVOMANANA (Eli), *Tendances, caractéristiques, et impacts de la migration rurale-urbaine à Antananarivo, Madagascar*, UNICEF, 20ans de la convention relative aux droits de l'enfant, Juillet 2010

GUERIN (Catherine), *Antananarivo, espace urbain, espace culturel. L'empreinte de la culture malgache sur les pratiques et les représentations du milieu urbain*, Géographie et Cultures n° 25, Paris, 1998, p. 97

HELLUIN (Jean-Jacques), *L'Urbanisation ou le nouveau défi malgache*, Lancement du rapport de la Banque Mondiale, Directeur de l'Institut des Métiers de la Ville Commune Urbaine d'Antananarivo, Hôtel de Ville d'Antananarivo, 05 Mai 2011

MUIS (Anne –Solange), *Ville-Campagne, verdir la ville ou bâtir la campagne ?* ECOLOGIK, villes-territoire-architectures, N°54, 2017, p.75

PAQUOT (Thierry), *Les Faiseurs de villes*, Infolio, 2010

POURCET G., *Le système d'approvisionnement d'Antananarivo en crise*, Nourrir les filles en Afrique sub-saharienne, 1986, p215-230

R.O.I, *La ville des mille, Un avenir suspendu au Grand Tana*, Chaque mois, une ville, Janvier 2011

RAJAONARY A. et RAFANOHARANTSOA (Arinesa), *Quelles directions pour le développement urbain ?* Maintien de l'agriculture urbaine, développement économique, équité sociale, Actes du séminaire international sur le développement urbain, Antananarivo, Mars 2012

RASAMY, *Urbanisme, une lueur d'espoir pour Antananarivo ?* tribune.com ,10 Juillet 2017

RAUNET (Michel), *Bas-fonds et riziculture*, Montpellier, CIRAD-CA, 1993

SELAMANANA (Malaladiana Elodie), *Les manifestations de la nature dans les villes malgaches, Entre paysages économiques et tiers-paysages urbains*, mémoire de recherche, ENSA de Grenoble, 21 Juin 2012

UPDR, *Unité de Politique de développement rural, Monographie de la région d'Antananarivo*, Ministère de l'agriculture, de l'élevage et de la pêche, juin 2003

WACHSBERGER (Jean-Michel), *Les quartiers pauvres à Antananarivo. Trappe à pauvreté ou support des individus ?* Autrepart, vol. 51, no. 3, 2009, p.117-137.

ZULETA FERRARI (Carmen), RAJOELISON (Sandra), *Antananarivo : Le programme d'agriculture urbaine de coopération entre la RIF et la CUA*, Institut des Métiers de la Ville, Services des Espaces Verts (CUA)

*Le riz à Madagascar*, <http://rajaofera.free.fr/Faune/riz/riz.htm>

Madagascar en pleine récolte de la troisième saison de culture de riz : <http://www.afriqinfos.com/2012/04/27/madagascar-pleine-recolte-troisieme-saison-culture-201461.php>

Madonline, *Affaire Andohatapenaka : la HAT obtient une nouvelle condamnation contre Marc Ravalomanana*, politique, 24 mars 2010. <https://www.madonline.com/affaire-andohatapenaka-la-hat-obtient-une-nouvelle-condamnation-contre-marc-ravalomanana/>

<b>Remerciements</b> .....	5
<b>Sommaire</b> .....	7
<b>Introduction</b> .....	11
<b>1. Histoire</b> .....	15
Madagascar : « l'île verte à l'île rouge »	
Antananarivo : « la Cité des Mille »	
Les rizières : « l'identité malgache »	
<b>2. La Ville</b> .....	29
- <b>2.1 La capitale : une ville-campagne</b> .....	32
2.1.1 Le développement de la ville et son expansion	
2.1.2 Le paysage urbain conditionné par les rizières	
2.1.3 L'interpénétration des rizières dans la ville	
- <b>2.2 Antananarivo, une ville-campagne mal assumée ?</b> .....	60
2.2.1 Le maintien des liens entre le monde rural et la ville	
2.2.2 L'émancipation de la nouvelle génération	
- <b>2.3 La riziculture, un atout pour la ville</b> .....	67
2.3.1 La multifonctionnalité des rizières	
2.3.2 La riziculture, un savoir-faire ancestral sur la maîtrise hydraulique	
<b>3. Le Quartier</b> .....	73
- <b>3.1 Une analogie entre un village rural et un quartier</b> .....	76
3.1.1 L'activité agricole : une empreinte spatiale	
3.1.2 Le maintien d'une zone agricole	
3.1.3 La présence d'une cyclicité temporelle	
- <b>3.2 Une organisation rurale traditionnelle de l'espace</b> .....	84
3.2.1 Un mode de vie conditionné par la culture du riz	
3.2.2 La proximité des rizières	
3.2.3 Les « bas quartiers » : une réalité topographique et une désignation sociologique	
- <b>3.3 Une ville à la recherche d'un quartier-village ?</b> .....	102
3.3.1 Les avantages urbains de la ville basse	
3.3.2 La ville basse comme échappatoire dans la ville	
3.3.3 Les rizières, poumons de la ville	

<b>4. La Maison</b> .....	111
- <b>4.1 L'organisation de l'espace domestique sous influences rurales</b> .....	114
4.1.1 La maison, symbole d'enracinement familial et territorial	
4.1.2 Une hybridation imparfaite	
4.1.3 Les limites de l'adaptation de la maison rurale à la ville moderne	
- <b>4.2 L'agriculture intra-urbaine : une nécessité pour survivre</b> .....	136
4.2.1 Les malgaches : survivants d'une énième crise politique	
4.2.2 Un « culte » du riz qui prône la culture	
4.2.3 La place du riz dans la maison	
<b>Conclusion</b> .....	143
<b>Glossaire</b> .....	149
<b>Annexe</b> .....	153
<b>Bibliographie</b> .....	161
<b>Tables des matières</b> .....	165

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Madagascar est l'un des pays parmi les plus grands consommateurs de riz dans le monde avec 1,5kg de riz/hab./jour. En effet, la Grande île est aussi connue pour ces paysages de rizières et notamment dans la capitale. L'identité de la ville d'Antananarivo est associée aux rizières, qui témoignent de son passé culturel et historique. Aujourd'hui, le processus de remblaiement de ces parcelles de rizières favorise la création des quartiers informels qui sont appelés les « bas-quartiers ». Situés principalement dans la plaine, ces quartiers sous-équipés sont déconnectés de la ville, spatialement et socialement. Pourtant, sa proximité avec les rizières et le maintien de l'activité rurale constituent des qualités considérables pour le développement durable de la ville. C'est ce mode de vie conditionné par la culture du riz qui sera étudié dans ce mémoire sur trois échelles : la ville, le quartier et la maison.

Ce mémoire est avant tout centré sur la riziculture dans la ville d'Antananarivo, mais peut également être une première approche sur ce que peut être la ville durable de demain avec la présence d'une agriculture de proximité dans la ville ; en réponse à la problématique d'aujourd'hui « Comment nourrir la planète ? »

Antananarivo - rizières - agriculture urbaine - bas-quartiers - ruralité - culture - riz - ville durable - campagne - aménagement - territoire

